

Hermann Hline

Le Manifeste de ma Plume



Le Manifeste de ma Plume

*Voilà quelqu'un qui, en se plongeant dans mon flux, ne pense qu'aux entrées et méprise
la nage et la navigation - [Héraclite](#)*

Avant-Propos

La philosophie est morte puisque morte est la poésie. Point étonnant que ma voix, qui en garde de vivants échos, soit perçue comme provenant d'outre-tombe.

En contemporain de [Cioran](#), je devrais dédier cet ouvrage à [Heidegger](#) et R.Char, qui closent trois millénaires d'entrelacements harmonieux entre la musique et la pensée. Depuis l'extinction de leur lignée, la reproduction mécanique assure la mue de l'homme en robot. Aujourd'hui, les professeurs de philosophie sont indiscernables des concierges – les mêmes soucis, les mêmes objets, les mêmes trajectoires, les mêmes cibles, les mêmes outils, les mêmes simulations de courroux ou d'épatements.

Techniquement, un artiste doit partir d'une matière première – marbre, verbe, époque – pour en éliminer l'inessentiel et extraire des perles. [Heidegger](#) s'en prend au langage, et R.Char – aux images, en les réinventant ; le premier finit par composer des images, et le second – par atteindre la pensée.

Je pars de ce que tout homme porte dès sa naissance – des trois dons divins, énigmatiques, inexplicables, prodigieux – les sens du Bon, du Beau, du Vrai. Le plus perspicace des philosophes, [Kant](#), en a résumé la quintessence dans ses *Critiques*. Je crée des passerelles entre le divin

et l'humain, en associant aux sens divins – les outils humains respectifs : le cœur, l'âme, l'esprit.

Voici, donc, deux triades de noms, auxquels j'attache une triade de qualificatifs – noble, artistique, intelligent. Le cercle, ainsi tracé, me servira de support de mes *retours éternels*, rendus possibles grâce à l'exhaustivité proclamée des commencements et à l'éviction des parcours et finalités, ces refuges des bavards. Et quel est le nom du genre littéraire, qui prône l'enveloppement caressant et honnit le développement abaissant ? – l'aphoristique !

Le lecteur, putatif et probablement inexistant, pourra ouvrir ce livre à n'importe quelle page – tout aphorisme (tendu vers les horizons), ou mieux toute maxime (visant l'élan vers les firmaments), se lit sans aucune référence à ce qui les précède, c'est cela, l'éternel retour du même de mon ami [Nietzsche](#) !

Généralités

Le sentiment, rehaussé par la noblesse et élargi par l'intelligence, fut au centre de la poésie de [Rilke](#), R.Char et Pasternak. Cette poésie est morte pour laisser la place à la poésie des dictionnaires, vocabulaires ou onomatopées.

L'intelligence, c'est la prépondérance de l'intuition sur la vision ; mais l'art, c'est le diktat du talent et de la noblesse, au-dessus de toute intelligence, le regard s'imposant et à l'intuition et à la vision.

Puisque le littérateur d'aujourd'hui s'adresse soit aux moutons soit aux robots, son écriture est soit discursive soit intentionnelle - trop d'ennui ou trop de mécanique ; la noblesse solitaire et l'intelligence solidaire s'adressent à l'arbre et se moquent de la forêt.

Les étapes, conduisant au culte de la forme : on jalouse le fond des autres, on prend un vilain plaisir à le réfuter par l'intelligence ou l'ironie, on admire son propre fond, paradoxal et noble, on découvre sa facile réfutabilité, on finit par ne plus parier que sur la forme, solitaire et nihiliste, génératrice de fonds libres.

La justification de la maxime comme d'une illustration précise de la pensée de l'éternel retour, surgissant de la chaîne : l'être (la création divine, le savoir, l'intelligence), le devenir (la création humaine, le mouvement, la vie), l'intensité vitale (le seul dénominateur commun entre le héros, l'artiste et le bel esprit), le commencement résumant la

finalité et coïncidant avec elle, ce que reprend le symbole de l'éternel retour du même et dont la maxime est la miniature. Un commencement, dont toute suite pensable ne serait que du retour du même, de ce qui est prégnant ou déjà exprimé dans le commencement, - la définition même de la maxime.

La maxime est le seul genre littéraire, dans lequel on ne négocie pas sa valeur, on l'impose. *Les aphorismes sont un genre foncièrement aristocratique d'écriture. L'aphoriste ne discute ni n'explique, il affirme ; et dans son affirmation perçoit la conviction, qu'il est plus profond ou plus intelligent que ses lecteurs* - W.Auden - *Aphorisms are essentially an aristocratic genre of writing. The aphorist does not argue or explain, he asserts ; and implicit in his assertion is a conviction that he is wiser or more intelligent than his readers.* Mais, au fond de lui-même, il sait, que ses affirmations ne valent que par leurs métaphores et que toute intelligence s'évente vite au souffle de l'ironie. L'aphorisme n'est pas maison et repos, mais ruine et élan.

Priser ou désirer - deux effets respectifs de nos représentations ou de notre volonté ; l'intelligence et la noblesse forment les valeurs ; les désirs, eux, naissent du tempérament et de la sensibilité ; mais pour produire de la beauté, le talent seul peut suffire ; les valeurs et les passions de l'artiste ne jouent presque aucun rôle, pour la qualité de son œuvre. L'art ne sert qu'à embellir ce qui préexiste déjà en nous.

Le talent enfante nécessairement d'un style, c'est à dire d'une noblesse soutenue par une intelligence, une entente souveraine de la

hauteur des causes avec la profondeur des effets, un passage harmonieux des contraintes aux finalités.

L'idéal, jamais atteint, d'une écriture noble, la rencontre des trois dons : du ton, de l'intelligence, du style ; trois hommes brillent, chacun sur sa facette respective de ce faisceau, sans déborder vraiment sur les autres : [Nietzsche](#), Valéry, [Cioran](#). Et le talent consiste peut-être dans l'art de créer la sensation de plénitude en escamotant les fâcheuses lacunes. Pour cela, il faut prendre du recul, ou de la hauteur, par rapport au réel, se mettre à une grande distance de soi-même, adopter le ton du revenant (que [Baudelaire](#) entendait chez [Chateaubriand](#)), pour rester pur, pour ressembler à l'ange.

Dans l'écriture, ton soi connu se manifeste dans le *quoi* affirmatif de ce qu'il aime, fait ou pense ; et ton soi inconnu perce, obscurément, dans le *quoi* négatif des contraintes, dans le *comment* du style inconscient, dans le *pourquoi* de la noblesse innée, dans les *où* et *quand* de l'intelligence câblée.

La littérature : tu choisis un sujet noble, dont ton talent déployera les effets : *J'aime un écrivain qui rapporte beaucoup d'effets à peu de causes* - Vauvenargues – mais le filtrage y est plus important que le développement.

Et la vie et l'art se décomposent sur trois axes : l'intelligence, le talent, la noblesse, en visant, respectivement, les finalités, les parcours, les commencements. Et Valéry, tenant surtout au talent, reproche au siècle ses raccourcis : *La vie moderne nous offre tous les moyens courts*

d'arriver au but sans avoir à faire le chemin - au lieu de s'horrorifier de la disparition de commencements dans l'imaginaire moderne. La noblesse réside dans l'âme, l'organe délaissé par ce siècle.

Chez le médiocre, les tableaux sont plats et les valeurs – banales. Chez le talentueux, les tableaux et les valeurs partent d'une haute noblesse. Des sots on attendrait plutôt un tableau véridique qu'une valeur rachitique, puisqu'ils *ne font qu'évaluer leur sentiment, au lieu de le bâtir* - [Rilke](#) - *urteilen immer über ihr Gefühl, statt es zu bilden*. Pour les autres, il serait donc sans intérêt d'opposer la peinture aux jugements.

Toute tentative de faire de l'art est toujours de la traduction ; mais son produit ne relèvera de l'art que si l'objet à traduire est l'élan intérieur de l'auteur lui-même, la noblesse du cœur, portée par le talent de l'âme et exprimée par l'intelligence de l'esprit. Ainsi on comprend, que l'art vit ces dernières années, puisque toute intériorité disparaît sous les coups du conformisme, du dynamisme, de la rationalisation des regards et des comportements. On ne traduit aujourd'hui que du fait divers, relevé sur la voie publique.

Dans l'art complet, toute notre triade – cœur, âme, esprit – noblesse, talent, intelligence - naissance du désir, poursuite de la beauté, mise en forme – doit être impliquée : le cœur réclame, l'âme déclame, l'esprit proclame.

Le talent garantit la valeur intérieure ; l'intelligence n'apporte que le prix extérieur. Le talent, qui se mettrait à courir derrière le prix,

se profane ; l'intelligence s'ennoblit en empruntant la valeur au talent complice. *Les idées mendient l'expression* - Rivarol.

Rien d'exceptionnel dans le savoir ou dans l'intelligence de **Dostoïevsky** ou de **Nietzsche** ; il est ridicule de les comparer sur ces dimensions : *Son [Dostoïevsky] savoir n'était pas moindre que celui de Nietzsche, mais il savait aussi ce que Nietzsche ne savait pas* - Berdiaev - *Он знал не меньше, чем знал Ницше, но он знал и то, чего Ницше не знал.* Ils ne sont grands que par la qualité du son et du ton, des mélodies et des intensités. **Dostoïevsky** connaît l'angoisse du Bien (l'amour, le Christ, la liberté), condamné à rester dans le cœur (le corps), et il la rend par une incessante suffocation. **Nietzsche** connaît la divinité du Beau (l'âme, la création, l'angélisme), dont la noblesse autocratique exige la subordination tragique des autres fibres, fussent-elles divines.

En écriture, le premier signe de l'originalité, c'est bien l'intensité. Mais elle ne sert à rien sans l'intelligence, t'ancrant dans l'universel, et sans la noblesse, ce souffle de l'individuel.

Trois éléments sont présents dans tout écrit d'art : les faits, les signes, les mélodies, qu'on déchiffre, interprète et en est impressionné. Le genre aphoristique est le seul, où ces trois étapes aient de l'importance égale, s'appuyant, respectivement, sur l'intelligence, la noblesse, la musique.

C'est la crédibilité égale de leurs contraires qui prouve la médiocrité des poses ou des pensées. La médiocrité des négations, en revanche, est souvent signe d'intelligence, d'élégance et de noblesse.

La beauté poétique ou intellectuelle se repose sur un flagrant déséquilibre - qui est en même temps une fermeté - entre ce qui s'affirme et son opposé. *Le poète est l'homme de la stabilité unilatérale* - R.Char.

Le talent d'artiste : maîtriser l'équilibre – et même l'interchangeabilité – entre la poésie, l'intelligence et la noblesse.

Un bon écrivain, c'est la rencontre d'une noblesse, d'une intelligence et d'un talent. La noblesse, c'est un goût sélectif et la hauteur du regard ; l'intelligence, c'est la profondeur du savoir et l'exigence des contraintes ; le talent, c'est le ton musical et la grâce du verbe. Un seul de ces dons est absent, et vous risquez d'être Gros-Jean comme les autres.

[Nietzsche](#) a le style et la noblesse ; c'est ce qui manque à Valéry, mais il a l'intelligence, dont est dépourvu [Nietzsche](#) ; Cioran n'a que le style. Le seul homme à posséder, en même temps, ces trois vertus, capitales en écriture, c'est [R.Debray](#), et, en plus, c'est un héros.

Il est naïf d'opposer, et même de préférer, nos sensations à notre culture ; les premières, provenant du corps, sont pratiquement identiques chez les aristocrates et chez les goujats, tandis que notre tribut à la culture porte toujours les traces de nos propres états d'âme.

Dans l'écriture, le talent, c'est l'art de munir d'une même intensité la sainte triade littéraire – l'intelligence, la noblesse, l'ironie. Mais ces qualités n'ont un caractère définitif que dans les

commencements ; cette recherche du début décisif n'est qu'un retour éternel du même, de la même harmonie des critères, qui, bien satisfaits, rendent superflu tout développement. Et l'éternité n'est que le nombre inépuisable de sujets, sur lesquels pourraient reposer ces débuts. C'est ainsi que les meilleures plumes évitent le bavardage et s'arrêtent aux adages.

L'amour, c'est la caresse par le regard ; la noblesse, c'est la caresse par la hauteur ; l'intelligence, c'est la caresse par la représentation ; la poésie, c'est la caresse par le verbe. *La poésie est l'essai de représenter ce que tentent d'exprimer les caresses* - Valéry.

Qu'on soit passablement intelligent, comme Balzac, ou résolument stupide, comme Proust, leurs tableaux des repus exhalent la même pestilence morale. Les grands mondes qui y sont peints ne reflètent que la petitesse des personnages insignifiants et abjects. Mais Hugo et Dickens s'apitoient sur les pauvres humiliés, au lieu de dénoncer la pauvreté humiliante. La vraie noblesse, comme la vraie honte, on ne les trouve que chez Cervantès et Dostoïevsky.

Quelqu'un qui admire Proust n'a aucun droit de juger de l'intelligence ou de la noblesse, puisque, fatalement, il est un sot. Je regrette de l'appliquer à Nabokov, si séduisant dans son ironie et si primitif dans ses jugements de valeur. La *Mort à Venise* et le *Docteur Jivago* sont, pour lui, *niais et répugnants* ; c'est un goujat qui parle...

Du même noble état d'âme peuvent surgir aussi bien une grisaille qu'une illumination. Ne pas se laisser abuser par cet état (le

fond), ne tenir, ne garder, ne soigner que la beauté et l'intelligence (la forme).

Seul l'auteur à forte personnalité, à firmament noble et à profondeur intelligente *doit* se mettre au fond de son œuvre ; l'audace adoptée par [Chateaubriand](#) et Stendhal et sagement déclinée par Hugo et [Flaubert](#). Le tempérament russe enivrant poussa à cette audace [Pouchkine](#), Tolstoï et [Tsvétaeva](#), pour qu'on admire la grâce, la conscience morale ou la passion.

Chez un bon écrivain, ce qu'il ne daigne pas toucher est plus important que le choix de ce qu'il tient sous sa coupe, c'est aussi un signe d'un goût aphoristique. *On garde ce qui compte et l'on vire de ce qui encombre* - comme disait [R. Debray](#), en me dédiant *Bref*, l'un de ses derniers livres, dont je lui avait suggéré le genre.

Deux genres d'écrit que je vise : la profondeur traitée par la hauteur, la rencontre de l'intelligence et de la noblesse ; ou bien une incursion sur terre, en mode chant, danse ou émerveillement, le primat de la beauté.

Il faut rester à égale distance rationnelle entre la palpitation et le mot (la note, la couleur, le marbre). L'attrait du mot égalisant l'élan du cœur, dans un bel équilibre. Mais il existent des distances irrationnelles, évaluées par l'âme : *Le poète est plus près de la mort que de la philosophie, plus près de la douleur que de l'intelligence, plus près du sang que de l'encre* - Lorca - *Un poeta - más cerca de la muerte que de la filosofía ; más cerca del dolor que de la inteligencia ; más*

cerca de la sangre que de la tinta. Mais tu connais mieux que moi la mécanique des leviers : le cœur pesant plus que la métaphore, le point d'appui ne doit pas être au milieu.

Le talent sans l'intelligence fait sourire, lorsqu'il se met à raisonner sur son art ; mais l'intelligence sans le talent fait rire, lorsqu'elle cherche à faire résonner ses sentences ; la hauteur, appuyée sur une ironie profonde, est la seule pose, qui permet d'éviter ces deux pièges.

L'arbitraire d'une belle âme force l'admiration ; l'arbitraire d'une âme basse m'en inspire l'horreur. L'ordre peut être beau même chez la crapule ; le désordre, l'ataxie, ne séduit que chez le poète. La beauté ne s'hérite pas, hélas ; ne s'hérite que l'arbitraire, qui finit par s'inscrire dans les règles des sots.

En gros, les hommes vivent et pensent, suivant les mêmes chemins et perspectives ; ce qui les distingue, c'est la matière de leurs maux et la manière de leur mots – leurs angoisses et leurs styles – leur face poétique et, donc, philosophique. Voir en philosophie un art de vivre ou de penser est également sot. Aucun philosophe ne vécut admirablement, aucun philosophe professionnel ne produisit de belles ou nobles pensées, comparables avec celles des poètes.

La sagesse, c'est l'art de confier à l'âme la tâche de relever les plus grands défis de la condition humaine : l'individualité, la fraternité, la souffrance, la poésie, la passion, la noblesse, la création, le langage. À son opposé – l'esprit moutonnier ou/et robotique. Aujourd'hui, la

technique, l'économie, la science, la philosophie cathédralesque sont des ennemis de la sagesse, puisqu'elles se vouent au secondaire : à l'utilité, à la vérité, à l'être, à la puissance.

Le savoir a souvent partie liée avec l'intelligence, comme le don littéraire – avec la noblesse : l'intelligence évalue et classe, la noblesse élève et mélodifie. Et puisque, en dernière instance, dans les choses, on apprécie la hauteur et la musique, la noblesse est la première qualité créatrice de l'homme.

La contrainte, dans l'écrit, est noble, si elle revient à imposer une accommodation des mots en hauteur. Priser ou mépriser, plutôt que peser. *Le secret du grand art réside dans les contraintes, que le goût impose* - Pavese - *Il segreto del grande arte è negli impedimenti che il gusto impone.*

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié aristotéliciennes tapissent le premier, la volonté de puissance nietzschéenne permet d'accéder au second.

Trois sortes de réel : le minéral, le vital, le social. Leurs contraires s'appellent mot, pensée, aristocratisme. Éviter de se servir du premier comme du support de ses émotions ; vénérer le mystère du deuxième, sans le réduire aux solutions du troisième ou aux problèmes du premier ; ne pas se frotter au troisième, qui est pourtant le seul à donner un sens à une écriture. Et ils n'entendent pas la chose de la

même oreille : *exclus-en le réel* (Mallarmé, le premier sens) ; *s'immuniser contre le réel* (Proust, le deuxième) ; *l'âme outragée par le réel* (Chestov, le troisième) ; *le réel est nul* (Valéry, tous les trois).

La métaphore ailée surclasse largement les syllogismes boiteux – en pertinence, en honnêteté, en noblesse. Et ceci pas tellement à cause des dons ou intelligences supérieurs des artistes, mais pour des raisons profondes et rationnelles : le soi inconnu, ce foyer de nos angoisses, de nos curiosités ou de nos créations, échappe à toutes les descriptions savantes et ne peut être abordé que par des métaphores poétiques. Toutefois, l'infâme relativisme moderne met les scientistes et les artistes sous la même enseigne, celle de la platitude et de l'indifférence des colloques, manuels ou recueils critiques.

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir, intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces antisceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

En visant les aboutissements de la vie, la philosophie se retrouve sur des sentiers battus ; en se limitant aux parcours, elle ne porte que la technicité de l'art ; seule la hauteur des commencements lui confère un statut de noble consolatrice, nous attirant vers les firmaments et nous libérant du prurit des horizons communs, le natif l'emportant sur le votif. L'art personnel rejoignant la vie universelle.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

On doit définir la philosophie non pas sur un seul registre, mais sur trois : ses commencements – mon soi, universel et narcissique, non soumis à l'Histoire ; ses parcours – mon talent, mon savoir, mes goûts ; ses finalités – ma consolation, mon tribut au langage. Elle doit donc être haute (donc personnelle, noble, stylée) et profonde (donc ouverte, intelligente, exaltée). Aucune place à y accorder aux catégories des rats de bibliothèques - la vérité, l'être, la liberté, la science. La philosophie est un art poétique.

Comme dans toute démarche littéraire, la philosophie est un viatique, dans lequel doivent s'entendre et coopérer l'homme et l'auteur, c'est-à-dire une voix de noblesse et un style d'intelligence. La noblesse philosophique se réduit à une forme de confessions, dont les versants les plus éloquents sont la honte et la tragédie, avec un

dénominateur commun appelé consolation. L'intelligence philosophique commence par la reconnaissance qu'entre le langage et la réalité il existe une sphère de l'esprit, réceptrice de nos originalités, de nos idées, de nos savoirs, de nos imaginations ; cette sphère n'est ni langagière ni réelle, elle s'appelle représentation, grâce à laquelle sont possibles aussi bien la science que la poésie.

Le seul bénéfice que je tirai de la lecture des sages est la résolution de ne pas abandonner ma liberté et ma solitude, puisque aucun ne me surclasse ni en profondeur de l'intelligence ni en hauteur de la noblesse. Quant à l'étendue, elles se ramène, chez les autres, à une mémoire d'éléphant sur les parcours des sages d'antan. Chez moi, elle se manifeste dans des ruines du rêve (où gît l'art millénaire expiré) ou dans le large réel (qui ne promet que des naufrages).

L'intelligence, dans l'art, peut s'encadrer de quelques vues générales, mais l'essentiel du tableau doit être dans le particulier – le ton, le style, la noblesse. La philosophie étant un art, cette remarque vaut aussi pour elle, quoi qu'en pensent les rats de bibliothèques : *Je pense mal, si j'y insinue quelque chose de mon soi* - **Hegel** - *Ich denke schlecht, indem ich von dem Meinigen etwas hinzutue.*

Trois types d'effets que peuvent produire les choses dans un écrit : leur présence (l'intelligence), leur puissance (la noblesse), leur musique (le talent) - du banal au sublime.

L'évolution de l'outil principal d'une écriture artistique : de la confiance orgueilleuse en l'esprit, à la fière foi en l'âme, à la noble

maîtrise par le mot, cette étape ultime de toute plume ambitieuse et éclairée, étape gênante pour le regard initiateur mais justifiée par la création finale. En plus, cette conclusion aboutit à cette antienne protéiforme, tout galvaudée qu'elle soit, - *Au Commencement était le Verbe, puisque tout grand écrivain vaut par la qualité de ses commencements. Le rêve : réduire tout discours au statu nascendi.*

Un mathématicien - comprendre sans voir ; un autre scientifique – voir pour comprendre ; un artiste – avoir un regard et une noblesse qui dispensent de comprendre et de voir. L'homme de la rue – voir sans comprendre.

Personne, ni le scientifique, ni le philosophe, ni le théologien, n'est plus près de Dieu que le poète. Ce que [St-Augustin](#), [Spinoza](#), [Kant](#), les prix Nobel ou Fields développent autour de l'essence divine est d'un ridicule accompli et lamentable, tandis que l'intelligence divine est enveloppée par tout bel élan poétique, gratuit, incompréhensible et noble.

Dissimuler les ressorts, ne laisser apparaître que l'élan - la fin de toute activité noble : la foi câble le *pourquoi*, l'intelligence - le *comment*, l'art - le *où* et le *quand*. L'intelligence et l'art substituent leurs ad-Verbes dans le Verbe titubant : *Pourquoi m'as-Tu abandonné !*

Les sphères, dans lesquelles la philosophie peut évoluer – les commencements, les parcours, les finalités. Les seules finalités, dignes d'une plume originale, sont la douce mélancolie ou l'ardente admiration ; le savoir, la vérité, l'actualité devraient en être exclus. Les

parcours peuvent être continus ou discrets ; les deux peuvent se justifier, si tu possèdes le talent et le style ; si tu reconnais, comme les meilleures des têtes, que la rupture est l'élément fractal nécessaire, pour saisir les objets essentiels, tu aborderas la démarche discrète. Enfin, les plus ambitieuses des plumes, se concentrent sur les commencements, la seule sphère où l'originalité a encore son verbe à dire. Et puisque la partie élémentaire de tout discours philosophique est la métaphore, le commencement en est la quintessence, prenant la forme d'un vers ou d'un aphorisme.

Quand je scrute mon propre écrit, sur la plupart des critères littéraires je trouve facilement des accointances ou lignes d'héritage ou de partage avec des autres ; seule la nature de ma noblesse, recherchée, inventée ou peinte, qui n'admet pas de franche proximité et me singularise radicalement ; mais, par exemple, en matière de goût ou d'intelligence, je sens très nettement le souffle fraternel de [Nietzsche](#) ou le regard complice de Valéry.

Le soi connu, c'est à dire l'esprit, dispose de la noblesse et de l'intelligence, qui sont des espèces d'aigle et de serpent de l'artiste Zarathoustra, pour lui rappeler la hauteur des cercles de l'existence ; mais le talent appartient au soi inconnu, et il n'est pas les yeux, mais le regard de l'âme.

L'être et le devenir dans les transcendantaux : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau

est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent.

Deux perversités dans l'écriture : l'obscurité dans la présentation des choses claires (le manque d'intelligence ou de talent) ou la clarté dans la présentation des choses vagues (le manque de sensibilité ou de noblesse). Exemples : les choses claires – les vérités ; les choses vagues – les états d'âme.

Au conformisme des *Oui* inconscients (l'action) ou des *Non* mécaniques (la révolte) s'opposent le *Comment* du talent, le *Pourquoi* de l'intelligence, le *Au nom de quoi* de la noblesse.

Tout écrivain, aujourd'hui, pense qu'il doit répandre sur ses pages – de paisibles lumières de son intelligence ou d'excitants éclats de ses sens. Ce qui n'est qu'instrument, il prend pour objectif, et, surtout, il ignore la contrainte principale – la noblesse des objets projetés et la hauteur des écrans.

Le français n'étant que mon faux ami, un outil d'emprunt, tant d'écchures de métèque seront visibles sur les mots habitués au polissage d'autochtones ! Mais la tentation est si grande d'épeler ma musique dans la langue de Montaigne, La Rochefoucauld, N.Chamfort, J.Joubert, Valéry. Je ne suis pas dupe, l'aphorisme, genre autrefois aristocratique, n'attire aujourd'hui que des plébéiens, prêtant plus d'attention à l'actualité qu'à ce qui échappe aux actes des hommes. Ce

livre est un ennemi de la gazette. Je n'ai aucune envie d'étaler ma biographie en en mettant en relief des recoins rugueux et exotiques. La seule curiosité que j'accueillerais volontiers serait celle pour mon ton, non pour mes raisons. Mes expériences - le langage mathématique, la mathématique du langage, l'art intellectuel, l'intelligence artificielle, la plume qui me trahit, l'ordinateur qui me ressemble - n'apportèrent rien au choix de mes vocables. Que j'aie connu les pires misères, subi les pires humiliations au pays marqué par la grandeur du malheur - tout s'efface devant le bonheur de sentir le souffle d'une vie inaboutie animer un livre achevé.

Jadis, la scène artistique (réservée à l'élite) n'avait presque rien à voir avec la scène publique (composée de foules). L'artiste s'adressait à ceux qui aiment le style, la noblesse, l'intelligence. Aujourd'hui, il s'adapte au goût de la foule et n'évoque que des faits divers sociologiques. *Turba fit mens.*

Toutes les *têtes pensantes*, aujourd'hui, s'adressent à la foule, ont peur de l'humilier et en cherchent le jugement et même l'éloge. L'artiste devrait ne se tourner que vers une élite, mince ou même inexistante, comme Dieu, le Bien ou une symbiose, introuvable aujourd'hui, entre l'intelligence, la noblesse et le style.

Qui ne rêve de puissance ou de réalisations héroïques ou artistiques ? Mais une fois que j'ai fait le tour de ces exploits, je comprends que rien ne vaut la maîtrise du mot, sans laquelle pâlissent les savoirs et les actes. Créer du vrai, en inventant des langages, est plus passionnant que d'en déduire, en restant dans le langage des

autres.

Dans un premier temps, il est très facile de définir les trois clans, simplifiés mais expressifs : ceux qui sont mus, respectivement, par le Bien, par le Beau, par le Vrai – les héros (fidélités et sacrifices), les artistes (création et individualité), les imbéciles (amoureux de la vérité).

L'art : plonger dans la profondeur, sans la certitude de remonter avec une perle ; polir la perle trouvée, sans savoir dans quelle couronne elle s'incrusterait ; tresser la couronne, sans savoir quelle tête serait digne de la porter. L'art : savoir sacrifier la vie pour vivre. L'art : cultiver la beauté désintéressée n'ayant pas besoin de se prouver par une application.

Mes timides et maladroites tentatives de faire du bien au milieu des hommes ne valent pas grand-chose à côté de la voix du Bien, qui résonne dans mon cœur, même dans les déserts ou les cellules.

En partie, mon ambition est motivée par le constat de l'absence d'auteurs, chez qui on trouverait une symbiose harmonieuse entre ces trois facultés capitales d'un poète-philosophe : l'intelligence (profondeur, horizons, savoirs), la noblesse (hauteur, contraintes, ton), le style (tempérament, musique, caresses). La modestie n'est pas mon fort.

Je me reconnaiss dans le baroque de ces voix qui précèdent l'esprit et ne voient dans le savoir ni appui ni but, mais, au plus, un

dictionnaire. La voix classique naît de l'hypothèse d'une langue et d'une voix divines dont on est appelé à rendre les desseins en effaçant ses propres traces. Donc, la recherche de mots irremplaçables, la narration de ce qui existe, la droiture et la paix d'âme. La voix romantique, au contraire, n'est en possession d'aucune partition ni image divines et cherche à évoquer Sa présence dans un chant, ignorant mais vénérant l'origine de la première note. On valide un récit, - au chant, lui, on adhère. Donc, pudeur et frisson. Le romantique devient baroque lorsqu'il comprend qu'une bougie peut se substituer à son étoile. Le classique tombe dans le baroque lorsqu'il comprend, que les coupures sont plus éloquentes que les coutures.

Héraclite me soufflait : *Voilà quelqu'un qui, en se plongeant dans mon flux, ne pense qu'aux entrées et méprise la nage et la navigation.*

St-Augustin comprit ce que veut ma maîtrise : *Son esprit commande que son âme veuille - Imperat animus suus, ut velit anima sua.*

Montaigne fut mon bon lecteur : *En voulant se transformer en bête, il se transforma en ange.*

Pascal saisit le jeu de mes fibres : *Son intelligence sait céder au sentiment.*

Ma recherche de consolations fut bien résumée par Voltaire : *Dans le rêve il trouve son bonheur, en échappant à la réalité.*

Mon ami **Nietzsche** vit bien la place de mes trésors : *Au commencement il sera ce qu'il est - Er ist am Anfang, was er ist.*

Et pour apprécier mon chant de la faiblesse, il faut être **Heidegger** : *Le Bien n'est pas pour tout le monde, mais seulement pour*

les faibles - Das Gute ist nicht für jedermann, sondern nur für die Schwachen.

Le regard de ma compagne, [Tsvétaeva](#), me suivit dans les éléments opposés : *Il est Phénix ou Narcisse : il chante dans le feu et s'admire dans l'eau* - *Птица-Феникс он, в огне поёт, в воде в себя влюблается.*

[Cioran](#) m'écrivit : *Comment se hasarder encore à une œuvre en partant de l'âme ? Et puis, il y a le ton. Le vôtre - j'en ai peur - sera du genre noble, entaché de mesure et d'élégance.* Curieusement, votre voisin d'en face, de l'autre côté de la rue de l'Odéon, me mettait en garde dans les mêmes termes. Mais les deux furent généreux avec moi ; celui-ci – en introduisant fraternellement ce livre, celui-là – en me laissant de la place, où je peux défier ses appréhensions, en dédiant, à titre posthume, mes soubresauts aux plus défaites des *hautes turpitudes*.

L'Intelligence et la Noblesse

Comprendre que l'apport de l'intelligence peut ne faire que souiller une âme dépourvue de filtres aristocratiques. L'aristocrate ne dédaigne pas le nombre ; il sait éléver les meilleures des quantités à la dignité des belles qualités : degré 0 de l'intelligence, 1 - l'auréole de la solitude, 2 - la clé d'accès à l'amour, 3 - celle du beau et du divin.

On accomplit les tâches les plus nobles dans un état d'inspiration incontrôlable ou de soumission aveugle aux forces impérieuses supérieures ; le fumeux courage n'y a pas de place, il est une vertu des sots mécaniques.

Le talent : jeter des passerelles entre la réalité et le rêve, pour que dans le regard sur la réalité on reconnaisse le penseur, et dans le regard sur le rêve on admire le créateur.

Pour vivre dans la mesure verticale, il faut une conscience trouble et un désir de rêver. Berbérova nous induit en erreur : *Tout le monde peut vivre selon la mesure verticale, dans une paix d'âme : il suffit de remplir trois conditions – vouloir lire, vouloir penser, vouloir savoir* - *Все люди могут жить по вертикали со спокойной совестью : для этого необходимо три условия – хотеть читать, хотеть думать, хотеть знать* - et puisque ces conditions

ne sont pas exclusives, il suffit de méditer sur la place de ses dîners en ville, pour garder la conscience tranquille, à la hauteur de ses lectures de journaux.

Être barbare, c'est ne pas savoir franchir, en toute légalité, les frontières entre une solution et son problème, entre un problème et son mystère. Être sot, c'est seulement ne pas savoir, qu'une frontière non-terrestre existe entre solutions et mystères. Être et sot et barbare, c'est ignorer l'existence de mystères et se dire : *Je me fiche de savoir si un idéal est profond ; je ne lui demande que de m'aider à résoudre des problèmes* - Rorty - *you can forget whether an ideal is deep, and just ask whether it's useful for solving the problems.*

Sur l'opposition entre la vie et la pensée : dans toute section de la vie éclate le miracle de la Création, tandis que la pensée, dans le meilleur des cas, n'en est qu'un pâle reflet. Sans le sensible merveilleux, pas d'intelligible glorieux. Sans la profondeur lumineuse du fond, pas de hauteur ombrageuse de la forme. Mais glorifier une vie sans mystère est plus bête que se vautrer dans une pensée austère.

Plusieurs tribunaux sont en charge des procès de la vie : la fadaise affrontant l'intelligence, la termitière opposée à la solitude, la hauteur traînée dans la boue par la vilenie. Je ne me sens l'âme de procureur que dans le dernier. Ailleurs, je ne puis être que témoin ou accusé.

Les plus beaux et complets symboles du culte des premiers pas vers l'irréel : le regard d'Orphée sur Eurydice, à l'orée de la vie, ou celui de la femme de Loth, *renonçant à la vie pour un seul regard* - Akhmatova - *отдавшую жизнь за единственный взгляд*, en se retournant vers l'origine de ses élans. À comparer la barque sans événement d'Orphée ou le sel de la Terre que devint Loth, avec les jeux préprogrammés pour le navire, chargé de marchandises, d'Odysseus.

Ciseler mon buste, dans mon souterrain, ou me peindre, dans ma tour d'ivoire, sont des tâches nobles. Tandis que ériger mon socle est ridicule. C'est la qualité de mes ruines qui renseigne le mieux sur la hauteur de mon piédestal et sur la grandeur de ma statue.

Ni mon être (qui prend appui sur la profondeur de mon intelligence), ni mon devenir (qui rayonne à partir de l'ampleur de mon savoir) ne m'accompagnent là où est aspiré mon âme (qui ne vaut que par la hauteur de mon souffle, de ma noblesse) ; la hauteur est non-lieu de mon crime d'être né, suite à ma fuite devant le monde sans danger : *Il ne suffit pas de venir au monde pour être né* - R. Gary.

La hauteur et la profondeur sont condamnées à s'écrouler en platitudes, si elles ne s'appuient pas mutuellement, dans un dialogue entre sensibilité et intelligence. Arendt reste trop

unilatérale : *Le dialogue des pensées* ; où il manque, il n'y a plus de profondeur, que la *platitude* - *Der Dialog des Denkens. Wo er fehlt, gibt es keine Tiefe mehr, sondern Verflachung.*

La rencontre du vrai et du beau produit l'intelligence, celle du beau et du bien - l'amour, celle du bien et du vrai - la foi. Mais le faisceau de ces trois axes crée un seul foyer, à égale distance des origines et des fins, - la noblesse.

Ce que n'importe qui peut dire, il faut le taire ; ce qu'on ne peut que dire, et non pas chanter, il faut le taire ; ce qu'un autre peut chanter, ce n'est pas la peine que je le dise ; ce qui est dit ne peut pas être chanté ; il ne reste au dire qu'un champ de silences ou un commentaire du chant. Et Voltaire : *Ce qui est trop sot pour être dit, on le chante* - aurait pu ou dû mettre vague ou beau, à la place de sot, pour défier Wittgenstein ou laisser Zadig inspirer Zarathoustra : *Chante ! Ne parle plus ! - Singe ! Sprich nicht mehr !* Le silence est une contrainte, plus qu'un moyen. D'ailleurs, Zarathoustra ne parle pas, il chante !

La plupart du temps, sur des questions vitales, l'âme s'accorde avec l'intelligence ; mais, pour rendre leurs rapports plus vibrants ou plus confiants, des sacrifices mutuels doivent être demandés, de temps en temps : des capitulations de l'âme devant l'intelligence - le pessimisme, ou des capitulations de l'intelligence devant l'âme - l'optimisme ; c'est à ce prix qu'elles se restent fidèles.

Le but de la philosophie - une consolation, sa forme - une intelligence, son contenu - une noblesse. Si un seul de ces composants venait à manquer, l'édifice serait inhabitable. La noblesse n'existant qu'en Europe, on ne peut être philosophe que dans la mesure, où l'on est Européen.

Noblesse de l'intelligence, caresse de l'existence, altesse de l'essence - tels seraient les domaines, dans lesquels je plongerais ma réflexion, si l'on me demande, pour qui je me prends, - l'arrogance est la modestie des timides.

Le séjour durable de la sagesse s'appelle ruines, où ne mène aucun chemin. Ceux qui réussissent à traîner leur sagesse sur des sentiers battus prennent l'étable, où ils aboutissent, - pour un palais : *Le chemin de l'excès mène au château de la sagesse* - W.Blake - *The road of excess leads to the palace of wisdom* - une illusion d'optique routière et architecturale te fait ennobrir une étable aménagée. L'excès de vitesse, de puissance ou de charge te fera condamner par la maréchaussée ; le déroutage du sage n'est enregistré que par le Juge suprême.

Les plus coriaces de toutes les valeurs, résistant à ma volonté de les juger par-delà d'elles, sont celles qui viennent des buts. [Nietzsche](#), lui-même, y succombe : *Que veut dire le nihilisme ? - que les valeurs suprêmes se dévalorisent. Que le but fait défaut ; la réponse au 'pourquoi' - Was bedeutet Nihilismus ? Daß die obersten*

Werte sich entwerten. Es fehlt das Ziel ; es fehlt die Antwort auf das 'Warum'. Dès que le comment et le qui du talent et de la noblesse sont organiquement là, le pourquoi de l'intelligence se manifeste presque mécaniquement.

Ce ne sont ni l'escalade ni l'excavation, mais le regard et l'intelligence qui nous rendent familiers des hauteurs et des profondeurs, qu'un talent ou une noblesse font se rencontrer. Cette rencontre est le seul bonheur vrai, c'est à dire imaginaire.

Lyrisme du son, lyrisme du mot, lyrisme du concept – musique, poésie, intelligence. La corde qui nous rend sensibles à ces vibrations s'appelle âme.

Rien n'est sacré d'avance, on le devient. Le sacré, c'est un bruit de la vie, devenu musique par une intervention poétique. Ce sacré élitiste devient universel, lorsque le poète est doublé d'un penseur, pour non seulement nommer le sacré ([Heidegger](#)), mais y déceler de l'essence de la vie.

Derrière toute beauté, immédiatement, je sens la présence d'une noblesse, que ce soit un papillon sous mes yeux ou un poème devant mes oreilles. *L'art n'a de valeur que s'il apporte de la noblesse à la vie* - Gandhi. La même auréole couronne l'intelligence formant le vrai ou la pitié répondant à l'appel du bien, mais la noblesse y reste le fond commun. Trois hypostases – esthétique, mystique et éthique – du Dieu trinitaire, avec trois

langages créateurs, c'est à dire déviant, métamorphosant, surgissant dans un silence des origines.

Tous ceux qui pataugent dans de vaseuses approximations cherchent à mettre en valeur leur manque de réflexion, en disant que rien de grand n'est jamais venu de l'intelligence. À l'aune de l'irréflexion, toute mesure se réduit à l'étendue. Pour qu'une haute grandeur se maintienne, une profonde réflexion est de mise. Un bon astronome doit être un bon géomètre.

La passion et l'éclat, ou bien la durée et la cohérence, tels sont les traits qui divisent les hommes d'esprit en deux catégories difficilement compatibles : les laconiques brillants ou les bavards élégants. La hauteur proclamée ou la largeur acclamée et fondée sur la profondeur réclamée. Il est dangereux d'être bête, dans le premier cas ; dans le second, il ne sert à rien d'être intelligent. On risque de dégringoler dans la platitude, ou s'y affleurer à son insu.

La noblesse n'a pas grand-chose à avoir avec l'éducation ou l'intelligence ; elle élève l'homme exactement comme la beauté élève la femme – un caprice du destin, prometteur du bonheur.

Dans mon enfance, je me gavais de contes de fées et de framboises des bois, je goûtais les mystères mathématiques et les rythmes poétiques, je m'extasiais sur l'Histoire et méprisais l'astronomie. La saturation, puis quelques renversements : l'indifférence pour l'Histoire et la fascination pour la cosmogonie.

Je finis par vouloir voir les choses du plus grand lointain, où le temps et l'espace ne font qu'un. Les étoiles me chantent l'éternité ; les batailles me narrent l'avant-hier. Mais je garde ma reconnaissance aux contes de fées : *Si vous voulez que vos enfants soient intelligents, lisez-leur des contes de fées* - Einstein - *Wenn Sie möchten, daß Ihre Kinder intelligent sind, lesen Sie ihnen Märchen vor.*

Les contraintes filtrantes apportent plus à la qualité de mon regard que les ressources amplifiantes. Contrairement à ce que pense Heine : *Le sage remarque tout ; le sot, sur tout, fait des remarques* - *Ein Kluger bemerkt alles. Ein Dummer macht über alles eine Bemerkung*, les remarques, électives et laconiques, valent mieux que les observations, pensives et discursives.

La même noblesse anime les grands poètes ; elle peut se manifester par attachement aux mots (le talent et l'âme), aux courants d'idées (l'intelligence et l'esprit), aux formations politiques (le besoin de reconnaissance et la raison). Byron, Chateaubriand, Rilke se contentèrent du premier volet, Hölderlin, Nietzsche, Valéry y ajoutèrent le deuxième, Hugo, Maïakovsky, Aragon – le troisième. Goethe fut le seul à tenter tous les trois, comme notre contemporain, refusant les titres de poète et de héros, R. Debray.

Dans la tâche gratuite d'exploration de finalités, le sot et le sage se valent ; c'est la sensation de commencements et de

contraintes qui les distingue. Ce n'est pas une crise du *telos* que nous vivons, mais bien celle de l'*arkhè*.

On traverse les passions, les souffrances, les illuminations ; on adresse à leur source, à son soi inconnu, les vœux de reconnaissance et de vénération ; on comprend que le sens de l'existence est d'entretenir cette soif profonde et cette haute musique. Et l'on tombe sur les crétins, pour qui *la fin suprême de l'homme : connaître d'une manière adéquate et soi-même, et toutes les choses* - **Spinoza** - *finis ultimus : se resque omnes adæquate concipiendum*. De ces crétins est né le robot moderne, ignorant et la soif et la musique.

N'importe quel sot se doute bien de ce que peut viser la force et que doit éviter la faiblesse ; seul le sage voit où ne doit pas aller la force et à quoi peut servir la faiblesse.

Être ou devenir, deux facettes de mon moi, l'essence et l'existence. L'être, ce sont mon intelligence et ma noblesse ; le devenir, ce sont mes actions et mon avoir. Il suffit d'avoir du talent, pour que, dans tous ces ingrédients, se manifeste ma création ; et le talent, c'est la prémonition et la maîtrise des caresses, que puissent prodiguer mon corps ou mon âme. Toute belle création est création de caresses – musicales, érotiques, intellectuelles.

Deux instruments, pour façonner la liberté de l'homme – l'intelligence et la volonté. La volonté cherche des ressources

profondes de la force brute ; l'intelligence trouve les hautes sources de nos belles faiblesses. *Il y a plus de noblesse dans l'intelligence que dans la volonté* - Thomas d'Aquin - *Intellectus nobilius voluntate*. La volonté doit déboucher sur l'action ; l'intelligence peut conduire au rêve. C'est pourquoi à la volonté de puissance il faut préférer l'intelligence de la faiblesse.

La raison est équitablement répartie entre nous ; c'est la qualité de nos rêves qui nous distingue ; donc, pour commencer, il faut savoir trouver un bon moment, fermer les yeux, allumer le feu et la lumière de l'âme, projeter ses ombres sur un ciel d'azur. C'est ainsi que commence une philosophie de la vraie vie, celle de nos rêves. Les journaliers de la raison, éclopés de l'âme, proclament, doctes : *C'est avoir les yeux fermés que de vivre sans philosopher* - **Descartes** – une claire et distincte bêtise.

Toute tentative d'une écriture noble aboutit à la problématique confrontation **aristotélicienne** entre l'intelligible et le sensible. Privilégier le concept, le système, l'inférence, bref une solution, ou bien la beauté, l'émotion, le goût – bref, un mystère – la caresse. La métaphore est une caresse, comme le sont le paradoxe, la mélodie, le rêve. Tout bon philosophe est chantre de la caresse protéiforme.

L'originalité dans la profondeur n'est qu'universalité, c'est-à-dire le savoir et l'intelligence. *L'originalité, pour moi, c'est l'intériorité, la profondeur du cœur et de l'esprit* - **Hölderlin** - *Mir*

ist Originalität Innigkeit, Tiefe des Herzens und des Geistes. Mais toutes les profondeurs finissent dans l'extériorité. La seule originalité atemporelle se trouve en hauteur, dans le talent et la noblesse.

Une paix d'âme est toujours un symptôme d'une perte de soi et d'acceptation d'une médiocrité : *Je tenais l'inquiétude pour la garantie de ma sécurité* - [Sartre](#).

La montagne de [Nietzsche](#) et le souterrain de [Dostoïevsky](#) sont des lieux solitaires, que fuient les habitués des forums : *Les opinions super-célestes et les mœurs souterraines, c'est folie : au lieu de se transformer en Anges, ils se transforment en bêtes* - [Montaigne](#). L'ange, qui ne se serait jamais senti une bête, serait un ange bien bête.

Fonder ma vie sur le savoir est certes bête, mais la redresser par le rien n'est guère plus glorieux. Il faut orienter ma vie par le rêve, cette ignorance étoilée, que m'inspire mon soi inconnu.

Vivre pour penser ou penser pour vivre, c'est également bête ; à ces deux positions réalistes il faut opposer la pose d'ironiste – le rêve, qui invente une autre vie et enfante de pensées imprévisibles.

La vie des actes et la vie des rêves ; là, où, dans la première on marche et narre, dans la seconde on danse et chante. Les sots

ne connaissent que la première, où ils peuvent dire : *Une vie, c'est son histoire, en quête de narration* - Ricœur. Dans cette vie on souhaite que ça marche ; dans l'autre, le rêveur désire que ça danse !

Le mode énumératif, en épluchant des catégories ou en échafaudant des faits, résulte en même ennui, celui de tout discours, savant mais dépourvu de beauté, sur l'essence ou l'existence ; seuls la noblesse et le style sont capables de donner de la hauteur à l'essence et de l'ironie à l'existence, pour échapper à la banalité, à l'inertie, au hasard.

Dans toutes les profondeurs, sans parler de platitudes, le sage croise nécessairement des sots ; leur écoute profane les discours du sage. La hauteur est son seul refuge solitaire et le seul lieu où s'aventure l'oreille divine.

L'audace et le don déterminent la stature d'un penseur, l'audace d'un devoir de créateur et le don d'un pouvoir de maître, les deux bénis par l'intensité d'un vouloir de rêveur. L'audace suffit pour développer *noûs, intellectus, esprit, Vernunft* ; mais le don est nécessaire pour tout envelopper par l'âme.

Pour se permettre le luxe d'une axiologie, **Nietzsche** possède l'essentiel – le talent et la noblesse. Mais ne maîtrisant pas la hauteur, qui est une fusion de l'ironie et de l'intelligence, il est obligé de faire de la jonglerie de renversement des valeurs ou

des perspectives. Seule la hauteur permet une cohabitation harmonieuse et pacifique entre l'éthique et l'esthétique.

La Caverne *platonicienne* n'est nullement dans une profondeur, elle appartient à la banalité, donc à platitude, puisque tout notre savoir est inéluctablement anthropomorphique. La profondeur se donne aux *yeux*, et la hauteur – au *regard*. Aucune plongée dans la première n'est envisageable à partir de cette Caverne ; seule une envolée vers une hauteur est prometteuse. Il faut intervertir *profondeur* et *hauteur* dans cette bêtise deleuzienne : *La hauteur n'est qu'un effet de surface, qui se défait sous le regard de la profondeur.*

Être sage, c'est tenir à la hauteur ; pour le devenir, il faut avoir méprisé et les connaissances et les vérités, quelles qu'en soient la profondeur ou l'étendue. S'être imposé de telles contraintes peut dispenser et du talent et de l'intelligence.

L'homme vise en profondeur, souhaite en platitude et désire en hauteur ; l'objet poursuivi s'appellera maîtrise, puissance ou illusion ; le contenu en sera – la fin, le parcours, le commencement ; et l'homme en sera penseur, exécutant, rêveur.

L'esprit ou l'âme, armés d'un regard assez profond ou assez haut, perçoivent ou conçoivent du mystère en tout sensible et en tout intelligible. Les yeux, baissés d'admiration ou dressés vers un ciel silencieux, sont le seul moyen de ressentir l'obscuré présence

du mystère ; cet état extatique s'appelle rêve. Mais ceux, qui *forcent les portes du mystère*, ne sont nullement des rêveurs et tombent certainement sur des balivernes. Le mystère n'a pas de domicile, pas de temples, pas d'autels ; pourtant il est le seul à justifier nos prières.

La sobriété – presque tout (le savoir) pour le scientifique, une moitié (le pouvoir) pour le penseur, presque rien (l'intelligence) pour le poète. L'ivresse - presque tout (le vouloir) pour le poète, une moitié (la noblesse) pour le penseur, presque rien (le devoir) pour le scientifique.

L'intelligence – pouvoir traduire le sentiment (éprouvé ou visé) en la pensée ; le talent – pouvoir exprimer la pensée de telle sorte, qu'un beau sentiment en naisse. Et la noblesse leur servira de contrainte – renoncer aux pensées en dentelles mais sans hauteur pour l'intelligence et sans couleurs pour le talent.

Un bon axiologue : la noblesse des commencements (leur hauteur), l'intelligence des finalités (leur profondeur), le talent du parcours (touchant les extrémités des axes).

J'appelle *ailes* l'appel du vertige ou de la hauteur, ne m'arrachant pas à mon immobilité primordiale ; en tant que moyen de locomotion, elles ne me rapprochent pas de mon étoile et ne m'apportent qu'une sensation de brève et illusoire liberté. Comme pour les anges, ces ailes permettent d'oublier que je vais

pieds nus, bras nus, pensées nues. Ces ailes sont une pesanteur et non une grâce. La grâce, c'est l'élan vers mon étoile.

La transcendance, même la plus bête, est une invitation à découvrir la verticalité ; l'immanence, même la plus brillante, est une condamnation à l'horizontalité. Il faudrait chercher de la hauteur dans la première et de l'élan – dans la seconde ; mais c'est se faire un Ouvert !

La noblesse n'est qu'un élan vers la hauteur ; seul le talent complice permet d'en créer une demeure ou, plutôt un état d'âme musical, un regard créateur. La liberté et l'intelligence ne servent qu'à garder contact avec l'étendue des horizons actuels et la profondeur des chutes futures.

Qui est un intellectuel ? - celui qui a assez de talent, pour bien formuler son regard sur l'intelligence ou la noblesse. Pour le devenir, pas besoin de fréquenter les forums ; l'introspection par un regard personnel y vaut plus que toute prospection collective.

L'évolution de l'aristocrate social : un prince, un privilégié, un riche. Avec l'abolition des titres et des priviléges, il ne lui reste plus que l'argent ; il devient un goujat comme tous les autres. L'aristocrate d'esprit suivit une autre trajectoire : un philosophe, un moine, un poète, un journaliste. Ni la sagesse, ni l'anachorèse, ni la métaphore n'ont plus cours ; il parasite sur l'héritage des Anciens ou commente, dans les gazettes, les faits divers. Ces deux

guildes ne s'agitaient que de jour ; l'aristocratisme de la nuit, l'aristocratisme du rêve, ne connut aucune mutation, mais reste invisible à la lumière des lampes.

Dans ton parcours d'horizons, dignes de ton savoir ou de tes passions, les contraintes, et non pas la quantité des objets convoités, sont déterminantes. La sobre intelligence limite les cibles de ton savoir, le goût ardent élimine le secondaire et te laisse en compagnie de l'essentiel. Celui, dont tous les objets à désirer se valent, n'a ni l'intelligence ni le goût.

Vivre son idéal (par son soi connu) ou en rêver (par son soi inconnu) – il faut choisir ! L'idéal vécu devient méthode ou projet – une profanation. Je n'affirmerais pas que tous ceux qui prétendent vivre selon leur idéal soient des imbéciles, mais il est sans aucun doute que ceux-ci en constituent une majorité.

La conscience se réduit à mes trois facettes – le vouloir, le pouvoir, le devoir, dont l'harmonie détermine la quatrième, la finale – le valoir. Les combinaisons binaires, aussi, définissent nos qualités : le vouloir et le pouvoir du devoir – les contraintes ; le vouloir et le devoir du pouvoir – la noblesse ; le pouvoir et le devoir du vouloir – l'intelligence.

Le réel demeure dans la platitude et dans la profondeur ; l'idéal habite la platitude et la hauteur. C'est aux extrêmes que notre enthousiasme a sa place, tandis que la platitude est le séjour

de nos désespoirs, dégoûts et pessimismes. La faute des nigauds est de pratiquer l'enthousiasme dans la platitude et l'indifférence pour la verticalité.

La force nous aide à rester debout dans le réel ; la faiblesse nous maintient en position couchée afin que nous enfantions de rêves. L'intelligence sobre ou la sagesse enivrante : *La sagesse est la force des faibles* - [J.Joubert](#).

Chez un sage, la raison et le sentiment s'entendent en toute fraternité ; c'est le manque de connaissances d'un esprit trop dissipé ou d'intensité d'une âme trop passive, qui poussent l'homme à inventer des conflits inexistants entre la réflexion et l'émotion.

La vilenie de tout être inculte réside dans la volonté de succomber à l'abrutissement – cette maxime est-elle bête ? - certainement, mais au même degré que son reflet dans le miroir de la bêtise : *La noblesse de tout être pensant réside dans le pouvoir de se vaincre par la réflexion* - [F.Mauriac](#).

Ceux qui n'ont ni l'intelligence ni la profondeur, les accordent généreusement aux médiocrités. Avec la hauteur, l'exigence est encore plus inconditionnelle : *Sans se reconnaître une hauteur de vues, on ne peut pas la reconnaître chez les autres* - [Tsvétaeva](#) - *Только те, кто высоко ценят себя, могут высоко ценить других.*

N'importe quel sot peut t'apprendre comment vivre mieux, mais le vrai philosophe, c'est-à-dire celui qui, en même temps, est poète, t'apprend comment mieux rêver.

L'intelligence se loge souvent dans un mufle et abandonne un poète. Il y a le même taux d'aristocrates dans les chaumières que dans les colloques d'épistémologie. L'aristocratisme est l'intelligence de l'âme élective, tandis que la goujaterie résulte de plus en plus souvent de l'intelligence des muscles communs.

L'ennui de l'être (Parménide), de la pensée (Descartes), de l'analyse (Kant) ; l'élan du poème (Héraclite), de la passion (Pascal), de la noblesse (Nietzsche) - l'anti-philosophie (Lacan) méprisant le verbiage et retrouvant le Verbe.

L'intelligence complète : le choix d'une hauteur juste des choses, l'intensité allégorique des *liens*, la noblesse des *pourquoi*, la délicatesse des *comment*, le hasard heureux des *où* et *quand*.

Toute pensée, finissant par être maîtrisée par les sots, devient une recette de cuisine. *Le propre du génie est de fournir des idées aux crétins une vingtaine d'années plus tard* - Aragon - une vaste fumisterie transformant les incapables en incompris ! *On est grand, quand on est incompris* - Emerson - *To be great is to be misunderstood*, c'est encore plus niais ! Le troupeau des *non-conformistes incompris* est le plus dense en sots, plats et

populaires. On est grand, quand on est admiré pour ce qui ne demande même pas d'être compris. Être grand, c'est être attaché au noble originel, par un lien original.

Se méfier de l'intelligence, elle réussit tout ce qu'elle entreprend et te prive de l'exercice aristocratique : dans l'échec, tenter de ne rien apprendre.

Les oppositions, où il y a de la bassesse ou de la hauteur dans les deux termes, sont sans intérêt. Des dyades à n'en pas abuser : être - néant, présence - absence, intérieur - extérieur, vain - sensé, nécessaire - contingent, le même - l'autre. À ne pas perdre de vue : noble - bas, beau - gris, musical - plat. Des monades à éviter : mort, progrès, observation. À rechercher : intensité, merveille, regard.

Ce livre a bien une *ambition philosophique* : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble (donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

C'est bien de succomber à l'appel de l'étonnement en voyant la chose comme si c'était la *première fois*. Il est plus rare et plus noble de la traiter comme si c'était la *dernière fois*. La primultimité (Jankelevitch) de tout ce qui est merveilleux. L'espérance, c'est

l'étonnement en tant que but ; le désespoir, c'est l'étonnement en tant que contrainte. Et **Aristote** et Kierkegaard, en voyant le début de la philosophie dans, respectivement, l'étonnement d'étonnement et le désespoir de désespérer, ne se contredisent guère.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* - **Tsvétaeva** - *Враждуют низы, горы - сходятся*.

Toute activité intellectuelle se réduit à la chronologie que suivent son sujet, son objet et son projet. La mathématique : la définition-objet, l'hypothèse-projet, la démonstration-sujet ; la philosophie : le développement-projet, le vocabulaire-objet, l'école-sujet ; la poésie : le style-objet, le sentiment-projet, la noblesse-sujet. Avec leurs contraintes respectives pré-déterminantes : la logique, l'érudition, le talent.

On pardonne tout à celui qui a et le talent et la noblesse : **Nietzsche** n'a aucune intuition du poids capital des contraintes, mais sa belle peinture fait oublier la niaiserie de ses buts (le surhomme), de ses moyens (la réévaluation de toutes les valeurs,

la volonté de puissance) et de ses chemins (l'éternel retour). La grandeur des génies est dans leurs commencements, où le devenir présente toutes les caractéristiques de l'être.

Le combat des verbes, chez **Schopenhauer** (le vouloir contre le savoir) ou chez **Nietzsche** (le pouvoir contre le devoir) ne fait que substituer des idoles. En revanche, le combat des noms (la représentation contre l'interprétation ou la noblesse contre la faiblesse) produit des unifications fécondes.

Schopenhauer veut dire que le monde peut être vécu comme un paysage ou comme un climat : soit on le peint dans une représentation (création, savoir, intelligence), soit on s'y peint soi-même (passion, noblesse, musique) ; c'est le recours à la profondeur universelle ou à la hauteur personnelle qui permet de ne pas s'écrouler dans une platitude commune.

À force de constater qu'on arrive à prouver n'importe quelle idée, on comprend, que l'intelligence seule, non soutenue par un goût ou une noblesse, ne peut aboutir qu'au cynisme ou désenchantement désabusés. Les meilleurs essors de l'âme se produisent dans les ultimes impasses de la raison.

La qualité des contributions mathématiques ne dépend en rien de ce qu'on soit intuitionniste, constructiviste ou formaliste ; de même, en philosophie, il est dérisoire de privilégier une école en «réfutant» les thèses d'une autre (*l'obsession réfutative*

n'encombre jamais le chemin d'un penseur - [Heidegger](#) - *die Geschäftigkeit des Widerlegenwollens gelangt nie auf den Weg eines Denkers*) ; dans les deux cas, compte surtout le talent, l'élégance et, dans le second cas, - la noblesse, qui peut visiter toute école.

Le monde, l'homme, la perception humaine du monde - trois merveilles d'un même acabit. Qu'on parte de l'homme (Protagoras, [Kant](#), [Nietzsche](#)), du monde ([Spinoza](#), Marx, [Heidegger](#)), de la relation entre eux ([Aristote](#), [Husserl](#), [Sartre](#)) - on peut aboutir au même réseau conceptuel. Ce qui différencie ces visions, ce n'est pas tant le *problème* des représentations et des interprétations, que la part et la qualité de l'extase, tragique ou jubilatoire, devant le *mystère*. L'intelligence, la noblesse, le talent - telle est l'échelle ascendante des bons esprits.

On peut ne pas jeter ces étiquettes - Éternité, Être, Réalité - à condition de savoir n'en faire que des axes, qu'on orienterait à sa guise pour y dessiner des figures plus charnelles et nobles.

Deux types de philosophes de système : ceux qui le *cherchent*, en parcourant des yeux l'univers entier, et ceux qui le *portent* au fond de leur propre regard. Les premiers disposent d'*idées*, banales *a posteriori* ou/et farfelues *a priori* ; leur *but*, un tableau cohérent du monde, y est au centre. Les seconds s'identifient avec leurs *mots*, un concentré d'intelligence, de noblesse et de tempérament, un réseau de *contraintes*,

déterminant l'élan de leurs *commencements*, dans leur propre voix, à travers leur propre visage. L'immense majorité des philosophes titulaires ne maîtrisent aucun système et ne s'occupent que de l'histoire routinière de la philosophie.

La représentation fixe la valeur, et la (méta-)interprétation (la validation) formule une valeur de cette valeur. Aucune théorisation de cette validation n'est possible, ce qui justifie le rôle qu'y jouent souvent la noblesse d'âme ou la caresse d'esprit, plutôt qu'une obscure adéquation quelconque avec la réalité.

Tout bon philosophe porte en lui un enseignant (de foi, de morale, de vie), un maître (de style, d'intelligence, de noblesse), un prophète (de musique, de mort, de rêve). Les mauvais nous ennuient avec leurs commentaires monotones, leur triste épigonat, leur prose, difforme, prétentieuse et ampoulée, – ce sont des fonctionnaires académiques.

Âme et *esprit* sont deux fonctions, exercées par un même organe, que, faute de mieux, on pourrait appeler *Logos*, se tournant tantôt vers le beau et le noble et tantôt vers le divin et l'intelligent. Une fonction, maîtresse de l'organe, – une très belle idée d'[Héraclite](#) : *À l'âme appartient le Logos, qui s'accroît de lui-même.*

Une idée, c'est l'évocation des choses par leurs images. Mais pour [Platon](#), elle n'est qu'image ; pour [Aristote](#), elle n'est que

chose ; et pour **Descartes**, elle est image de la chose (*les images des choses sont les seules à qui convient le nom d'idée - rerum imagines, quibus solis conventi ideae nomen*) - les ondes, les capteurs, les empreintes. Je réserverais ce nom aux cas, où les choses sont profondes et les images – hautes, ce qui munirait ces images des choses – de la noblesse ou de la musique.

Être homme d'une seule idée est toujours un signe d'originalité ; mais être homme d'une seule méta-contrainte est encore plus prometteur - un signe de noblesse. *Il faut former en soi une question, antérieure à toutes les autres, et qui leur demande, à chacune, ce qu'elle vaut* - **Valéry**.

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour **Nietzsche** – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

L'invention face à la reproduction, le sacrifice d'un soi si insaisissable face à la fidélité à un soi bien déterminé, - dans cette opposition des poses philosophiques, la première l'emporte largement sur la seconde, en qualité et même en cohérence : il

suffit d'imaginer Marc-Aurèle vanter les vertus de la force, ou **Montaigne** se lamenter sur la souffrance, ou **Nietzsche** faire l'apologie de la faiblesse, ou Tolstoï se vautrer dans l'érotisme, ou **Cioran** en appeler au rire ; en revanche, **Spinoza**, **Schopenhauer** ou **Sartre** sont dans leurs soi respectifs, ce qui les rend plus ternes. Je ne connus que deux cas, où l'écrivain et l'homme, tous les deux pleins de noblesse, vécussent main dans la main, regard sur le regard, talent du talent - R.Char et **R.Debray**.

Les écolâtres appellent la propagation de leurs logorrhées – amplification, ce qui me fait pencher du côté des réductions drastiques, auxquelles conduisent les nobles contraintes.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (Schelling ou **Hegel**), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résument que ma pose.

Tout homme, qui, dans ses réflexions, réussit à se débarrasser des deux thèmes parasites que sont la connaissance et l'être, devient, presque mécaniquement, philosophe. Le bavardage sur l'être profane la plus belle faculté du langage – le laconisme dans la noblesse ; l'obsession par les connaissances fantomatiques

dévie notre générosité de sa fonction première – consoler les inconsolables.

Le nihilisme des commencements est le plus noble ; il s'oppose à l'imitation, à l'inertie, à l'épigonat ; mais si je réussis à faire commencement de tout pas, de toute action, de toute métaphore, je réalise l'éternel retour du même : *La doctrine de l'éternel retour est du nihilisme accompli* - **Nietzsche** - *Die Lehre von der ewigen Wiederkunft als Vollendung des Nihilismus*.

De l'objectivité de l'être et de l'action, surgit la subjectivité de l'essence et de l'existence, et c'est notre regard créateur qui, à partir de la première, génère des représentations, et, à partir de la seconde, forme des interprétations ; l'intelligence et la noblesse y sont des vecteurs, et le talent – le maître. Quatre étages de la création.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

Je refuse de gaspiller le beau terme d'*Universaux* pour l'attacher aux vétilles telles que *blancheur*. Je le réserve à la triade divine – le Bien, le Beau, le Vrai, qui touche tout homme, mais doit

servir de base pour une bonne philosophie, s'articulant autour de la consolation et du langage. La noblesse, dans l'élaboration de consolations, découle de l'axe, allant d'une mélancolie à la tragédie et créé par la fatalité du Bien, de plus en plus inaccessible, et du Beau, dont le vertige faiblit. L'intelligence du regard sur le Vrai est déterminée par le rôle qu'on y accorde au langage en tant qu'intermédiaire logique entre la réalité et la représentation. Cette philosophie est donc rencontre d'une noblesse et d'une intelligence.

Tant qu'un philosophe possède un style, un tempérament, une noblesse, peu importe s'il puise son inspiration dans la contemplation ou dans l'existence. Ce ne sont d'ailleurs que de misérables étiquettes.

La reconnaissance de [Nietzsche](#), par le badaud, est due au malentendu, créé par les nazis, qui tombèrent, chez sur les mots tels que : *surhomme, puissance, blonde bête*. Le bouseux se flatte d'être pris pour aristocrate. Mais le malentendu avec mes bêtes noires – [Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#) – est beaucoup plus énigmatique : la platitude du premier, le charabia du deuxième, le galimatias du troisième : *Galimatias primitif, ânerie de Hegel, vilain et niais* – [Schopenhauer](#) – *Gallimathias, Rohheit, Unsinn des plumpen und geistlosen Hegel*.

Dans l'œuvre de tout grand philosophe on peut reconnaître un système, vaste, solide, profond, et même, dans le meilleur des

cas, - altier. Ce système ne peut être qu'un constat, un résumé a posteriori des ouvrages, dont le commencement aurait été dicté par le choix d'un ton, d'une hauteur, d'une noblesse et non pas des dogmes a priori. Toutes les tentatives de *partir* d'un système ([Descartes](#), [Spinoza](#), [Hegel](#)) débouchent sur la banalité, la platitude, le galimatias. Dans les notes fragmentaires de [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#), [Valéry](#), en revanche, on reconnaît, nettement, un système, un vrai monde de l'esprit. *Le fragment n'est rebuffé que par ceux qui croient en systèmes de création* - S.Zweig - *Das Fragmentarische erschreckt nur den, der an Systeme im Schöpferischen glaubt* - il est permis d'y croire (en rêve), mais non de penser (en actes) selon un système.

Qu'est-ce que la volonté basse ? - l'avidité du pouvoir, de la force – le pessimisme intelligent et passager - l'esprit. Qu'est-ce que la volonté noble ? - l'élan vers ton étoile, la consolation par ta faiblesse – l'optimisme d'un rêve d'éternité - l'âme. *Le pessimisme de l'intelligence, l'optimisme de la volonté* - R.Rolland.

Il est naïf de chercher ton originalité par les pensées ; celles-ci sont, depuis longtemps, répertoriées, toutes, dans le thésaurus mondial exhaustif. Mais même tes états d'âme sont certainement partagés par des autres ; toute exclusivité y est aussi impossible. À cette démocratie du fond, tu ne peux opposer que l'aristocratie de la forme, c'est-à-dire l'art de te servir des pensées pour peindre des états d'âme ; le style original est dans les relations et non pas dans les objets.

En matières intellectuelles, toute ta noblesse (le valoir) et toute ta conscience morale (le devoir) se réduisent à tes élans (le vouloir), tandis que toute ton intelligence et tout ton savoir se réduisent à ton talent (le pouvoir). Comment ne pas comprendre la volonté de puissance (vouloir pouvoir ou pouvoir vouloir) comme l'essence de toute création !

Il y a trois sortes d'intelligence : en tant qu'un outil bien maîtrisé, en tant qu'une virtuosité d'usage de cet outil, en tant qu'un filtre, éliminant les objets, indignes que l'on leur applique cet outil. La force, le talent, le style.

Tolstoï a une bonne culture et en fait bon usage ; Dostoïevsky ne la possède guère ; mais leur génie s'exprime surtout par la *nature* : l'éthique, chez le premier, et la mystique, chez le second. *Quand nos pulsions s'éruptent, avec leur spontanéité originelle, surgissent les Karamazov* - H.Hesse - *Wenn unsere Triebe, sich mit der uralten Glut ihrer Natürlichkeit regen, dann entstehen die Karamazows.* Pour Tolstoï, au lieu des pulsions, intervient la noblesse naturelle, celle du Prince André ou d'Anna Karénine.

La philosophie doit se pencher sur les merveilles de la vie, mais elle n'a rien à dire sur les merveilles (miracles) qu'on prétend s'être produites à l'Himalaya, au Sinaï, à Jérusalem ou à la Mecque. La religion aristocratique se réduit à la vénération de la Création divine, incompréhensible, impossible, belle et

grandiose. La religion officielle est toujours de la superstition absolument niaise, sortie tout droit de la mythologie. [St-Augustin](#), Claudel ou Berdiaev, en compagnie du Christ, sont des nigauds ; ailleurs, ils peuvent être brillants.

Chercher une pensée saine est bête ; on doit en attendre surtout de la beauté lucide et de la noblesse fière. La fierté devrait la rendre laconique, et la lucidité – ironique, ni bavardage ni gravité. La pensée devrait relever de l'art paradoxal, faisant surgir une sainte vie, dans le souci de nos incurabilités, tandis que la pensée banale nous accable de vils remèdes.

Développer ses images ou pensées, c'est chercher à convaincre, - le dernier de mes soucis ; je cherche à les envelopper de caresses, pour réveiller votre sensibilité : une noblesse, un amour, une mélancolie, un enthousiasme, une intelligence rêveuse. Je préfère le rôle d'excitant à celui d'aliment.

Chercher du nouveau parmi les objets, les mots ou les idées est une ambition vouée à l'échec ; ces champs sont épuisés depuis longtemps. Le nouveau ne peut être que dans la nature des rapports entre l'intelligence, la noblesse et le style.

Sans l'intelligence, on se rattrape avec de la noblesse ; sans la noblesse, on peut compter sur le talent ; mais lorsque toutes ces trois qualités vous manquent, se moquer de l'une d'elles est pire

que la goujaterie, la bassesse ou la bêtise. *Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence* - [Proust](#), puisque le prix de la minauderie, votre seule possession, est porté haut par les repus.

Adoucir la souffrance par un rêve astral, affermir la noblesse par une sagesse verbale – tels sont les plus grands thèmes d'une haute philosophie. *La philosophie n'est autre chose que la compassion et la sagesse* - [Dante](#) - *Filosofia non è altro che amistanza e sapienza*.

L'esprit, c'est la profondeur du regard ; l'âme, c'est la hauteur de la noblesse ; le cœur, c'est l'ampleur de la compassion.

Pour émettre une pensée, l'esprit ne doit pas être seul : le cœur et l'âme devraient y participer ; le premier – pour ennobrir le fond, la seconde – pour polir la forme ; toutefois, ceci n'est jouable qu'avec ceux qui ont un cœur qui crie la douleur et une âme qui crée la consolation ; chez les autres, on bâillonne le cœur et piétine l'âme.

Connaître ce qu'est la connaissance ; désirer que le désir se maintienne – deux belles tâches d'intelligence ou de noblesse, dans lesquelles auraient pu se retrouver les bons philosophes, en réconciliant la vie et le rêve. Au lieu de cela, la gent philosophesque s'attelle à désirer la connaissance (une platitude, une tâche à la portée des ploucs) ou connaître le désir (une pédanterie, une tâche des rats de bibliothèques).

L'art de ranimer les rêves et les mots – tel est le sens de la *gaya scienza* de [Nietzsche](#) : *Une philosophie pleine de fleurs, science gaie autant que sublime* - [J.Joubert](#) – la science n'y est qu'un art et les *fleurs* y font partie d'un arbre majestueux, de racines à canopée.

L'intelligence complète a deux volets : le goût et la créativité. Le goût permet de distinguer entre : le commun et l'original, le littéral et le métaphorique, le superficiel et le profond, le grossier et le noble. La créativité, c'est un talent, traduisant le goût en œuvres, favorisant les seconds termes d'alternative.

Aucun philosophe ne possède, en même temps, l'intelligence et la noblesse. Pourtant ce sont les seuls deux états, d'esprit ou d'âme, indispensables pour pratiquer une philosophie, à la fois profonde et haute, pour décortiquer le langage ou relever la consolation.

Un signe certain du manque de sensibilité et de nobles contraintes est la proclamation : *je veux tout savoir, tout aimer, m'intéresser à tout*. En philosophie, ce *tout* mirobolant s'appelle être, l'état fixe d'une matière ou d'une conscience (*res extensa* ou *res cogitans*). Pour mieux le situer, on en cherchera un contraire matériel ou un contraire spirituel ; le premier sera soit temporel (le *temps*, synonyme du devenir, d'[Heidegger](#)) soit spatial (le *néant*, synonyme d'absence, de [Sartre](#)) ; le second guide les

critiques de **Kant**, les dons divins qui animent la matière pensante – les sens du Bien, du Beau, du Vrai.

On a beau admirer la profonde épistémologie des systèmes d'une vraie Intelligence Artificielle : le graphe de la relation espèce/genre, le réseau sémantique, la fusion de bases des connaissances, la logique (y compris la négation), la communication en langue naturelle, la gestion de la synonymie, l'attention aux tropes, métonymies, le noyau cognitif universel, indépendant des langues particulières, le concept de workflow, la différenciation entre assertions, hypothèses, suggestions. Ce ne sont que d'élégants outils, pour que les humains constituent leurs propres bases de connaissances ! Quant aux résultats, les misérables réseaux neuronaux, qui ne manipulent que les entités lexicales et une seule relation entre elles, la *proximité*, ils surclassent, aujourd'hui, tout ce que ces outils d'IA offrent, potentiellement. La croyance statistique de masses écrase le savoir scientifique de race.

Platon : *Le savoir ne consiste pas à mettre la vue dans l'organe, puisqu'il la possède déjà, mais, comme il est mal tourné et regarde ailleurs, il en ménage l'accommodation.* Avoir sa propre accommodation, c'est avoir son regard, qui est au-dessus de la vue. L'intelligence suffit, pour l'approfondir, mais pour le rehausser, on a besoin de noblesse. Ne pas se focaliser sur des choses indignes – telle est la fonction des contraintes, que l'âme doit ériger. Quant aux buts, - se tourner du côté des firmaments avec plus d'élan que vers les horizons.

Confucius : *Trois voies mènent au savoir : la réflexion - la voie la plus noble, l'imitation - la voie la plus facile, l'expérience - la voie la plus amère.* C'est une vision tri-viale de ce qui s'acquiert le mieux hors tout circuit : dans des impasses ou ruines, où la marche n'a pas beaucoup de sens, mais la danse donne un noble et difficile vertige. Que la noblesse y soit amère, l'amertume, au moins, y est noble.

De Maistre : *Matérialiser l'origine de nos idées est le résultat le plus avilissant pour l'esprit humain.* Les déclarer innées ne les élève pas très haut non plus. Leur premier pas n'est ni dans notre nez ni dans nos gènes, il est dans la noblesse de notre regard, orienté par le hasard divin.

Une vie complète : à l'enseigne de la honte, de la pitié et de l'enthousiasme, inspirés par la noblesse et articulés par l'intelligence. Mais c'est, aujourd'hui, la meilleure recette de la mort complète, de la solitude finale, puisque je deviens arbre cinéraire, étranger pour la forêt laraire : *La forêt ne pleure jamais un arbre mort* - proverbe russe - *Лес по дереву не плачет.*

Mes yeux ne captivent plus personne - telle est la source de toute solitude. Mon regard est aspiré par la lumière, et voilà que mon œil n'émet plus que des ténèbres. L'ennoblissement de la fonction, qui dévitalise l'organe. Fasciné par l'intelligence, j'arrive immanquablement à mépriser le travail de la cervelle.

Il ne suffit pas de reconnaître que *la pensée vaut par l'intensité, par le degré d'ardeur et de noblesse* - H.Hesse - *beim Denken kommt es auf die Intensität, auf den Grad der Wärme und Reinheit an* - car dans l'hystérie indignée, bouillante et orgueilleuse des intellectuels d'aujourd'hui je n'entend qu'un conformisme, monotone et facile, de dénigrement commun. L'intensité ne vaut que par l'originalité, donc par le degré de solitude, révoltée ou résignée.

Il n'y a que les introspectifs qui méritent le titre de philosophe ; mais parmi eux il y a deux catégories : ceux qui se découvrent un regard narcissique et ceux qui en éprouvent un incoercible ennui. Mais l'intelligence et la noblesse leur sont propres au même degré.

C'est seulement *a posteriori* que je découvre que mon besoin d'écrire vient du rejet des mots de la tribu. Ceux-ci se réduisent à la maîtrise de la matière, au respect de la loi écrite, au sérieux de la cohabitation ; tandis que mon inspiration vient de mes états d'âme, fondés sur l'intelligence immatérielle, la noblesse de l'arbitraire, l'ironie de la défaite.

L'intellectuel est un singleton, s'incarnant dans les trois hypostases – le cœur (la voix), l'âme (la caresse), l'esprit (le regard) ; il est la noblesse et la maîtrise de leurs métamorphoses et symbioses. Il se désolidarise de ses bras et pieds ; il cherche la

reconnaissance de son unité tripartite ; il méprise la reconnaissance des multitudes de ce jour et se reconnaît le mieux dans la solitude atemporelle. Ce genre, dans lequel le sous-homme (la honte) rencontre le surhomme (l'intensité), est mort ; toutes les consciences humaines, sans cœur ni âme, se vouent, aujourd'hui, aux seuls esprits claniques.

La vie et le bonheur sont pleins de mystères, dont sont dépourvus la mort et le malheur. Et la souffrance, ce mystère de haute nostalgie, va mieux à l'idée de la vie qu'à celle de la mort, qui n'est qu'une plate terreur. Par inadvertance, les poètes introduisent le misérable malheur là où devrait ne retentir que la voix de la noble souffrance.

Tout bon discours philosophique s'écrit dans la nuit troublante et prend, subrepticement, la forme de caresse. Plus l'espérance est extatique, plus douce et furtive doit être la caresse ; c'est ainsi que l'excitation et la bénédiction montent, lorsque je descends, sagement, sur cette échelle des promesses : salut, pardon, consolation. De sotériologue et pédagogue devenir paraclète – consolateur. La consolation est la caresse des nobles. Et la bonne philosophie est *souveraine consolatrice des âmes découragées* - Boèce - *summum lassorum solamen animorum*.

Plus de savoir, plus de douleurs – cette équation ne vaut que pour les nobles. L'intelligence représentative permet de creuser les profondeurs du monde ; mais seule l'intelligence

interprétative ouvre à la hauteur noble. La souffrance intellectuelle ou sentimentale ne gît jamais en profondeurs ; mais elle peut apparaître dans un mouvement symétrique vers la hauteur, à partir d'une nouvelle profondeur. À celui qui manque d'intelligence, et donc d'épaisseur, cette symétrie ne permet pas de quitter la platitude et du savoir et de la souffrance.

La noblesse d'un esprit se reconnaît par la présence et l'intensité, dans son regard ou dans ses actes, de l'axe, allant de l'évidence du désespoir à la difficulté de l'espérance. Les faibles s'égarent dans la forêt désespérante, et les forts se retrouvent dans l'arbre consolateur. L'intelligence justifie la présence, et le talent apporte l'intensité.

Un peu d'esprit suffit pour constater, au bout de tout chemin, - un désespoir. Un bon esprit l'étouffe par l'action ou le cynisme. Un esprit noble découvre son allié charitable, l'âme, porteuse de chimères et souffleuse d'espérances, hors chemins, hors temps, hors désir même, une caresse tout intérieure, c'est-à-dire une chaleur sans ressources et une lumière sans sources.

Pour comprendre, que l'espérance n'est noble que passive, il faut avoir pratiqué le désespoir actif.

En volume – l'étendue de la noblesse, la profondeur de l'intelligence, la hauteur du regard – je les surclasse, tous. Mais j'ai des périmètres trop discrets, des surfaces trop fermées, des

angles trop aigus – les seuls points de contact modernes. Une sinistre indifférence en résulte et m'humilie. *Beethoven* sans reconnaissance. Extraterrestre, attaché à mon étoile, en quête d'espaces interstellaires. *Ce qui me frappe le plus, c'est l'indifférence à mon égard* - **Tsvétaeva** - Я больше всего удивляюсь, когда человек ко мне равнодушен.

Beethoven : Kreuze im Leben des Menschen sind wie Kreuze in der Musik : sie erhöhen - La croix, dans la vie comme dans la musique, signifie la hauteur. Ta hauteur rejoint la haute intelligence, que **Dostoïevsky** attachait à la douleur, là où **Nietzsche** lisait une profonde noblesse ou Maître Eckhart - une étendue de la perfection : *L'animal le plus rapide, qui vous porte à la perfection, c'est la souffrance - Das schnellste Tier, das euch zur Vollkommenheit trägt, ist Leiden.*

Dostoïevsky : Страдание обязательно для широкого сознания и глубокого сердца - *Une conscience ample et un cœur profond réclament la souffrance.* Elle est encore plus nécessaire, pour que mon âme soit haute. Ce qui arrivera à mon amour, à mon talent, à mon intelligence, prendra, irrévocablement, une coloration tragique, et je chercherai des consolations, dont la durée sera maintenue par la conscience, l'épaisseur – par le cœur, et l'intensité - par l'âme. Le poète vit d'intensité.

Tout homme intelligent passe par la tentation du dogmatisme ou du relativisme ; pour se débarrasser de celui-ci, suffit le talent ;

pour maîtriser celui-là, suffit la noblesse ; les deux - armés d'ironie, c'est à dire d'une saine distance. Le fruit de cette fusion, c'est le culte de l'intensité égale sur l'axe des idées et des valeurs : se détacher de l'horizontalité du bruit, pour demeurer dans la verticalité de la musique, devenir vecteur de ce qui tend vers le beau ou le sublime. Cet axe, unifié par la dialectique (Hegel) ou par l'égale intensité (Nietzsche), peut s'arracher à son unique dimension et se généraliser en arbre à inconnues, ouvert à l'unification avec d'autres arbres.

Il faut réservier l'ironie aux choses nobles et n'adresser aux choses basses que des vociférations. L.Bloy fut plus intelligent que Flaubert : *Ma colère est l'effervescence de ma pitié.*

Mon regard est ce que ma noblesse, même en larmes, inculque à mes yeux, même secs. Et la noblesse est difficilement compatible avec les déceptions, qui, presque toujours, sont signes de bêtise. La seule déception, trahissant non pas le peu d'intelligence, mais une certaine noblesse, est le regret de ne pas avoir assez de talent, pour embellir mes ombres.

Un bon penseur : un climat, dans lequel je m'immerge, - le ton, le regard, la noblesse ; un mauvais : des paysages ou natures-mortes – des routes, des services, des panneaux – des choses.

Progrès de ma lucidité : je refuse le titre de sagesse, successivement, aux actes, aux motifs, aux attitudes, aux idées, et

je ne l'attends plus que des métaphores. La seule lutte, que je reconnais noble et plénifiante, est celle avec les mots, tandis que les hommes actifs parlent de leur sagesse finale, une fois qu'ils sont fatigués par les luttes indignes mais épuisantes. Toute sagesse est initiale, sagesse des commencements.

L'ironie est la reconnaissance, que tout chemin, menant de la profondeur de l'intelligence à la hauteur de la noblesse, doit traverser l'épaisse platitude de la bêtise. Son absence, c'est croire, qu'on y est toujours intelligent ou déjà noble.

La noblesse nous ouvre la vue du bonheur, l'intelligence y fait voir le désespoir. Difficile d'assumer ces deux facultés, sans perdre ni le prodige béat ni le vertige du combat. Le meilleur intégrateur semble être l'ironie, qui, de la fusion entre le bonheur idéal et le désespoir réel, fait naître l'espérance, qui n'est ni fond ni forme, ni récit nu hurlement, mais un chant du cygne.

Dans les *profondeurs*, tout - les connaissances, les idées, les intelligences - finit par être partagé par une communauté. Si tu veux être unique ou inimitable, cherche une bonne *hauteur* des rêves, des noblesses, des élans.

Aujourd'hui, quels sont les porteurs principaux de l'harmonie, de la puissance, de la bigarrure ? - la platitude, la niaiserie, l'ennui. La noblesse du regard et l'intelligence de l'âme ne portent désormais que le silence, l'obscurité et l'impuissance.

Tout embryon de mes notules est enfanté par mon esprit, chatouillé par mon âme, excitée par - une intelligence, une hauteur, une musique, une noblesse, une ironie. Autant de Muses différentes, et je ne sais pas laquelle est la plus fertile.

Me limitant aux domaines philosophiques et retranchant mes inévitables solécismes, je pense avoir surpassé mes rivaux dans les thèmes suivants : langage, noblesse, intelligence, solitude, bien, souffrance, connaissance, contrainte, commencement, être, liberté, rêve, poésie, philosophie, représentation, vérité, politique, Russie.

Pour nous nourrir de mots, le talent fait appel aux deux ressources de goût – l'intelligence du solide et la noblesse du liquide. Le solide est évident, et le liquide est fantaisiste. Le mot délicat sera suspendu entre la profondeur et la hauteur, entre la pesanteur et la grâce, entre le savoir et le valoir. Et le talent n'y a pas besoin d'un ordre chronologique : *Donne du poids au mot, avant de lui donner le souffle* - [Shakespeare](#) - *Weighest thy words, before thou givest them breath.*

Du croisement entre l'ironie et la pitié naît la noblesse ; la noblesse multipliée par l'intelligence réveille le talent ; le talent, séduit par l'idée, aboutit à la création ; la création, attirée par le soi, produit le mot - la généalogie du mot, du meilleur, de la *maxime*.

Je m'évertue à projeter la grande triade - la noblesse, l'intelligence, la beauté - sur l'idée [platonicienne](#), sur la valeur [nietzschéenne](#), sur l'être [heideggérien](#) - je ne parviens pas à la même harmonie, que me procure le mot. Dans tout ce qui est grand, la forme domine le fond.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers, souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Trois grands stylistes – [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#). C'est en soulevant leurs mots qu'on découvre la source la plus importante du plaisir reçu : chez le premier, on tombe sur la noblesse, donnant du vertige ; chez le second, enchanter l'intelligence, on est séduit ; chez le troisième, on reste avec le mot lui-même, dans le pur plaisir musical.

Aucune trace de Dieu dans la réalité matérielle, spatio-temporelle. Dans la sphère spirituelle, l'idée de Dieu surgit, appuyée par l'intelligence et la sensibilité, mais on ne peut la placer qu'à une telle hauteur, à laquelle Dieu ne peut qu'être invisible, inaccessible, indéductible et donc – inexistant. Comme

Ses mystères – le Bien, l'amour, la noblesse, la beauté, dont on ne peut que rêver.

Pour les uns Dieu fut un surveillant, et pour les autres – un collègue. Sa mort, pour les premiers, signifia, que tout se valût, noblesse et bassesse, bêtise et intelligence, bruit et musique, et pour les seconds – que leur propre exigence redoublât, face à leur création, désormais ne pouvant plus se remettre à une grâce céleste. La mort de Dieu clarifia nos appartenances claniques – au troupeau ou à la solitude.

Au commencement *humain* était certainement la caresse, dédiée à l'épiderme, à la frontière, mais les *Commencements divins* sont quelque part dans les profondeurs de l'intelligence et dans les hauteurs de la noblesse. *Tu fus plus profond que mes profondeurs et plus haut que mes hauteurs* - **St-Augustin** - *Eras interior intimo meo et superior summo meo.*

En étendue et en profondeur, l'homme moderne traque l'infini de plus en plus près ; le savoir et l'intelligence franchissent toujours de nouvelles limites. La dimension, abandonnée, écroulée, improductive, est la hauteur ; il ne reste plus d'hommes nobles, ouverts à l'appel du ciel.

La même distance sépare ces trois séjours du soi : la profondeur de l'être, la platitude de l'avoir, la hauteur du rêver – l'intelligence, l'action, la noblesse.

Le lointain de mon corps – l'enfance ; le lointain de mon cœur – la femme ; le lointain de mon âme – la noblesse ; le lointain de mon esprit – l'intelligence. Il faut n'écrire qu'au nom des ombres du lointain, se méfier de la lumière proche.

Je me sens proche de ceux qui, face à un problème, en extraient un mystère ; et je crois que le passage d'une solution à un problème est, lui aussi, signe d'une intelligence non-mécanique. Einstein n'y voit aucun avantage : *Les hommes négatifs trouvent un problème dans toute solution* - *Negative Menschen haben ein Problem für jede Lösung*. Les hommes positifs sont insensibles aux mystères.

Les enthousiastes et les croyants ont le même besoin de vénérer, l'en-deça pour les premiers, et l'au-delà – pour les seconds. Les premiers finissent par être déçus par le savoir, l'intelligence, la noblesse des auteurs autrefois vénérés ; il ne leur restera que le respect du style et de l'ironie. Les seconds se transforment en grenouilles de bénitiers ou en adeptes des sectes asiatiques.

C'est le refus ou le mépris - justifié ! - du mode monologique et l'incapacité - injustifiable ! - de bâtir un discours dialogique, qui expliquent la résurgence de l'approche par l'absurde. L'union d'une intelligence, d'une ironie et d'une noblesse est nécessaire, pour créer un jeu d'ombres croisées, d'intensité comparable, au

lieu de n'émettre qu'une pâle lumière partielle ou de tout éteindre, dans l'indifférence.

Il faut être sourd devant les mélodies et aveugle devant l'harmonie de la Création, pour s'abaisser aux imprécations contre les injustices et les déséquilibres du monde social.

Dans la création se manifeste, étonnamment, la Trinité du Dieu chrétien : le talent, la noblesse, l'intelligence, correspondant à Dieu le Père, son Fils, l'Esprit Saint. La suite numérique humaine alignerait la solitude, l'amour, la création. Et pour aller jusqu'au chiffre 6, on peut songer au sang que firent couler la croix et les étoiles à 5 ou 6 branches.

L'optimisme dans l'incompréhensible et le pessimisme dans le compris – telle paraît être la gamme, la plus ample et vivante, pour composer de la musique de noblesse et d'intelligence.

Être sage dans ce qu'on sait n'est que de l'intelligence ; la vraie sagesse est l'art et la manière de vénérer ce qu'on ne saura jamais, c'est à dire le mystère de la création divine, mystère omniprésent pour celui qui est pourvu du regard créateur et noble.

Le mystère n'a pas grand-chose en commun avec l'obscurité. L'obscurité, dans les profondeurs, favorise l'absurde, à la surface - propage l'erreur, en hauteur - engendre le délire. Le mystère,

dans ces lieux, stimule l'intelligence, révèle le talent, cultive la noblesse. L'ouverture au mystère prédispose à la liberté.

Le soi inconnu est aussi taciturne que Dieu ; il ne sert à rien de lui poser des questions ou de lui présenter des réponses. Mais la conscience de sa mystérieuse présence nous rend plus nobles, plus intelligents et même, peut-être, plus grands : *Celui qui écoute son grand soi devient plus grand, celui qui écoute le petit – plus petit* - Mencius.

Voir, comprendre, sentir - lequel de ces verbes emploies-tu, pour décrire tes rapports avec le mystère ? Et je te dirai si tu es naïf, bête ou noble.

Au-delà du commencement jouent les forces, les vérités, les reconnaissances, bref quelque chose de médiocre ; et aucune profondeur des (in)certitudes ne peut rivaliser avec la hauteur de la noblesse et de l'élan vers un infini initiatique et qu'imprime dans notre âme un beau commencement !

Toutes les idées (qu'elles soient scientifiques, esthétiques ou mystiques) peuvent se réduire soit à une abstraction dans une représentation, soit à une corporéité dans un acte. Une seule exception, et là je suis d'accord avec [Platon](#), - l'idée du Bien, qui fuit le concept, mais fuit encore plus - la réalité de la matière, des esprits ou du temps. On sait où résident l'amour, la noblesse ou l'intelligence, on ignore tout de la demeure du Bien ; c'est un foyer

sans portes, toits, murs ou fenêtres, d'où ne part aucun chemin, aucune lumière, contrairement à la vision **platonicienne** : *L'idée du Bien donne l'être et l'essence aux autres idées* - (pour toi, est bien ce qui te *fait* du bien – pitoyable !) - toute la *splendeur du Bien* est tournée vers l'intérieur, vers notre âme. Ni l'intelligence ne peut procéder du Bien, ni l'âme ne peut émerger de l'intelligence.

Le même monde peut être vu comme mécanique ou comme divin, défectueux ou parfait, méritant un Non mesquin ou un Oui grandiose. On peut être intelligent dans le premier ; dans le second on peut, en plus, être noble. Le mécanique appelle au combat ; le divin suscite la vénération. Tout combat peut être couronné de gains et de succès ; la vénération ne promet que consolation et création. Tout combat finira dans la platitude ; la vénération peut nous maintenir en hauteur.

Je cherche ce qui serait encore plus bête que *renonce à ton soi* ! et je trouve *sois toi-même* ! Tout homme a quatre hypostases, et rester *soi-même* peut vouloir dire, respectivement : *abaisse-toi, hisse-toi, sois tel que la nature t'a fait, sois solidaire de ta tribu*. Dans tous les cas, ton meilleur *soi*, le *soi inconnu*, est perdant – en intensité, en créativité, en hauteur, en noblesse, en originalité.

Le seul Bien, méritant nos frissons, est celui qui implique nos sacrifices et/ou nos fidélités, dans les moments cruciaux de notre existence ; il coïncide donc avec le problème de la liberté éthique, la seule liberté noble. Quant aux autres libertés, c'est une

question de dignité ou d'intelligence, et non pas de noblesse. *Dans la vie, tout doit passer par rejet de la tentation de la liberté* - Berdiaev - *Всё в жизни должно пройти через отвержение соблазнов свободы.*

Le nihilisme, même primitif, est toujours singulier ; le scepticisme, même raffiné, est toujours collectif. Le scepticisme part des vétilles extérieures ; le nihilisme doit tout à ses secrets intérieurs. Le scepticisme proclame la force ignoble et factice ; le nihilisme chante la faiblesse noble et créatrice.

L'écriture : la noblesse oblige d'écouter l'éthique, le talent sacrifie l'éthique au profit de l'esthétique, l'intelligence munit l'esthétique d'ombres mystiques. Ce n'est pas les autres, c'est toi-même que tu dois étonner ; plus profonde est ta lumière, plus hautes seront tes ombres.

Que ce soient les yeux et la sensibilité, provoquant des incantations pour la Terre et la Vie, ou bien le regard et l'intelligence, créant des élégantes abstractions intellectuelles, c'est l'émerveillement qui les rend également dignes de nos hymnes. La faculté d'étonnement nous rend nobles.

La philosophie la plus noble n'est ni métaphysique, ni transcendante, ni ontologique, ni phénoménologique, mais - axiologique. Le seul à l'avoir mis en pratique (sans jamais l'avoir bien formulé) fut **Nietzsche** : sa *réévaluation de toutes les valeurs*

signifie, en *pratique*, que, pour un axe donné (sélectionné par notre goût de noblesse), ce ne sont pas nos valeurs privilégiées qui comptent, mais l'intensité égale (éternel retour du *même*), dont notre talent et notre intelligence sont capables de munir les deux extrémités de cet axe. Le nihilisme, le Bien et le mal, la volonté de puissance fournissent les exemples les plus frappants de cette noblesse insurpassable.

Le Bien souverain : pouvoir tenir à l'excellence, c'est à dire, sur l'axe, que je trace moi-même, avoir l'audace de me (dé)vouer à la valeur la plus noble, la plus brillante ou la plus intelligente, à laquelle s'adonnera ma voix, mais me servir de tous les registres de cet axe, pour ma musique ouverte.

N'importe quel âne (et même celui de Buridan), comme n'importe quel autre animal, peut exercer la liberté du *choix*, la liberté moutonnière. La seule liberté noble est la liberté du *sacrifice*, et qui ne peut provenir que de l'âme. La liberté est l'âme. Ceux qui préparent la mutation humaine en robots diront : *L'esprit se réduit à la liberté* - [Hegel](#) - *Das Wesen des Geistes ist die Freiheit* - l'esprit est la servitude !

Il n'y a que quatre genres d'action, témoignant, respectivement, de la routine (moutonnière ou robotique), de la bêtise (conscience tranquille), de la liberté (humilité consciente), de la férocité (culte de la force, cynisme). La liberté signifierait ici la présence de sacrifices ou de fidélités, dans les motivations, et

la bêtise – leur absence, la poursuite de ses intérêts rationnels. En tout cas, le mal est présent dans toutes formes d'action, et le salut (l'innocence) n'est accessible que *sola fide*. *Un sacrifice de ses intérêts est le besoin d'une âme noble* - N.Chamfort.

Les imbéciles ne connaissent ni une joie débordante ni un noble chagrin. *La gaîté ne peut être excessive, mais est toujours bonne ; la mélancolie, au contraire, est toujours mauvaise* - [Spinoza](#) - *Hilaritas excessum habere nequit, sed semper bona est ; et contra melancholia semper mala.*

Le point commun entre le Bien, le Beau et le Vrai est l'appel à la perfection, mais les conclusions sont différentes : la résignation à l'abstention, la hauteur de la création, la noblesse de l'intelligence.

La vérité consolide la profondeur, la beauté bénit la hauteur, mais le Bien n'a pas de dimension à occuper, il reste un point de départ qui renie tout pas vers le réel. Mais tous ces trois sens sont d'origine divine, contrairement à, disons, la noblesse qui, pour ne pas être trop étroite - a besoin du vrai, et pour ne pas être trop mesquine - a besoin du haut. La noblesse se rapporte au Bien, comme l'intelligence à la Vérité ou le talent à la Beauté – les efforts humains vers les cibles divines.

La liberté des choix matériels ou éthiques, chez tout être vivant sur Terre, est un mystère de la Création divine. La liberté

des choix sociaux est un problème de l'intelligence collective (des abeilles, des loups ou des hommes). La liberté des choix intellectuels est une solution du talent solitaire et noble.

La honte est bête et noble ; le contentement est sage et bas.

Mallarmé : *Le vice, rongeant ma native noblesse, m'a marqué de sa stérilité.* Le vice, c'est une sortie du dessein, que Dieu forma pour l'homme. Dieu nous voulait poètes, et nous voilà - robots, ce vice final, avec une fécondité matérielle et une stérilité spirituelle. Et la noblesse, en effet, ne peut être qu'innée ; si elle est malléable, c'est que je manque de talent, pour créer, ou d'intelligence - pour rêver.

Ni la vérité ni la liberté ne sont des valeurs absolues ou primordiales, mais des dérivées partielles de l'intelligence ou de la noblesse.

L'amour, la beauté, la vérité – le mystère du cœur, le problème de l'âme, la solution de l'esprit – la noblesse, la création, l'intelligence.

À quoi doit se réduire un regard philosophique ? - à la tragédie humaine, reflétée par le Verbe ; il est insensé et stupide de se vouer à la sobre vérité, devant tant de vertiges du langage et tant d'angoisses, implorant une consolation. *Le philosophe ne cherche pas la vérité, mais la métamorphose du monde dans les*

hommes - **Nietzsche** - *Der Philosoph sucht nicht die Wahrheit, sondern die Metamorphose der Welt in den Menschen.* - et cette métamorphose ne vaut que par la douleur ennoblie et le Verbe rehaussé.

Pour porter aux nues **Spinoza** et **Hegel**, il faut être : ignare en logique, obsédé par le mot savoir, insensible au style, entraîné vers le bavardage ou la graphomanie. Pour aimer **Nietzsche** et **Valéry**, il faut tenir à la noblesse, à l'intelligence, à la poésie. Poursuite, hors langage, des occultes vérités pseudo-universelles ; ou création de langages, pour exprimer des vérités lumineuses individuelles.

Que ce soit la vie, la création ou l'amour, il n'y a que deux choses qui comptent - la poésie et l'intelligence. La poésie est la rencontre, hors toute frontière spatio-temporelle, du talent et de la noblesse ; l'intelligence est le flair pour la profondeur et le goût pour la hauteur, plus l'ampleur du regard.

L'action est le meilleur moyen pour trouver mon intelligence, et l'inaction - pour prouver ma noblesse. *Celui qui se lève le matin pour chercher la sagesse, la trouve assise à sa porte* - la Bible (plagié par J.Joyce et Maeterlinck : *If Socrates leaves his house today he will find the sage seated on his doorstep*) - ce ne serait plus le même personnage : la sagesse, dessououlée par l'action, se mue en noblesse. Je serais resté assis à ma porte, je serais vite rejoint par la sottise. La sagesse occupe ce que je quitte, imbu de

fidélité dramatique, ou que je libère, conscient de mon sacrifice tragique !

Le choix de contraintes témoigne de ton goût et de ton intelligence ; la liberté se prouve le mieux par le refus de poursuivre un but sans noblesse. *Ma liberté sera d'autant plus grande et profonde, que j'imposerai des contraintes plus sévères à mon champ d'action* - Stravinsky - *Моя свобода будет тем больше и глубже, чем теснее я ограничу моё поле действия.*

Le mal n'est pas dans le contenu de mes actes, mais dans la nature de l'écho qu'en reçoit mon âme ; cet écho sonne honte ou remords plus souvent que bonne conscience. Les mouvements du vouloir (les passions, le goût, la noblesse) et du faire (le progrès, l'intelligence, le courage) ne croisent pas l'axe du bien sous le même angle. Toute bienveillance a dans son voisinage une mal-faisance.

Dans cette triade : le choix de buts, la recherche de contraintes, l'accès aux moyens, - la liberté ne se manifeste que dans les deux premières tâches : par le goût et par la noblesse ; le choix de moyens, l'intelligence, est un exercice servile.

Dans chaque action, ma liberté s'éprouve dans : la noblesse des contraintes, le talent des commencements, l'intelligence des parcours, la sagesse des fins. Quoi qu'en pense Platon : *Le dieu tient en mains le commencement, la fin et le milieu de tous les êtres,*

Dieu en est absent, et la chiquenaude initiale ne laissa aucune trace, aucun écho. En tout cas, au savoir et au savoir-faire ce Dieu délicat semble préférer la noblesse, pour représenter ma liberté.

Dans cette bêtise socratique : *Qui veut – cherche un moyen, qui ne veut pas – cherche une raison*, on relève un tas de malentendus. Ne pas vouloir certaines choses mesquines fait partie des contraintes bienfaisantes ; les moyens assurent des parcours des chemins battus, le talent annonce des commencements inédits ; ce n'est pas *chercher*, mais *vouloir* qui y est le verbe central – le désir, il faut l'entretenir dans la hauteur, au lieu de chercher à l'abaisser jusqu'à la réalité. Au lieu de dénoncer la paresse, l'auteur aurait dû se prononcer pour la noblesse.

Toutes les finalités essentielles sont déterminées (sans nécessairement être atteintes) par ce qui anime le premier pas : le regard – vers Dieu, le rêve – vers la consolation, l'intelligence – vers la vénération, la noblesse – vers la hauteur, l'enthousiasme – vers le bonheur, l'ironie – vers le style, le talent – vers la beauté, l'amour – vers le mystère. Dans cette banalité, ce qui est surtout à retenir, c'est l'irréversibilité entre l'effet et la cause.

Les mystères, les problèmes, les solutions ont leurs soifs respectives : les premiers les entretiennent, les deuxièmes les maîtrisent, les troisièmes les assouviscent - la noblesse, l'intelligence, la consommation.

Notre génération réalisa un équilibre salutaire, celui entre la vulgarité décroissante de la bêtise et la vulgarité croissante de l'intelligence ; la noblesse peut désormais, la conscience tranquille, fuir les deux camps, sans se compromettre avec aucun. En évitant de se frotter contre le goujat, on s'épargne une haine inutile (*odi profanum vulgus et arceo* – Horace).

La totalité de l'homme intéressant se révèle et se résume dans ces trois attitudes : la pose face à la noblesse, la posture face au mot, la position face aux idées - la hauteur, le style, l'intelligence. Suivant ces axes, j'ai trois complices et alliés : Pascal, selon le premier ; **Nietzsche**, selon les deux premiers, **Valéry**, selon le troisième. Dois-je attendre mon *Mémorial* ? Mon cheval de Turin ? Mon illumination de Gênes ? Dans les deux cas - une rupture douloureuse avec la raison.

L'homme d'aujourd'hui se réduit à ses *fonctions* robotiques – l'apprentissage de formes, l'imitation d'actes, l'exécution de tâches. Jadis, on le représentait en tant qu'organes divins – le cœur, l'esprit, l'âme – dont, respectivement, passions, désespoirs, consolations furent la forme, et l'héroïsme, l'intelligence, la noblesse - le fond.

Que vaut un humain ? Commençons par constater que les généraux, les argentiers, les techniciens, avec leurs férocité, vénalité ou banalité, constituent la lie de la société. Enchaînons

par reconnaître qu'en intelligence logique l'humain sera bientôt dépassé par l'ordinateur, comme, en force physique, il fut dépassé par les machines. L'humain vaut par la richesse, la beauté et la noblesse des émotions, que son talent sut vivre, peindre ou inspirer. Et vous conviendrez avec moi, que l'humain le plus digne de notre admiration est - la femme ! Au lieu de l'entraîner dans leur morne marche, les hommes devraient la laisser se vouer à la danse.

Mon existence s'écoula dans les cinq milieux successifs : l'humus de la terre (les prolétaires), la danse de la terre (les poètes), l'essence de la terre (les scientifiques), la marche de la terre (les techniciens), le moteur de la terre (les patrons). Je n'en retirai rien de substantiel, mais ces expériences rendirent libre mon regard sur la pitié, la noblesse, l'intelligence, la platitude et la honte. Et puisque toute vraie existence se réduit à la musique, je ne me sens solidaire que des poètes.

La reconnaissance verticale - le talent, la noblesse, l'intelligence, remarqués par nos pairs. La reconnaissance horizontale, par le nombre, - le compte en banque, le poste universitaire, la bande de copains.

Dans la première jeunesse, les orgueilleuses déceptions sont signe d'une noblesse naissante, naïve mais prometteuse ; dans la vieillesse, les déceptions grincheuses témoignent de la mesquinerie et de la bêtise incurables.

Dans les affaires humaines, est petit ce qui manque, à la fois, de profondeur (le savoir et l'intelligence) et de hauteur (la noblesse et le talent). Que tu sois haineux ou débonnaire, l'orgueil est ton auto-satisfaction béate d'avoir brillé dans les petites choses. Théophraste rend le sujet trop simple : *L'orgueil est un mépris de tout, sauf de soi-même*. La fierté est ton humble bonheur de n'avoir touché - surtout par le ton et le style originaux - qu'aux grandes choses.

Notre conscience a trois demeures : la hauteur des mystères, la profondeur des problèmes, la platitude des solutions. En fonction de nos préférences, on pourra juger du degré de notre noblesse, de notre intelligence ou de notre conformisme.

La répartition de mes Oui et Non au monde : je dois réserver mes Oui au mystère divin, que je devine dans le monde tel qu'il est ; les Non devraient naître des imperfections humaines : les Non de ma noblesse formulant les problèmes du monde tel qu'il aurait dû être, et les Non de mon intelligence allant aux solutions pour le monde tel qu'il aurait pu être.

Qui représentait la science, aux époques moins barbares ? - ceux qui scrutaient les astres, les manuscrits, la vie. Aujourd'hui, ce sont des ingénieurs ou des économistes. *Viendra le règne de l'intelligence scientifique, le plus arrogant et le plus élitiste de tous les régimes* - Bakounine - *Наступит власть ума научного, изо всех*

режимов самый хамский и избраннический. Nous y sommes. Mais ce n'est pas un règne, mais une gestion. Pas l'intelligence, mais la performance. Pas scientifique, mais technique. Pas arrogant, mais méritocratique. Pas élitiste, mais populiste. Tout le reste est juste. Ce régime ignore la hauteur et le patriciat, et prône l'horizontalité et l'égalité des chances.

La Grèce démocratique livre l'aristocratique Socrate au poison. Notre démocratie neutralise toute aristocratie par des contrepoisons prophylactiques : injections vénales accordées à tout sujet frappé d'intelligence.

Ce n'est pas l'indignation, mais la honte ou le mépris, qui devraient motiver le révolutionnaire. Mépriser la force cynique, avoir honte des priviléges de naissance, d'intelligence, d'assiduité, de connaissances, des priviléges matériels. Mais une belle et pure révolution, tout en adhérant à la démocratie des esprits, devrait prôner l'aristocratie des âmes.

Les drames dans le domaine public devinrent banals ou ridicules ; les drames privés, depuis deux siècles, furent beaucoup plus particuliers ou nobles. Mais depuis que le privé machinisé s'identifia avec le public normalisé, partout règne la foule sans grâce, sans classes, sans races. Forts ou faibles, riches ou pauvres, intelligents ou bêtes – tous professent les mêmes goûts collectifs. Ni élites ni bas-fonds – moutons inconscients ou robots programmés.

De trois révolutions, l'anglaise – industrielle et vaste, l'allemande – philosophique et profonde, la française – politique et haute, - seule la première garde de l'actualité dans la platitude moderne mercantile. La verticalité des penseurs ou des rêveurs est aujourd'hui aussi exotique et anachronique que les mystères ou les larmes.

Plus on se méfie des rêves de Th.More et plus on se fie aux calculs d'A.Smith, plus assurés sont le progrès économique et le déclin éthique ou poétique. *La race la plus stupide et immonde est celle des marchands* - Érasme - *Est omnium stultissimum et sordissimum negotiatorum genus.* Au pays du robot infaillible, l'intelligence est sans importance et la noblesse – sans pertinence.

J'oppose mon nihilisme narcissique au nihilisme initiatique de [Nietzsche](#) et au nihilisme apocalyptique de [Cioran](#). Chez le premier, on substitue si facilement Zoroastre par Manès ou par le Crucifié, ce qui ferait du hasard – le maître de mon propre soi. Les chutes du second sont provoquées par toute vision d'une vermine humaine, astronomique ou animale, chutes de la hauteur d'un bureau bancal, avec des *Cahiers*, demandeurs d'effarouchements.

Pour savoir ce qui te dépasse, il faut que tu indiques tes limites. Étant, en même temps, une bête sociale et un ange solitaire, tu as deux groupes de critères selon lesquels tu te places

en haut ou en bas d'une échelle de valeurs. Le premier groupe comprend : action, reconnaissance, savoir, héritage tribal – la profondeur en dessinera tes limites et établira une hiérarchie pseudo-fraternelle. Le second : intelligence, noblesse, beauté, goût – la hauteur y accueillera les égaux, les vrais fraternels. Reste ange, ne cherche pas ce qui te dépasse, sois dans l'élan vers tes limites angéliques.

L'Intelligence et l'Art

Jadis, une œuvre se découvrait intelligente après coup, par subtile déduction ou par un effet de bord insignifiant. Aujourd'hui, cette ambition s'affiche comme un fait préliminaire, nullement propagé par le mot flasque, au misérable souffle. L'intelligence fuit l'art pour n'être plus qu'artificielle, exposant, criards et rutilants, ses rouages sans liens imprévus.

Tout réduire à une seule facette de la vie - au mystère, au problème ou à la solution - c'est être un homme unidimensionnel, monoglotte, sédentaire. L'intelligence, la richesse et le tempérament d'artiste se reconnaissent dans l'entrain des passages d'un plan à un autre. *L'artiste est celui qui, d'une solution, peut produire un mystère* - K.Kraus - *Künstler ist nur einer, der aus der Lösung ein Rätsel machen kann.*

Le style est la maîtrise du passage du fond à la forme. Le talent et l'intelligence mènent à la naissance imprévisible d'un fond insondable au milieu d'une forme maîtrisée.

Le style émerge davantage des facilités évitées que des difficultés vaincues. Aujourd'hui, la chose la plus facile est la négation ; et la meilleure contrainte est peut-être la négation de la négation, la résignation, le divorce définitif entre le nez et la cervelle.

Couler en bronze ses *pensées*, pour qu'on n'en puisse pas défalquer la moindre *virgule*? Ils pensent, que c'est très intelligent et digne. La seule chose, à laquelle je tiendrais, moi, et encore, c'est de retrouver le lendemain parmi mes *mots* en cendres quelques points d'*exclamation* non éteints.

L'écrit bête évoque des questions à réponse unique ; l'écrit médiocre énumère des réponses plausibles aux questions communes ; le bel écrit se forme dans le style des questions paradoxales, auxquelles chaque lecteur apportera sa réponse enthousiaste ou se taira, indifférent.

La langue est une œuvre collective et vivante, où presque toute tentative de créer artificiellement des néologismes morpho-lexicaux est de l'enfantillage, voué à échouer lamentablement, comme, par exemple, cette naïve niaiserie de Khlebnikov ou de Joyce, où je n'entends que le grincement de roues dentées, qui fabriquent des mots loufoques et visent une profondeur programmée, celle d'un rouage sans vie, dans une platitude mécanique. Le talent n'a que deux moyens de se traduire en actes : le haut style et la profonde intelligence.

Ce que j'attends de la littérature : soit de la matière intelligente, relevée par le talent ([Valéry](#)), soit un ton, qui se prêterait, à la fois, à la lecture à travers les pleurs ou à travers les rires ([Shakespeare](#) et Cervantès). Mais ces deux sources, apparemment, ne se croisent jamais.

Au lieu d'offrir des étincelles bleues, *res cogitans*, ils déversent de la matière grise, *res extensa*.

Les ratés en tout genre sont ceux qui se prennent pour les meilleurs poètes parmi les géomètres ou pour les meilleurs géomètres parmi les poètes (les *machands mêlés*) ; ce qui leur ouvrirait, à la fois, l'entrée de l'Académie et la sortie de la Caverne. Le succès n'attend que près de l'Agora, au Portique ou dans un tonneau. *Si tu as du cœur et de l'esprit, n'en montre qu'un seul* - Hölderlin - *Hast du Verstand und Herz, so zeige nur eines von beiden.* Quand ils vont ensemble, pourtant, ils ne font qu'un, qui s'appelle âme ; il faut l'avoir bien timide, pour dire qu'il fasse sablier avec le cerveau ou *quand la pensée naît, le désir meurt* - G.Bruno - *nascendo il pensier, more il desio*.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il a à dire est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent chanter, et peu importe si ce qu'ils ont à dire s'y mêle.

Comme l'œil reconstitue une image spatiale à partir d'un tableau peint en deux dimensions, l'esprit, dans un texte, cette matrice spatio-temporelle à quatre dimensions, doit saisir l'intuition des espaces au

nombre infini de dimensions, la fascination des points d'origine, de l'étendue des métriques et de la hauteur des projections.

Définir fait partie d'écrire ; plus grande est sa part, plus intelligente, en général, est la plume. Une raison de plus de soupçonner la France d'être la patrie de l'esprit ; dans quel autre pays, pour savoir ce qu'est *voir*, *entendre*, *sentir*, consulterait-on un dictionnaire ?

Écrire, c'est faire oublier le levier, qui te soulève ; penser, c'est de ne pas le perdre de vue. C'est pourquoi les deux sont difficilement compatibles, à moins d'avoir l'intelligence d'illusionniste ou de prestidigitateur.

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

Sur la division en naturalistes et en artificialistes : il faut séparer le regard de la vue. Le regard, cet outil de l'intelligence, doit être artificier, tandis que la valeur de la vue ne dépend que du talent et de la créativité. Les couleurs et les notes de la panoplie d'artiste

n'existent pas dans la nature ; tout naturalisme de la vue n'est qu'un artificialisme (re)connu, prévisible, sans étonnement.

Pour l'écriture, la maîtrise des dictionnaires est une facette de second ordre. Le savoir n'est qu'un dictionnaire de plus, au même titre que l'Histoire ou la mythologie. L'intelligence peut les transformer en thésaurus, mais seul le bon goût les remet à leur place, où ils deviennent des arbres translucides pour la vision de forêts.

L'artiste sans intelligence, le scientifique sans horizon philosophique, le philosophe sans firmament poétique sont pitoyables. Mais le talent poétique n'a besoin d'aucun complément, pour être admiré.

La poésie est un langage de la faiblesse, de la superficialité et de l'ivresse. Un poète dans l'âme ne peut chanter que défaites et hauteurs. Il est idiot du village, dès qu'il veut être sobre et profond : *Dès qu'un poète se réveille, il est idiot. Je veux dire intelligent* - Cocteau.

L'intelligence, dans l'écriture, est plutôt une chauve-souris qu'une chouette ; elle permet d'éviter les objets trop tangibles dans la nuit de ce siècle et de s'attacher, tête en bas, aux refuges caverneux. Le savoir, dont se targuent les chouettes, ne sert qu'à terroriser des rongeurs de jour.

La pensée-éclair, venue de la hauteur, cherche les mêmes débouchées que les fleuves interminables de nos vallées de larmes : *Il faut voir nettement, que le discours pléthorique et le discours*

laconique ont le même but - Épicure. Malheureusement, on n'écoute pas le sain constat des postmodernes : ni l'intelligence ni le savoir n'appartiennent plus au genre discursif. Mais la règle de l'économie des moyens est sans exceptions : *Quelle que soit la leçon, la brièveté s'impose* - Horace - *Quidquid praecipies, esto brevis.*

Lorsqu'un incoercible ennui m'assomme à la lecture d'un Faulkner, d'un Priestley, d'un Joyce, je comprends, que l'esprit n'existe qu'en France, car leur homologue, **Proust**, s'en tire avec des bâillements nettement plus espacés. Dans leurs dialogues extérieurs comme monologues intérieurs, le mot est toujours de trop, il remplit des cases d'une grille mécanique. Que ce soit au niveau de la tête ou au niveau des pieds, que se produit le remplissage, le résultat est presque le même, dans la perspective de la hauteur. Idiomatisation de balivernes débouchant sur l'idiotisme.

La part du hasard, chez l'artiste moderne, devint si énorme, qu'il m'est plus étranger que le chroniqueur, contre lequel, naïvement, je peste. Le hasard peut être maîtrisé par l'intelligence ou harmonisé par l'intuition qui, dans l'alphabet artistique, se situent juste après la hauteur.

Tout artiste veut parler de ses rêves ; mais c'est seulement chez les meilleurs qu'on voit, que leurs rêves sont dissociés d'avec leurs veilles. Chez les sots on revit la veille.

L'harmonie est une chose insaisissable, et l'on le comprend sur l'exemple des types de versification nationaux. Leur niaiserie formelle

est du même ordre que la niaiserie de fond des *tanka* ou *haïku*. La longueur des syllabes grecques, la métronomie de l'allemand ou du russe, l'orthographe dans le choix de rimes françaises. De concert avec le sonore, on devrait rimer pour l'olfactif, mais surtout pas pour le visuel.

Dans toute œuvre d'art, il y a une facette temporelle, portant la sensibilité, et une facette spatiale, reflétant l'intelligence. Sur la première, la musique l'emporte sur le récit, en qualité des échos de notre âme. Sur la seconde, le bâti poétique, plus que la construction philosophique, excite notre esprit.

Pour ce fichu genre qu'est le roman, le seul remède contre l'ennui serait une langue de Céline, Bloy ou P.Morand. Mais, apparemment, pour la pratiquer avec succès, il faut impérativement *s'abêtir* ([Montaigne](#)).

Peut-on peindre son soi, en confessant ses turpitudes, face aux Manichéens ou aux duchesses ([St-Augustin](#) ou Rousseau) ? - à la limite, on y trouve quelques éclats de cervelle. Heureusement, il y a aussi la chair ; et la concupiscence augustinienne ou la mauvaise paternité rousseauïste nous font entrevoir quelque chose de vraiment intime. Heureusement, il y a aussi l'âme et le talent, c'est à dire le regard, qui, à toute sa production, affecte le genre de confession ou de testament.

C'est l'ennui et non pas l'horreur qui fait pulluler l'art abstrait. Mais ceux qui s'enquiquinent à mort adorent le discours de fin du monde, qui pousserait les créateurs à fuir la vie et se réfugier dans la

géométrie. L'horreur d'artiste est le vide du ciel, le regard des hommes étant, de fond en comble, absorbé par la cervelle. L'intelligence vouée au service de la pesanteur, l'artiste sans grâce ne reproduit, dans le vide, que la géométrie.

Tant de pseudo-poètes, cherchant auprès de l'algèbre un viatique à leur poétique inexistante, tant de lamentables pseudo-romanciers, à la plume grisâtre, mobilisant l'*ontologie* ou la *phénoménologie*, pour étaler leur prétendue intelligence.

L'écriture est un acte (et non pas un rêve) surveillé par une sensibilité, une mémoire et une intelligence, ce qui le décompose sur ces axes : la hauteur du style, l'étendue de l'ambition, la profondeur de la construction.

Flaubert et **Nabokov** : l'ironie, plutôt verbale que tonale, et la poursuite de *mots ou périodes justes* pour *narrer les faits*. Le bon Dieu (ou le diable) est, pour eux, dans le détail, et ils déversent ce détail verbal, le faisant passer pour du style. Le style, c'est l'art d'élimination ascétique plus que d'échafaudage décoratif de platitudes. Que valent les litanies, trop claires, à l'éclairage sans ombres, sans l'intelligence intuitive, vibrante et par à-coups, sans ce ton, laconique et hautain, servant à *chanter les rêves obscurs* ?

Il faut donner raison aux sots, ricanant que la meilleure sonorité provienne du creux : aller au bout de la forme aboutit au vide résonnant, se solidariser avec le fond débouche sur le bourrage raisonnant.

Dans l'éternel retour, sur la spirale de la création, peu importe sur quelle étape je m'attarde le plus (sur l'œuvre - [Nietzsche](#), sur le créateur - [Cioran](#), sur la création - [Valéry](#)), intensité - ironie - intelligence, envol - chute - invariants, - le regard tangent peut y être de la même hauteur et suivre la même direction.

L'intelligence, c'est surtout savoir écouter les autres ; seul un génie peut t'en dispenser, pour que la qualité de ta propre création n'en pâtitse.

Aujourd'hui, [Aristote](#) nous expose surtout des évidences, [Platon](#) - surtout des banalités, mais Homère est une éternelle découverte et un étonnement sans fin. La philosophie sans poésie va tout droit aux archives.

En musique, en peinture, en poésie, en philosophie règne, aujourd'hui, une conjuration de jargonautes professionnels, en fonction des goûts des directeurs, des lignes budgétaires, des héritages de vocabulaires. Un charlatanisme du fini, aux assises en béton, - vendre, signer, prouver - intelligent et mort ! Que le charlatanisme antique de l'infini, enfantin, naïf et fragile, fut plus humain ! - éclairer les hommes, les purifier de vices, les délivrer d'erreurs, les ramener à la vertu - bête et vivant ! *C'était du charlatanisme, mais du plus haut* - Napoléon.

L'intensité d'un écrit naît mieux d'une caresse musicale que d'une violence verbale. Ni le jargon ni la doxa ni le savoir ne peuvent atteindre ce qui se concentre dans une mélodie. *En intelligence*,

comme en poésie, compte non pas le quoi, mais l'intensité - H.Hesse - *Es kommt beim Denken, ebenso wie beim Dichten, nicht auf das Was an, sondern auf die Intensität.*

L'intelligence, dans l'art, c'est la rencontre rare entre un talent et un goût, le goût étant orienté plutôt par un choix des contraintes que des buts ou chemins. Après une judicieuse exclusion de l'aléatoire mécanique, le talent ne produit que du vital artistique. Et [Rilke](#) : *I'art n'est qu'un chemin et non pas un but - die Kunst ist nur ein Weg, nicht ein Ziel* - s'arrête à mi-chemin, sans enchaîner sur deux négations de plus.

Ils me parlent de ce qu'un quidam, écrivain de son métier, croit, adore, nie, tolère ; ils scrutent son esprit, ses phobies, son savoir ; au bout de trois lignes, je vois, que le bonhomme manque tout simplement de talent, ce qui enlève, irrévocablement, tout intérêt à ses rapports avec Dieu, l'intelligence ou l'âme. Chez l'observateur, la foi, l'intuition ou la passion ne valent rien, si le pinceau, qui les exprime, est dépourvu de bonnes couleurs.

L'arsenal complet d'artiste - le talent, le goût, l'intelligence. Avec la seule intelligence, on est condamné à l'insoudable ennui ; avec le seul goût, on pataugera dans la platitude ; avec le seul talent, on esquive la platitude, on se moque de profondeur, puisque le talent, c'est la hauteur, c'est à dire la maîtrise musicale du mouvement et de l'immobilité.

L'exercice d'intelligence ou l'exercice de plume sont des rivaux, mais qui apportent des résultats paradoxaux, qu'on attendrait plutôt de

l'autre : le premier apprend à distinguer entre le bruit et la musique, et le second conduit, dans les domaines les plus graves - la vérité, la liberté, le nihilisme, la cité -, à l'abandon de prises de position au bénéfice de prises de pose.

Aussi bien dans les questions de fond que de forme, on doit choisir entre symphonie et rhapsodie ; mais si l'intelligence vote pour un fond symphonique, le goût se prononce pour la forme rhapsodique ; étaler une mosaïque, avec des cailloux, ou dresser un tableau, avec des perles, - les meilleurs choisissent le second terme.

Ce n'est pas tellement les inepties mêmes des Warhol ou Soulages, qui me surprennent, que l'absence de ricanements et de rires, chez la gent intellectuelle, qui garde un sérieux respectueux et dubitatif devant tant d'idiotie, qui n'est nullement secrète. Baudrillard fut le seul à oser dire franchement, que *l'art contemporain est nul*.

Dans les écrits savants modernes, les auteurs ne se rendent pas compte, que n'importe quel de leurs collègues aurait pu écrire leurs chinoiseries et que le choix de leurs concepts et de relations entre eux n'est que le hasard des traditions académiques. Prenez, par exemple, ceci : *La division est la structure fondamentale de l'univers tragique* - Barthes - une excellente ineptie **cartésienne**, pour qu'on s'amuse au jeu de substitutions ! Dans le désordre, substituez à *division* - *multiplication*, *soustraction*, *addition*, à *structure* - *descriptif*, *comportement*, à *fondamentale* - *auxiliaire*, *superflue*, à *univers* - *recoin*, *cuisine*, à *tragique* - *comique*, *épique* - tout est aussi valable et sot ! De *Gargantua* à *Phèdre*, tout y passe.

En écriture, être libre signifie ne pas suivre un seul maître, même s'il s'appelle l'esprit. *Bien écrire, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût* - Buffon. Le fait d'avoir le dernier donne le droit de parler au nom des deux premiers. Mais l'essentiel n'est pas dit - la grâce du verbe dont la présence remplace tout et dont l'absence efface tout. Une servitude du génie doit compléter la liberté du talent.

Pour un créateur, le savoir, l'expérience et même l'intelligence ne sont que des dictionnaires ou des gammes, dont il se servira pour produire sa musique. Et, paraît-il, même *la nature n'est qu'un dictionnaire* - Delacroix. Elle est plutôt un code, un thésaurus, un dictionnaire si bien organisé et animé, qu'il peut s'ériger en juge. Pour délibérer avec elle, je serai tantôt un procureur et tantôt un habitué du banc des accusés.

Pour briller en plomberie, en astronomie, en chirurgie, ce qui compte, avant tout, ce sont les connaissances. Mais leurs apports à la beauté d'un livre sont quasi nuls, à côté de sa musique et de son intensité, du tempérament et du goût de son auteur. Le culte du savoir est né dans les faibles cerveaux des zoïles, plutôt que chez les écrivains eux-mêmes.

Aujourd'hui, ceux qui réfléchissent et ceux qui écrivent ne font que cogiter - sur les impôts, les garden-parties ou les faits divers ; leurs pensées et leurs plumes exhibent la même ampleur, s'étalant dans une même platitude. *Le malheur de la littérature est que ceux qui pensent n'écrivent guère et que ceux qui écrivent ne pensent point* -

Wiazemsky - *Беда литературы заключается в том, что мыслящие люди не пишут, а пишущие не мыслят.* - aujourd'hui, tous pensent et tous écrivent, mais personne ne rêve ni écrit de musique.

L'intelligence sert à vénérer les idées préexistantes, à accoucher les naissantes et à enterrer les vieillissantes. L'éther, le sang et même le marbre y sont assurés par l'art : *Toute pensée peut se loger, pour un bon artiste, dans un bloc difforme de marbre* - Michel-Ange - *Non ha l'ottimo artista alcun concetto, ch'un marmo solo in se non circonscriva.*

L'intelligence, en littérature, consiste à savoir mettre en pratique les contraintes invisibles en tant que les plus purs des moyens, ordonnant la pureté des œuvres. L'autre composante des moyens, les outils, est affaire du talent, qui est au-dessus de l'intelligence. Le talent pur s'appelle génie.

L'art et la nature sont deux domaines sans aucun contact ou influence : dans l'art, un outil, même invisible, est toujours présent ; dans la perfection de la nature, toute création est thaumaturgique, du pur miracle. Fermer les yeux sur la nature ou ne chercher qu'à l'imiter sont deux poses d'égale bêtise.

Comment perçoit-on le sens d'un écrit d'art ? - le bête le trouve dans des solutions offertes, le médiocre le cherche dans des problèmes formulés, le sage l'invente dans des mystères initiatiques.

Tout écrit est fait d'un fond (les faits) et d'une forme (les métaphores). Vu la disparition des métaphores (suite à l'extinction des

âmes) et la bonne santé des faits (avec la tyrannie de la raison), on acquiescerait, ironiquement, à la bêtise de Ronsard : *La matière demeure et la forme se perd.*

Tout trope est la découverte d'un chemin d'accès délicat et insoupçonné aux objets, même aux objets sans importance. Ce chemin suit des relations rares ou nouvelles. *Trouver le lien invisible entre objets, voilà le génie* - **Nabokov** - *Genius is finding the invisible link between things*. L'Intelligence Artificielle finira, un jour, par nous éblouir par des métaphores inouïes.

L'artiste ne *doit* ni ne *peut* peindre la vie, il *veut* l'inventer, c'est à dire rendre vivante sa peinture. Les couleurs routinières ne sont pas plus près de la vie, que les couleurs inventées. Pour être vivantes, elles doivent créer une illusion irrésistible d'une autre vie, aussi énigmatique que la réelle. Le talent, le goût, l'intelligence comptent plus, pour la vivacité des touches, que le respect servile de la routine, de la version courante, de la fidélité photographique. Mieux on fabrique l'outil (organon, logique), moins on a besoin de s'en servir. L'infusion de l'être, fidèle à l'effusion de la vie.

Le penchant naturel pour le plongeon dans la profondeur n'est qu'un signe de faiblesse ou de bêtise, puisque l'affleurement à la platitude en sera l'aboutissement final. D'où l'avantage qu'offre le genre aphoristique : *Écrire selon le fragmentaire détruit la surface et la profondeur* - M. Blanchot. Qui encore saurait entretenir de belles ruines, si ce n'est l'architecte de la hauteur. Le morcellement de châteaux en Espagne produit de basses casernes ; leur concentration,

au seul souterrain, permet une succession légitime, par de hautes ruines.

Dans l'art, l'intelligence n'est qu'une contrainte, un garde-fous, nous protégeant contre des sottises trop flagrantes ; le vrai talent possède, implicitement, cette intelligence intuitive. *On peut être plus intelligent que son talent et plus talentueux que son intelligence* - Kouprine - *Есть люди умнее своего таланта и талантливее своего ума* - on tire rarement profit de la première de ces supériorités.

En pensant à l'art laconique, on peut dire : qui *peut* plus, *veut* ou *doit* moins et devient aphoriste. C'est beaucoup plus intelligent que le banal : qui *peut* plus, *peut* moins (*a majori ad minus*), digne des journaliers ou avocats. Fuir *amplianda*, affûter *restringenda*.

Dans la création artistique, l'éternel retour correspondrait à deux états d'âme différents : celui du créateur comme motif initial, aboutissant à celui du contemplateur comme finalité. Mais c'est toujours l'âme qui crée et qui exulte. En chemin, se produisent des hasards heureux – le talent livre l'enveloppe du style, et l'intelligence développe les pensées, mais on garde surtout le commencement et sa cible, pouvant servir d'un nouveau commencement.

Seul le poète se doute de l'existence des firmaments ; les horizons ou les profondeurs s'offrent aux autres doués ; le non-touché par la grâce est condamné à la platitude, c'est-à-dire à la réalité. La grâce est dans le langage ; le savoir - dans la représentation, ou dans l'apparence ; l'inertie – dans la réalité. *L'artiste place l'apparence plus*

haut que la réalité - [Nietzsche](#) - *Der Künstler schätzt den Schein höher als die Realität* - mais le poète va encore plus haut. Mais – trois mystères : celui de la matière, celui de l'intelligence, celui de la musique.

Avec la musique, le cœur ressent, avant que l'âme croie ou l'esprit comprenne. Avec le discours littéraire, le croire et le comprendre sont indispensables, pour que le ressentir final puisse être reproductible. Mais je veux être cru non pas sur parole, mais sur la mélodie.

La moitié de mon enthousiasme vient de la beauté du monde, l'autre moitié – de la beauté du monde où je vis, l'autre moitié – de la beauté du monde que je crée sur mes pages ; mais ces deux mondes ne se chevauchent même pas. Celui qui ne voit dans le monde que l'absurdité est un handicapé de la cervelle ou des yeux.

Dans l'art, l'intelligence, c'est la structure solide d'un arbre, grâce à laquelle tu peux chanter les fleurs, te régaler des fruits, te réfugier dans une belle ombre, vibrer à l'appel des cimes. *La pensée doit être cachée dans les vers comme la vertu nutritive dans un fruit* - [Valéry](#).

Il y a des arts du continu – la peinture, la musique, l'architecture, et les arts du discontinu – la poésie, la philosophie. Les tentatives de rendre discontinues la peinture (abstraite) ou la musique (atonale) ou rendre continue la philosophie (systémique) sont des incongruités, des profanations ou des balourdises.

Toute grande culture a ses propres repères de profondeur : l'allemande – dans l'intensité et les concepts ; la française - dans l'intelligence et le style ; la russe – dans l'humilité et la tragédie. Tous ces repères s'ancrent dans la réalité ; tandis que la hauteur ne s'évalue que par la part et la qualité du rêve. Le Russe semble y être le plus compétent.

Le bonheur de l'écriture consiste à trouver un accord musical – même à contre-point ! - entre ton mot et ton état d'âme. Ceux qui 'souffrent' de l'imprécision des mots pour décrire une boîte d'allumettes sont des sots sans âme.

Si vous êtes dépourvu de talent d'artiste, la priorité que vous donneriez à l'éthique aux dépens de l'esthétique, est une attitude sage et respectable ; d'ailleurs, si vous proclamiez la domination de l'esthétique sur l'éthique, ce serait une bêtise.

Un livre est bon, si sa lecture t'oblige ou t'amène à renoncer à une partie de ton intelligence du connu profond, pour te laisser envahir par une haute intelligence d'inconnu.

La beauté dans l'art : un élan irrésistible vers une hauteur spirituelle, musicale, verbale, mystique. Aucune profondeur ne pallie à l'absence de hauteur.

La prose [flaubertine](#) : Sartre y décèle un penseur, et [Valéry](#) la trouve insupportable pour celui qui pense ; le goût et l'intelligence de

Sartre s'y avèrent lamentables. Mais ni l'un ni l'autre ne s'attardent sur la Correspondance de **Flaubert**, qui, probablement, est la plus belle de l'Histoire littéraire. L'inverse de **Tchékhov** – nul en épistolier, génie en tragédien. Le genre épistolaire est le plus proche du journal intime ou de l'aphorisme, c'est pourquoi j'aime **Flaubert**, énergumène et amoureux. Celui qui écrit à L. Colet est infiniment au-dessus du joueur de cartes, l'auteur de la *Dame au petit chien*.

Les mots peuvent traduire l'impression que nous recevons de n'importe quel art, sauf de la musique. L'expressivité des mots est le critère le plus sûr d'une intelligence ; c'est pourquoi aucun art n'est commenté par tant d'imbéciles que la musique. Les commentaires d'un poète ne décrivent que l'état de sa propre âme.

Les mots et images n'apportent rien au sentiment visé, comme le portrait ou le roman n'apportent rien à l'homme représenté, ni l'Intelligence Artificielle - à l'intelligence. Mais sans l'âme ou l'esprit actifs, le cœur risque de sombrer dans la passivité.

Tout livre d'art doit être codé ou écrit à l'encre sympathique. Tout homme à l'âme vivante possède un décodeur nécessaire, pour entendre la musique de ce livre ; il serait même suffisant, si, en plus, cet homme avait une tête bien faite.

N'importe qui peut ne faire de son écrit qu'un étalage de questions. Mais l'écriture, qui consisterait, essentiellement, de réponses, ne vaut que si l'on réussit à trouver à celles-ci des questions intéressantes ou, au moins, cohérentes. Aux réponses : âme immortelle,

savoir absolu, connaissances a priori il n'y a aucune question qui exciterait notre curiosité ou notre goût du subtile – ce sont des morts-nés.

Tchékhov est le Mozart de l'art tragique ; chez les deux on trouve le plus grand écart entre l'homme et l'auteur – l'homme y est invraisemblablement bête et l'auteur – invraisemblablement pénétrant. **Tchékhov** ne fut nullement délicat, et Mozart ne fut jamais envahi par un rêve. Pourtant, les pièces de **Tchékhov** sont pleines d'une musique délicate ; les opéras et les concertos de Mozart nous renvoient aux rêves d'un dramatisme déchirant.

La science rend de plus en plus intelligibles les problèmes du monde ; l'art, et donc la philosophie, devraient rendre encore plus inintelligibles les mystères du monde.

Pour apprécier le rêve aérien, coulé dans le bronze des mots, on a besoin d'une imagination pour le voir et d'une oreille et d'une intelligence – pour l'entendre (dans les deux sens du mot).

Nietzsche, Valéry, Cioran – la hauteur, l'intelligence, le style – ce sont ces lignes d'héritage, dans la vie d'imagination, qui m'autorisent d'en réclamer la fraternité. Plus l'appartenance à la tribu virtuelle des aphoristes. Mais aucune parenté avec le petit bourgeois, le grand bourgeois, le SDF, qu'ils furent dans leur vie réelle.

Les pièces de **Tchékhov** réveillent des sentiments tragiques, chez les rêveurs, et mélancoliques, chez les railleurs. *Tchékhov*

adressait aux hommes joyeux le chagrin de ses livres - Nabokov - Чехов писал печальные книги для весёлых людей - c'est ce que lui-même pensait, à la Mozart, c'est-à-dire – bêtement.

Dans l'art, tu es inspiré lorsque ton produit ne résulte ni du *pourquoi* ni du *pour quoi*, tout en étant inséparable de tes sensations, individué, se réduisant à l'impulsion d'un commencement. Le taux de niaiseries (qui guettent toute production ambitieuse) y est nettement inférieur à ce qui vient du suivi cohérent d'un but (qui est toujours commun).

Tu as deux juges en esthétique : un goût exigeant et une sensibilité capricieuse. Et La Bruyère exagère : *Du même fonds, dont on néglige un homme de mérite, l'on sait encore admirer un sot* - on y devine une sensibilité et point un goût.

Les dieux sont plus souvent querelleurs ou rivaux plutôt qu'alliés ou frères. D'autant plus précieuse est l'alliance entre Apollon et Éros, dans l'amour (la beauté féminine et le désir masculin) et dans l'art (la beauté comme but et l'excitation comme prélude de la création). *L'art est un appétit de l'âme en quête de volupté* - A. Suarès - Zeus et Athéna, la volonté et l'intelligence, se fusionnent dans notre esprit qui entretient la soif de l'âme.

Le soi inconnu d'un artiste lui suggère la profondeur d'une représentation à concevoir et la hauteur d'une interprétation à jouer, fuir la tiédeur, être, successivement, froid ou enflammé, penseur ou acteur.

En littérature, l'existence de modèles peut servir de bonne contrainte : leur disparition en poésie ruina cet art ; l'épuisement d'un modèle, comme roman, essai ou critique philosophique, provoqua l'abrutissement des productions devenues anachroniques. L'aphoristique est le seul genre ayant toujours refusé tout modèle.

Le talent suffit pour être un bon musicien ou un bon peintre, qui énoncent des monologues. Mais pour être un bon littérateur, il faut, en plus, de l'intelligence, qui exige une forme dialogique, des va-et-vient de représentations et d'interprétations, picturales ou musicales. En littérature, comptent surtout les commencements impérieux, là où les autres valent par leurs finalités impératives.

Les choses de ce monde portent déjà, mystérieusement, tant de beautés ; celles-ci sont mises en valeur par ton regard d'artiste ou de penseur. Ta sensibilité les perçoit en profondeur et ton regard, c'est-à-dire ton style, les valorise en hauteur.

J'écris des livrets et les adresse au lecteur-compositeur, qui les envelopperait d'une musique, dont la hauteur, l'intensité et l'intelligence seraient dues au livret, le sens extatique étant porté par la musique.

Pouchkine : *Проза требует мысли и мысли, а поэзия, просты господи, должна быть глуповата* - *La prose appelle la pensée, la poésie, ma foi, devrait être un peu niaise.* Le poète comprend, que, sur son arbre, la mécanique des idées doit être subordonnée à la musique des mots,

l'immobilité profonde des racines – au mouvement vers le haut des cimes. Dans la jungle de la pensée, la prose est peut-être un bon botaniste et même un bon guide, mais sa loi, loi de la jungle des mots, est dictée par la poésie.

Ton œuvre d'art doit traduire la sensation d'une verticalité complète, dans laquelle se fusionnent la profondeur du fond et la hauteur de la forme. Ce qui n'a que la profondeur finit dans les racines communes ; ce qui n'a que la hauteur se condamne au vide impondérable.

J.Joubert : *Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style.* Dans le premier cas, je ne connais que des avortons et dans le second - que des naissances illégitimes. Si je suis bête, le style le cache ; et si je suis intelligent, le style débouche sur des pensées, ces invitées de dernière minute.

Pouchkine : *Вдохновение* - это умение приводить себя в рабочее состояние - *L'inspiration* - savoir se mettre en état de marche. Chez un poète, dès que sa cervelle marche, ses images dansent ; dans son verbe libéré, on entendra son chant libre ; la poésie des défaites naît de la prose des contraintes vaincues. Le bon danseur est un calculateur caché.

Baudelaire : *Hachez l'œuvre en nombreux fragments, et vous verrez, que chacun peut exister à part.* Et pourtant on continue à débiter des ergotages, en d'assommants défilés d'objets réunis en de fades unités. Quand on s'aperçoit, que les mots les moins artistiques

sont donc, car, et, ou on devrait, sur-le-champ, s'interdire tout récit. Les enchaînements qu'adorent les crétins d'aujourd'hui : il reste à démontrer, et là, tout bascule, rien n'est moins vrai...

Flaubert : *Les formes passent, l'idée reste.* Toute ta vie prouvait le contraire : les idées passent, la forme reste. L'artiste sait, que l'idée, qui n'ait pas besoin de forme pour s'imposer, ne peut être que platitude. Les bons stylistes, manquant d'intelligence, tombent souvent dans ce malentendu : *Ce n'est pas à une œuvre que j'aspire, c'est à la vérité* - **Cioran** – ils peignent un tableau, mais leur commentaire semble ne promouvoir que l'industrie des couleurs.

Valéry : *Beauté est négation.* Le contraire, la nouveauté, prétention à la nouveauté. Mais toutes les lumières existent depuis la création, on ne peut créer que dans la sphère des ombres. Mais les ombres sont négation. Dieu même créait dans les ténèbres, qui préexistaient à la Création. Dieu crée l'état de satisfaction, l'homme - celui de manque. Ton art de la négation, l'opposition entre ce qui est fixe et ce qui se fixe, prouve ton intelligence de tout premier ordre, qu'on hésiterait à reconnaître à celui qui (**Kant**) voit le contraire de sa philosophie ... dans la philosophie empirique !

Le terme de *système* fut compromis par les charlatans de la *théorie des systèmes* et par les sots-hermeneutes, exploitant, toute leur vie, un seul filon académique. Pourtant, la présence d'un système est une condition nécessaire de toute pensée complète, c'est à dire se penchant sur toutes les facettes irréductibles de la création divine – le bien, le beau, le vrai. D'où le respect qu'on doit porter aux Anciens

(avec leur piété et curiosité), à [Kant](#) (avec sa triade de *Critiques*), à [Nietzsche](#) (avec l'art couronnant tout).

La science ne nous apprend rien sur l'homme spirituel : l'art ne nous apprend rien sur le monde matériel. Heureusement, il existe la philosophie, pour trouver dans le monde – de la spiritualité, et dans l'homme – de la fragilité.

K.Kraus : Logik ist eine Feindin der Kunst. Aber Kunst darf nicht die Feindin der Logik sein - Logique est ennemie de l'art. Mais l'art ne doit pas être ennemi de la logique. Comme l'alphabet ne doit pas être ennemi du mot. Et que vivent les liens antisymétriques, intransitifs et, surtout, réflexifs !

Tous les emplois sont soumis, aujourd'hui, aux tests de l'intelligence. Je tremble pour l'art, qui s'adjugeait le privilège de défier les syllogismes. Les poètes, musiciens et peintres, ayant perdu la foi en verbe, ton et note, se faufilent dans des miasmes métaphysiques, où tous les premiers rôles sont déjà accaparés par des scolâtres de l'ennui professoral.

La science est ce qui n'a pas besoin d'intermédiaires entre le fait et la pensée. L'art est un monde, où le fait et la pensée ne sont que deux langages de plus, rien de plus.

Toute tentative de philosopher, quels que soient tes dons de plume, est et ne peut être que de la poésie (*de la poésie sophistiquée - Montaigne*). *La philosophie devient poésie, sous l'enthousiasme d'un*

génie - Disraeli - *Philosophy becomes poetry, in the enthusiasm of genius* - elle l'est même sans enthousiasme ni génie ; c'est la poésie qui devient philosophie, dans l'abattement du verbe. *La poésie sera de la raison chantée* - Lamartine.

Tant de bavardage autour de cette fiction stérile de méthode de penser (*more geometrico* ou *Wissenschaftslehre nova methodo*), tandis que seule une manière de penser (*more aestetico*) est probante, opératoire et bien réelle. La méthode est surtout utile en technique et en artisanat, et quand on tente de l'introduire en littérature ou en philosophie, on entend du croassement ou du grincement.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques ([Hegel](#), Marx) ou abusés par les sciences rigoureuses ([Spinoza](#), [Husserl](#)). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse ([Nietzsche](#)), langagière ([Valéry](#)), stylistique ([Cioran](#)).

Un objet se présente comme une matière empirique, qui, par un hasard, le compose, et une manière artistique, qui, par un regard, le décompose. On change d'objet, avec tout changement de matière ; changer de manière, sans changer d'objet, est une tâche de créateur. Un contenu et une forme. *La forme est une détermination d'un contenu* - [Aristote](#).

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses,

des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent rameaux d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes.*

L'art est dans le tracé des courbes et des surfaces ; l'intelligence, elle, est dans la recherche de points : d'inertie, de départ, d'arrivée, de mire, d'invariance. L'art est superficiel, sensible à la caresse ; l'intelligence est profonde, elle rend intelligible la sagesse. *L'intelligence, quelle très petite chose, à la surface de nous-mêmes* - Barrès - tu devrais réviser ta géométrie : sans doute, tu te places du côté du sentiment, qui se trouverait dans les gouffres, tandis qu'il n'est vrai et beau qu'en altitude, d'où il nous arrive de confondre la platitude d'avec la profondeur.

L'imagination est l'algèbre de l'artiste : dans une image fournie par une transformation, il reconnaît le noyau annihilé, des invariants fastueux, des projections lumineuses. *Connaître le constant, c'est l'illumination* - Lao Tseu - connaître les variables, c'est maîtriser les ombres !

La réalité a bien le nombre et la grandeur, elle n'a pas de formes ; et la mathématique prend pour moyens les deux premiers, et pour but - la forme ; dans la réalité, on ne trouve ni triangles ni groupes ni continuité, ces fruits d'une libre création formelle de notre

cerveau ; la mathématique, face au monde, peut donc servir et d'ontologie et d'art.

Le questionné et le questionnement : la science est le primat du premier, l'art - celui du second, la philosophie - leur équilibre.

Le regard, en littérature, c'est l'élégance du passage du mot à la vie, sans trop s'attarder au modèle. Se barricader dans le modèle est la tare du scientifique borné.

La pensée : un fait de langage émettant des hypothèses sur des liens entre objets. Par un jeu de substitutions, on peut arriver à une adhésion ou à une preuve. Quand le démonstrateur suffisant est le goût, on est dans l'art ; quand l'adhésion logique est exigée, on tend vers la science.

Ces magnifiques triades : œuvre - créateur - principe, éprouver - représenter - interpréter, pouvoir - vouloir - devoir, mot - idée - acte, désir - idéal - miracle - à croire que tout ce qui est beau ne s'exprime qu'en triades ! La gent de plume, de note et de rideau le comprit, pas celle de toile ; ne pas choisir une toile triangulaire est proprement incompréhensible ! Et je ne me moquerais presque plus de ce brave Cusain qui *prouvait* que son bon Dieu n'était qu'un triangle maximal !

On a beau compiler toutes les leçons du devoir être (la morale), du vouloir être (le désir), du pouvoir être (la volonté), on arrive inéluctablement à la conclusion, qu'on continue à ne même pas effleurer l'être. La seule orbite *onto-distante* autour de celui-ci paraît

être empruntée par la poésie. Les autres sont trop elliptiques, pour qu'on puisse pressentir le bon foyer.

Penser, c'est cultiver l'arbre. Écrire ou rêver, c'est ne s'occuper que de rameaux ou de fleurs. Laisser des branches ouvertes vers un azur unificateur.

Un, deux, trois - toute l'algèbre du goût est là : un, le repli ou la tautologie - l'art pour l'art, le savoir pour le savoir ; deux, la fuite ou le combat - échapper à l'acte ou défier le mot ; les triades - le *pour* de la mémoire, le *contre* de la machine, les *deux* dans un langage émergeant de l'âme. La part du *monocorde*, du *binaire*, du *trivial*.

Des vulgarisations de la poésie : la foi - des signes des choses sont des choses ; la philosophie - la raison des choses est leur seul intérêt ; l'art - le chemin vers le divin passe par des choses. La poésie - ne pas s'attarder sur la chose visible ou intelligible, se faire regard lisible.

On est intellectuel, quand on est capable de se passer de choses pour en décrypter les valeurs. Et ce que les choses nous cachent n'est pas plus digne de notre enthousiasme que leurs surfaces ; et Picasso, en privilégiant la soi-disant face cachée : *Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage ? Ce qu'il y a dans un visage ? Ou ce qui se cache derrière un visage ?* - a tort.

Être intellectuel, c'est savoir projeter toute manifestation de la vie sur les axes des sens, du beau, des idées et des actes. Être artiste

et intelligent, c'est de créer l'illusion de la vie en partant d'une seule de ces projections.

Le poème (représentation naissante) est au noème (représentation née) ce que le chant de rossignol est à la symphonie. Un goût pour l'obscurité, des oreilles tendancieuses, un abandon. Mais le fond - rhétorique ou sonore, en oratorio ou en cantate - est le même.

Le labyrinthe a un centre et des issues prévues ; je lui préfère le réseau, où tout nœud peut servir de centre et où toute issue s'ouvre sur une nouvelle navigation. Et quand je le projette sur l'art, à la lumière de la vie, j'obtiens un arbre.

L'intelligence d'artiste consiste peut-être à savoir transformer l'arc d'Apollon tantôt en lyre d'Orphée tantôt en flûte de Dionysos. Les cordes tendues et le souffle retenu.

La science et l'art, regards allant des modèles vers la réalité ; la philosophie, tentative d'évaluer les modèles à partir de la réalité.

Pour une plume d'écrivain, le seul apport du savoir est le nombre d'images sémantiquement correctes. La belle qualité, elle, surgit avec presque d'autant de probabilité dans une tête scrutant le ciel que dévorant un manuel.

La philosophie ne devrait se dédier ni à l'explication du monde ni à sa description, mais à la défense de la musique, pour consoler l'homme ou pour faire aimer la vie, à travers un langage

métaphorique. Deux tâches, la première a pour partenaires – la religion et l'art, et la seconde – la science. La science s'occupe de deux choses – du langage et du sens. *L'art n'a que deux thèmes : l'appel et la consolation* - Iskander - *У искусства всего две темы : призыв и утешение* - l'appel étant une consolation, il y aurait encore moins de thèmes.

Ils plaquent leurs pensées mûres sur le langage, ils les y logent. Moi, au contraire, j'insuffle du langage dans une forme attrayante, mais presque vide. Une fois la diffusion ou le moulage réussis, j'assiste à la naissance ou j'assiste la naissance d'une pensée. Si intelligence il doit y avoir, dans l'écriture, ce serait celle du pressentiment de pensée et de la recherche d'un fond pour une forme toute prête.

Valéry dialoguait avec Einstein, d'égal à égal, dans tous les compartiments du jeu de l'esprit (tandis que Bergson y échouait) ; aujourd'hui, l'analyste-programmeur est plus spirituel que vos Prix Goncourt.

Un philosophe serait celui qui porte un haut regard sur la condition humaine et prouve, que l'homme est irréductible au robot. Mais les professionnels, qui accaparèrent ce titre, ne s'occupent que de la facette humaine robotisable : la détermination, l'être, l'inconscient. Le diplômé de cardiologie, qui se proclame meilleur spécialiste du cœur humain que le poète !

Jadis, l'intelligence représentative, inspirée par le ciel, avait le beau pour cible et matière première de ses représentations. Le sage croyait avant de calculer. Aujourd'hui, l'intelligence inspirée par la

machine consiste à se méfier de la *représentation* artistique, pour se vautrer dans l'*interprétation* numérique.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais intact, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

On ne maîtrise ni ne goûte une pensée d'autrui qu'à condition de pouvoir descendre, à partir d'elle, jusqu'au zéro de l'écriture. Pour une pensée vivante, cette descente est immédiate ; elle est labyrinthique, à travers la mémoire cathédralesque, - pour une pensée savante.

La volonté du premier et du dernier pas doit naître de la foi : *Artiste, prête foi aux sources et fins* - A.Blok - *Художник, веруй в начала и концы*. Le dernier est à l'origine du sens ; le premier sert de justification du choix des représentations. La volonté s'oppose à la pensée, qui est au milieu, domaine voué à la future machine.

Valéry se moque de la non-définition des abstractions initiales chez les philosophes, qui pratiquent *l'art d'arranger les mots*

indéfinissables en combinaisons agréables. Pourtant, la philosophie est de la poésie, où une grande part du charme réside justement dans le vague des premiers et derniers pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les «définitions» des plus acharnés adeptes de la rigueur - [Spinoza](#), [Hegel](#), Wittgenstein - pour s'assurer, qu'ils ne quittent jamais la région réservée aux élucubrations poétiques (rien d'étonnant qu'ils s'interrogent en professeurs marmoréens et répondent en poètes balbutiants). Pour discourir en paix, ils ne s'aventurent guère avec les définitions. La philosophie de la rigueur existe bien, mais elle fut exhaustivement épuisée par [Aristote](#) et [Kant](#).

Pour énoncer quelque chose de sensé sur un objet *réel*, deux choses sont nécessaires : sa place (dans un modèle) et son nom (dans un discours), ce qui inévitablement crée trois contextes irréductibles : la réalité, le modèle et le discours. Le monde n'est la *représentation* ET la *volonté* (Maine de Biran, Novalis ou [Schopenhauer](#)) que pour ceux qui maîtrisent ET la *représentation* conceptuelle ET la *volonté* psycholinguistique. La science et l'art sont des flagrants déséquilibres de cette triade.

Un langage, c'est une langue plus une intelligence. Celui qui ne tient en bride qu'une des deux est un artisan, artisan raisonnable ou artisan descripteur. Avec la maîtrise des deux on a une chance de devenir artiste. Un génie est presque toujours un artisan exceptionnel, sans être nécessairement un artiste.

Une bonne écriture, c'est la forme de mon toast à la vie, que je prononce devant mes convives, se trouvant au même degré d'ivresse

que moi-même, mais son fond doit refléter la sobriété de nos expériences communes, - l'intelligence synthétique, accompagnée d'intelligence analytique. La première, privée de la seconde, produit du délire ; la seconde, sans l'élan de la première, engendre des monstres d'ennui. La plus belle plume, parmi mes contemporains, à garder un subtil équilibre entre les deux, est celle de [R.Debray](#).

Se fendre de quelques centaines de pages de *Le non de l'être s'aliène le néant et se projette sur l'étant ou l'effectuation rétentionnelle de l'impressionnalité* perce le flux [héraclitéen](#), dans la lignée de Gorgias ou Parménide, Anselme ou [Husserl](#), enfanter d'une narration haletante du dernier fait divers impliquant des journalistes - les seuls moyens, aujourd'hui, de prouver qu'on n'a pas peur de la stérilité verbale.

Au-delà d'un certain niveau de compréhension des œuvres des hommes - qu'ils soient philosophes ou poètes - surgit l'irrésistible et irrespirable ennui. Le bon goût consiste à s'arrêter aux formes métaphoriques et s'interdire l'avance vers un fond casuistique.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend

naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F.Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente.*

Les lacunes du savoir, les caprices du vouloir, les hasards du pouvoir, c'est ce qui guide la plume de l'homme incomplet ; le résultat est le contraire d'un système, que l'homme complet, surpris agréablement lui-même, découvre dans ses productions. Le premier, convoiteux et envieux, accuse le second des effets soi-disant mécaniques, qui ne sont en réalité, que les causes organiques d'une unité et d'une ampleur.

Le défaut d'*ampleur* du don littéraire se trahit dans de fades énumérations en séries ou *versions* ; le manque de *profondeur* se reconnaît dans le maniement hésitant de négations et *réversions* ; mais le vraiment irrécupérable se manifeste dans l'incapacité de *hauteur* en identités et *conversions*.

La création et la sagesse, ce sont deux sommets des deux univers, dans lesquels évoluent notre esprit et notre âme : le langagier et l'indicible, le haut devenir et l'être profond, l'art et la science, le beau et le vrai, d'un côté, la philosophie, le bien, - de l'autre, ce qui s'incruste dans le temps et ce qui explore l'intemporel. La rencontre des deux s'appelle génie.

Le dévoilement est le procédé des imposteurs-prophètes et le voilement - celui des imposteurs-poètes. [Héraclite](#) : *l'être aime à se voiler* - est avec ceux-ci (comme [Heidegger](#) : *l'être aime se rendre*

invisible - das Sein liebt es, sich zu verbergen) ; l'avoir aime à se dévoiler - la devise des premiers, des vainqueurs.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

Le philosophe est celui qui revient toujours, en dernière instance, à la réalité. Le scientifique peut l'oublier, plongé dans ses modèles. L'artiste en reconstruit une autre, au moyen des langages. Mais le philosophe parvient toujours à glisser de nouvelles variables dans tout modèle, pour le rapprocher de la réalité, et à imaginer de nouveaux objets de substitution dans un discours d'artiste.

En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaîsse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique ([Schopenhauer](#)). La philosophie ne serait que du *tone-painting* (G.Steiner) ou le *regard naïf* (Bergson) - c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

Les philosophes reproduisent très précisément les écoles picturales - du réalisme socialiste à l'abstraction holiste, de la nature-

morte à l'hagiographie, des scènes de batailles à la dissection de cadavres. Toute élocution se réduit à la musique et à la peinture, même si l'on y perçoit plutôt du bruit et du gribouillage. Pour exclure le peindre du parler, il faut être dogmatique et têtu comme Wittgenstein ou [Heidegger](#), et supposer qu'il puisse y avoir des idées sans métaphores.

[Valéry](#), se désintéressant de ses propres productions cérébrales fixées, devait se douter de l'avenir de ce genre - être à portée des machines. La puissance écoulée du sentiment s'avère, à la longue, plus digne de nos plumes que la terreur devant l'*impuissance prochaine* de la pensée.

L'énergie du cerveau est orientée-objets, celle de l'âme - orientée-relations, celle de l'esprit - orientée-méta-entités ; de la prééminence de l'une de ces orientations sortent savants, artistes ou philosophes. De leur équilibre naissent des chantres, désorientés ou ironiques, de l'immobilité.

L'herméneutique du profane n'a aucune chance d'apporter du sens à un résultat mathématique, dont il ne maîtrise pas le contenu. Mais le mathématicien, qui ne maîtrise pas la forme, est encore plus ridicule dans la pose de critique d'art. Quoique [Spinoza](#) fasse rire plus souvent que Bergson...

L'Intelligence Artificielle symbolique surclasse déjà la philosophie en hénologie (les méta-concepts), en ontologie (les concepts), mais n'apporte rien en axiologie (la dialectique esthétique

des valeurs). Le savant sera évincé par la machine, seul l'artiste lui survivra.

La bonne philosophie s'attaque aux mystères pour les traduire en problèmes ; la science produit des solutions aux problèmes ; le poète, dans des solutions, découvre un nouveau mystère. C'est ainsi que le poète est le point zéro du bon philosophe. *Plonger au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau* - [Baudelaire](#). Les autres se contentent de l'ancien, dans la platitude du connu.

Le progrès des représentations : soit on les approfondit (la métaphysique, la quête de l'être de l'étant), soit on les rehausse (le nihilisme, la quête de soi, l'art). Les buts et les contraintes s'y invertissent si facilement ; les métaphores et les concepts s'y muent, mine de rien, les uns dans les autres. D'ailleurs la plupart des concepts ne sont que des métaphores *syntaxiques*. *Une excitation nerveuse transposée en une image ! La première métaphore* - [Nietzsche](#) - *Ein Nervenreiz, übertragen in ein Bild ! Erste Metapher*.

Puisqu'il est impossible de peindre fidèlement celui qui regarde (le témoin), il faut ne peindre que le regard (l'accusé), *le regard donateur originaire* (*originär gebende Anschauung* – [Husserl](#)).

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les [kantiens](#) n'attribuent à la raison que la troisième

tâche : la faculté unificatrice de l'entendement. *Comprendre, c'est, avant tout, unifier* - Camus.

L'intelligence et le talent - deux clés respectives pour les deux facettes inséparables d'un artiste : ses filtres et sa création, ses dogmes et sa sophistique, sa noblesse et ses idées.

La raison se décompose en trois axes : créateur, artistique, instrumental - la rupture, l'inspiration, l'algorithme. On enlève l'art - on reste dans la platitude ; on manque de créativité - on se retrouve dans la linéarité des robots, dans l'âge de la raison instrumentale.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Pour explorer le *quoi*, qu'on fasse appel à la technique la plus plate ou à l'ontologie la plus profonde, les résultats seront du même niveau. Les choses sont beaucoup plus subtiles avec le *pourquoi* et le *comment*, où la métaphysique artistique apporte des images autrement plus passionnantes que la science et l'art. Mais c'est avec la question du *qui*, que nous voyons le mieux, en *quoi*, *comment* et *pourquoi* le créateur est au-dessus de l'imitateur.

Les musiciens sont les plus bêtes des artistes, et les mathématiciens - les plus bornés des scientifiques ; ce qui confirme,

que les génies musical et mathématique sont les plus purs, irréductibles à la basse cervelle mécanique. Le regard, porteur d'une vraie intelligence, n'a pas grand-chose à voir avec l'oreille ou le cerveau, il n'est ni scientifique ni rythmique : *Un scientifique jugeant des problèmes non-scientifiques est aussi niais que le premier venu* - R.Feynman - *A scientist looking at non-scientific problems is just as dumb as the next guy.*

La science colle de l'intelligible rationnel sur le visible complexe ; l'art, c'est la substitution à l'intelligible simple du lisible compliqué.

Tout cogniticien finit par admettre, que même l'existence, même celle de mon propre soi, peut être donnée non pas à titre de fait, mais comme résultat d'une déduction. La requête d'existence, comme toute proposition, aboutit soit aux faits soit aux virtualités. D'ailleurs, plus le moi est virtuel, plus il est riche et moins il a besoin de faits sans souffle des lois : *réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits* - [Proust](#). À propos, la dimension temporelle virtualise tout fait. Comme, d'ailleurs, l'artistique, où le créateur est comme les particules élémentaires, créant un champ du possible, plutôt que celui du nécessaire.

Deux manières de voir le monde : par l'empreinte fidèle ou par la métaphore déviante, une science définitive ou un art fugitif. L'éternité et l'absolu, contrairement à l'idée reçue, sont le lot des scientifiques et non pas des artistes ; tout ce qui est métaphorique est dans le commencement, le passage, la chute, l'évanescence. Goethe inverse la cause et l'effet : *Tout ce qui est passager n'est que métaphore*

- *Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis. La musique chante l'instant où je vis ; la loi décrit l'éternité où je suis absent.*

La philosophie aurait dû être une réécriture en hauteur, à la verticale du *qui*, du *quoi*, du *pourquoi*, du *au nom de quoi*, que nous désignent les héros, les savants, les artistes. Au lieu de cela, elle fouille des profondeurs trop artificielles ou étale des platitudes trop réelles.

La valeur de **Platon** et de **Heidegger** se situe hors de la philosophie – dans l'élégance des métaphores ou dans l'amusement philologique. Les philosophes cathédralesques, dépourvus de ces qualités *littéraires*, sont ridicules dans leur lourd plaidoyer de l'*idée platonicienne* ou de l'*être heideggérien*, dans lesquels l'imagination poétique doit dominer largement toute gnoséologie et toute ontologie.

La métaphore est au centre et de la philosophie et de la poésie ; mais chez le philosophe-prosateur, elle est vêtue et chargée de paillettes conceptuelles ; elle est nue, coquette et sensuelle, chez le poète.

Le talent n'a pas besoin d'idées ; son outil, c'est le mot expressif, duquel, presque automatiquement, surgira l'impression d'idées ; il ne cherchera donc jamais à exprimer ses idées (lesquelles sont, chez lui, toujours *a posteriori* ; les idées *a priori* sont l'apanage des sots : (*Les talents nés trouvent d'instinct le moyen d'arriver à exprimer leurs idées* - Delacroix). L'instinct ne les aide que pour peindre : on imprime, en impliquant ses contraintes ; on n'exprime pas, en expliquant ses fins.

Le talent se reconnaît, lorsqu'en *ex-primant*, d'instinct, son vide, il *imprime*, presque malgré lui, des idées inattendues. *L'art vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer* - Bergson.

Après avoir répertorié les substances, les dieux et les natures (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance), la philosophie se décida, au XIX-ème siècle, à s'intéresser à la vie en tant que mystère et non pas problème ou solution. La philosophie aurait dû ne s'occuper que de ce qui n'est pas maîtrisable par le concept et abandonner le discours devenu verbiage ou répertoriage. La vie se sépare du langage fixe (décrivant l'inertie du mouvement), mais entretient des rapports secrets avec l'art mobile (chantant l'immobilité de l'invariant), jusqu'à se fondre avec lui : être artiste, c'est être vitaliste.

Tracer des frontières entre les clans ou écoles philosophiques est une tâche délicate. On peut commencer par le regard, que les philosophes eux-mêmes portent sur leurs exercices, et alors la première ligne de démarcation séparerait les scientistes des artistes. Chez les premiers, il y a deux groupes : discours léger et prétention à la sagesse ([Platon](#), Sénèque), ou discours lourd et prétention à la rigueur scientifique ([Spinoza](#), [Hegel](#), [Husserl](#)). Chez les seconds, il y a aussi deux groupes : verbalisme prosaïque ([Heidegger](#)) ou intensité poétique ([Nietzsche](#)).

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit

dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de **Descartes** : *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences* - s'imposa.

La présence d'un regard philosophique - le nécessaire devenant seulement possible ; la présence d'un regard artistique - le possible se percevant comme uniquement nécessaire.

Qu'est-ce que la valeur d'une pensée ? Sa nouveauté ? Sa place dans l'édifice des systèmes ? Le poids dont on l'affecte ? La qualité de son enveloppe verbale ? Plus on se rapproche de la dernière réponse, plus, donc, on est superficiel, plus cette valeur est artistique, donc, la seule qui survivra aux péripéties temporelles de la science, pour s'inscrire dans l'intemporel des consciences.

Dès qu'on prend pour pensées l'idée **platonicienne**, le **cogito cartésien**, le **conatus** spinoziste, l'éternel retour **nietzschéen**, on est charlatan. En reconnaissant leur vrai statut, celui des métaphores, nous devenons libres à les interpréter comme bon nous semble. Les pensées, c'est chez les poètes qu'il faut les chercher – **Rilke, Valéry, Pasternak, R.Char.**

Tous les **nietzschéens** ont une vision mécaniste de l'éternel retour ; pourtant, le père de cette jolie métaphore (et de cette misérable pensée), se désavoue lui-même, avec cette flagrante bêtise pseudo-mathématique : *Tout processus infini doit être périodique* - **Nietzsche** - *Ein unendlicher Prozess kann gar nicht anders gedacht*

werden als periodisch. Celui qui ignore la théorie des suites devrait être interdit de réévaluer les valeurs.

Les principes : ni leur recherche (prérogative de la science) ni leur création (privilège de l'art) ne sont à portée de la philosophie. Son ambition devrait être – l'élévation des principes profonds et la justification des hautes métaphores.

L'esprit philosophique est dans l'art des contraintes : sélectionner les sujets dignes d'approfondissement et d'y poser de bonnes questions ; le non-philosophe nage dans des questions secondaires. Le mathématicien ignore l'essence des concepts mathématiques, le malheureux est médiocre dans la peinture de sa souffrance, l'artiste se perd dans l'origine du beau et le saint ignore la source du bien. Malheureusement, au lieu de se concentrer sur la formulation des questions universelles, le philosophe professionnel nous ennuie avec ses réponses préfabriquées, destinées à un clan de jargonautes.

Cosmos et phusis, l'ordre représentatif de l'être et le désordre interprétatif du devenir, Apollon et Dionysos, le passage de la Création divine à la création humaine, la caresse devenant verbe, la vie tournant à l'art.

Toute phrase peut être interprétée soit comme une requête (de l'être) soit comme une assertion (du devenir) – avènement ou événement, pensée en continu ou pensée de rupture. La science est dans le premier mouvement, et l'art – dans le second. *L'art suprême de*

la représentation ramène toute pensée au devenir - Nietzsche - Die vollendete Kunst der Darstellung weist alles Denken an das Werden ab.

Lorsque j'entends les lamentations des rats de bibliothèques, au sujet de l'aura, disparue autour des folios à tranches dorées et des éditions de luxe, je salue l'Internet démocratique, assurant un accès aux noumènes plutôt qu'un succès des mécènes.

L'éternel retour est un hymne à la puissance créatrice, dont la hauteur artistique et/ou vitale est supérieure à la profondeur mystique et/ou morale. Ni effondrements, ni même réévaluations, comme l'interprètent les professeurs, mais – la création de vecteurs, au-dessus ou au-delà des valeurs.

La science, c'est de l'analyse fonctionnelle – trouver les opérations qui expliquent les transformations des opérandes, trouver la forme d'un contenu ; l'art, c'est de l'algèbre – derrière les propriétés des opérations ressentir l'essence des opérandes, prendre la forme comme un contenu ; la philosophie, c'est de la géométrie – ramener les opérations et les opérandes aux mêmes concepts ou principes traçables, rendre équivalents la forme et le contenu.

Les yeux parcouruent le réel, le regard s'arrête sur la représentation. Toute bonne tête, qu'elle soit scientifique ou artistique, commence par le regard.

La mathématique épouse le champ du possible, mais la réalité, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, recèle tant de miracles, jugés

impossibles par notre raison, qu'on est obligé de reconnaître que le possible humain est misérable à côté du réel divin. C'est une des raisons à dénier la création artistique – à l'impossible, c'est-à-dire au rêve.

Ces chimères – *ego, je, moi, sujet, conscience, être-là, mèmeté, ipséité* ; aucun discours sérieux autour d'elles ne fut ni cohérent, ni étonnant, ni éclairant ; seules des métaphores pourraient en dessiner des frontières ; mais il ne reste plus de poètes chez la gent philosophale. Mon couple de *soi*, le connu et l'inconnu, cherche à y pallier, en mettant la créativité artistique au-dessus du travail académique.

Le discours (requête, idée, pensée articulées) a deux composants successifs : l'expression (parcours de chemins d'accès langagiers aux objets et relations d'une représentation) et le sens (le réseau conceptuel, post-langagier, construit à partir de cette représentation). La hauteur du parcours et la profondeur du réseau résument les parts du beau et du vrai, de l'art et de l'intelligence.

La raison, qu'elle soit *pure, pratique, dialectique, symbolique, instrumentale, politique ou cynique*, reste une raison, qui se réduit aux *critiques* ; il faut réservier les *topiques* aux œuvres originales, dans lesquelles le rôle de la raison est des plus insignifiants.

Comment voient-ils leur intellectualisme ? - l'observation et l'expérience, dégageant, patiemment et sans parti pris, des concepts et des lois. Quel caporal, voleur à la tire ou sous-préfet ne souscrirait à

cette proclamation de foi intellectuelle ? Qu'ai-je à y faire, avec mon impatience, mon aversion pour les méthodes et les normes, mes partis pris viscéraux ! Je ne repousse pas mes conclusions, je les laisse au lecteur, dans la peau duquel je sais me mettre.

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

La science est faite d'avis, qui ont l'ambition d'être universels, ou, au moins, susceptibles de former un large consensus. De plus, les objets de ces avis, ou les angles de vue sur ces objets, appartiennent aux catégories, réservées à une seule des sciences. Rien de comparable en philosophie, où l'avis ne traduit qu'une personnalité unique, mais ses objets sont communs à tous les hommes du bon sens. Aucune objectivité pérenne ; une subjectivité improuvable, des caprices de tempérament, de style, de lyrisme. *Jamais la philosophie ne pourra être évaluée à l'aune d'une science* - [Heidegger](#) - *Philosophie kann nie am Maßstab der Idee der Wissenschaft gemessen werden.* Enfin, les connaissances, si capitales en science, ne jouent qu'un rôle secondaire en philosophie, qui est affaire d'audace intellectuelle et littéraire.

En philosophie, être littérairement nul ne signifie pas nécessairement être bête. L'intelligence [kantienne](#) est incontestable ;

sa vision de la raison est exhaustive, lumineuse, nous rapprochant de l'œuvre divine dans sa totalité. Mais que penser des premières certitudes **cartésiennes**, de la méthode géométrique *spinoziste*, du savoir *absolu hégelien* ? La nouveauté de leurs vocabulaires séduit les contemporains, inhabitués à tant de liberté, mais situant mal les signes d'intelligence et ignares en logique. Aujourd'hui, force est de constater que ces auteurs sont des ânes.

Dans tous les domaines scientifiques ou artistiques, on structure leurs objets par les mêmes paradigmes cognitifs (employés par l'Intelligence Artificielle) et nullement linguistiques. Les structures langagières n'ont rien à voir avec les structures conceptuelles ; les structuralistes qui partent de celles-là, sans se rendre compte de la primauté de celles-ci, sont des charlatans.

L'art, c'est la maîtrise des langages, et la vie, c'est la quête des consolations – ces deux soucis correspondent exactement à la vocation d'une bonne philosophie. *La philosophie devrait être une épice discrète de l'art et de la vie* - Pasternak - *Философия должна быть скрупульно приправой к искусству и жизни.* La philosophie est l'art langagier du rêve consolateur ; tous les autres arts portent sur la réalité. Et B.Pasternak a tort.

La nature, la vie, l'art se trouvent dans le même camp ; le camp adverse, c'est l'univers mort, minéral. Celui-ci est, tout entier, dans l'inertie, dans un parcours préprogrammé ; celui-là vaut surtout par des initiations, commencements, créations.

Ce qu'il y a de plus beau et enviable dans l'enfance, c'est que l'enfant vive dans le naissant et non pas dans le né. C'est pourquoi être artiste, c'est savoir redevenir enfant, en ne peignant que les commencements, en occultant les parcours et en ignorant les finalités.

Dans les banalités de la vie, la nécessité occupe une place si énorme, qu'il faut la chasser de ton livre. Le hasard devrait, lui aussi, être une victime, collatérale et bénéfique, de cette purge, puisqu'il n'est qu'une nécessité mal maîtrisée.

Il y a toujours des tableaux dans n'importe quelle proposition de concepts ; il y a toujours des concepts dans n'importe quelle exposition de tableaux – leçons d'humilité et d'orgueil.

Que devient un théorème prouvé ? - une loi ; le mathématicien légifère et l'esprit s'y soumet. Une maxime bien ciselée énonce une loi, adressée à quelques cœurs ou âmes, qui acceptent sa forme musicale, sans nécessairement, adhérer à son fond moral. Le contraire de légiférer, c'est proliférer l'arbitraire, le hasard, le bavardage.

Encenser une image, abattre une statue – bons exercices artisanaux d'entraînement, mais mauvais en tant que l'essence d'un art.

Ce qu'affirme le scientifique est de tous ; ce que crée l'artiste n'est que de lui ; ce que formule le philosophe est de lui, avec l'ambition d'être de tous.

L'écriture est faite de jugements et de métaphores. Chez **Nietzsche** domine la métaphore, et chez **Valéry** – le jugement. Moi, j'en cherche l'équilibre ; **Cioran** le trouve dans une ténèbreuse gnostique ; je le veux consolateur, réconciliant l'inquiétante réalité du Beau avec le paisible rêve du Bien.

Une bonne philosophie devrait mettre en relief l'essentiel d'une vie d'homme et s'articuler autour de l'axe réalité – rêve. Ne pas s'attarder sur l'aspect socialo-économique de la réalité ou futuro- idéologique du rêve. Donc, non au vitalisme de fond et au verbalisme de forme. Le réel prenant une coloration tragique, le premier souci de la philosophie devrait être d'y apporter de la consolation. Le rêve, englobant les extases et les connaissances, se matérialise dans des langages, offrant une hauteur d'expression ou une profondeur de compréhension, - l'art ou la science. La place du langage est le thème le plus occulte dans la philosophie académique aussi bien qu'en linguistique.

Pour reprendre **Schopenhauer**, je dirais que l'art de *représenter* le rêve est plus précieux que l'artisanat de manifester sa *volonté* dans le réel. C'est pourquoi le suicide, résultant d'une forte volonté, est moins méritoire que la résignation de peindre sa faiblesse.

En physique, on finit par chasser tout infini ; la vitesse de la lumière et la température de la matière en sont les victimes les plus célèbres, qui rendirent inaccessible et incompréhensible la belle image du Big-Bang. Et sans l'infini – pas d'origine, pas de commencement transcendant – le mur de M.Planck est infranchissable

pour la raison. La mathématique reste la seule science à bien s'entendre avec un infini docile, mais ses commencements sont, contrairement à la physique, triviaux. L'art, qui est la maîtrise des commencements passionnants, est donc plus près de la physique que de la mathématique.

Le discours : ce qui est son contenu et ce qu'on appelle son fond peut, presque toujours, être exhaustivement spécifié par une forme ; c'est pourquoi les vrais artistes (comme les vrais scientifiques) ne se préoccupent guère du fond et se consacrent à la forme. Parmi les exceptions, je ne vois que les états d'âme, ces fonds inspirateurs, en provenance de notre soi inconnu, et pour lesquels on ne dispose d'aucune forme préexistante. C'est là que commence la vraie création.

Techniquement, la philosophie (comme l'Intelligence Artificielle) s'articule autour des représentations et des logiques ; [Kant](#) et [Aristote](#) nous en fournirent des définitions acceptables. Mais ce sont des intelligences mécaniques, sans talent littéraire ; l'intelligence organique, écoutant ce qu'il y a de palpitant, de musical, de mystérieux, chez l'homme, on ne la trouve que chez [Valéry](#). Ces trois-là sont les véritables pères de l'Intelligence Artificielle du futur.

L'introduction de variables dans notre discours, que je prône aussi bien pour l'intelligence que pour la poésie, a une importance, comparable à l'introduction de la variable cosmologique dans la théorie relativiste : un univers figé qui s'avère être en expansion permanente, pour s'étendre aux limites du concevable. Le poète et le

philosophe, eux aussi, devraient penser davantage aux limites dynamiques qu'aux constats statiques.

Toute la *métaphysique* est une immense fumisterie. La définition **kantienne** : *La métaphysique est une science des lois de la raison humaine pure et donc subjective - Die Metaphysik ist eine Wissenschaft von den Gesetzen der reinen menschlichen Vernunft und also subjektiv* - est la plus éloquente : la science *subjective* n'existe pas, aucune *loi* de la raison pure (à ne pas confondre avec la logique) ne fut jamais formulée. Pour ne pas rejeter ce beau terme, je lui donnerais le sens de *l'art des commencements* (ce qui vaut mieux que les *principes*).

La science : formuler une vaste question, à laquelle on cherche des réponses rigoureuses et leurs interprétations. La philosophie (comme tout art) : formuler une haute réponse, pour laquelle on cherche des questions élégantes, s'appuyant sur une représentation profonde. Tôt ou tard, la première tâche sera prise en charge par des robots ; l'art est en train de dégénérer à cause du dépérissement des âmes ; il reste la philosophie, car son outil, l'esprit, a une bonne mémoire, capable de ressusciter l'âme et de redevenir ainsi un art à part entière. L'universalité de la recherche de solutions sera remplacée par la particularité de la recherche de mystères.

Le fond d'une écriture, c'est son but. Quant à la forme, elle se présente sous deux aspects : son commencement langagier et le chemin d'accès au but, chemin, à la fois conceptuel et métaphorique, extra-langagier. Quelles que soient les arguties des porteurs de lumières, les buts ne peuvent être que collectifs. Les projeteurs

d'ombres se concentrent sur la forme, qui fait naître beaucoup plus d'idées originales que le but.

Les fibres littéraires sont à l'opposé des fibres musicales ; les premières entonnent une mélodie, avant de tomber par hasard sur des idées ; chez les secondes, c'est le contraire : *Si tu as une pensée, ton style doit s'y adapter* - Prokofiev - *Если есть мысль, то стиль повинуется мысли* - tu devrais t'adapter aux rythmes sûrs, plutôt qu'aux pensées bancales.

L'intelligence dans l'art : la maîtrise de synthèse ou d'analyse – une platitude ; la rigueur de représentation (ton savoir) ou d'interprétation (ta virtuosité) – une profondeur ; l'art de passer des idées (de tes élans) aux mots (coups de pinceaux ou notes) ou des mots (des autres) aux idées (tes métaphores) – la hauteur.

La science développe avec des yeux universels, l'art enveloppe avec un regard particulier. Mais la grande mathématique est présente dans les deux, explicitement ou implicitement. *Tout dispositif poétique repose sur un fait mathématique enveloppé* - [Valéry](#).

En le développant on banalise le fond ; en enveloppant de caresses la forme on l'élève. *Rien du fond n'a la suprématie* - [Valéry](#). L'esprit géométrique ou l'esprit de finesse.

Le taux (très élevé !) de bavards est le même dans les deux catégories principales de philosophes : ceux qui s'occupent de fantômes divins ou ceux qui se contentent de banalités humaines.

Chez les premiers on discourt sur le Vrai (sans maîtriser la logique), sur le Bien (en supposant une impossible causalité entre l'appel divin du cœur et l'imperfection des actes humains), sur le Beau (sans être artistes-nés eux-mêmes). Chez les seconds on s'égosille sur la Liberté (une vague notion allant du geste arbitraire, dont est capable tout être vivant, à l'indépendance d'un créateur), sur l'Être (un fantôme linguistique humain), sur la Connaissance (sans voir les rapports profonds entre la réalité et la représentation).

Ceux qui s'installent à demeure dans l'histoire aménagée de la philosophie sont perdus pour la philosophie, qui est l'art de pousser ses propres racines et l'aspiration de ses propres cimes.

Puisque la réalité figure dans toute définition de représentations ou de langages, il faut en donner l'esquisse d'une (pseudo-)définition.

1. Cette définition est formulée par un Terrien du XXI-me siècle ; il l'appuie sur son bagage intellectuel, constitué par les phénomènes externes perçus et les noumènes internes conçus.
2. Ce Terrien se trouve sur la planète Terre, faisant partie du système Solaire, l'un des cent milliards de systèmes de la galaxie Voie Lactée, celle-ci figurant parmi les cent milliards d'autres galaxies.
3. Ces agglomérats de matière sont constitués à partir des mêmes éléments, énumérés par la table de Mendeleev ; les particules élémentaires communes existent depuis des millions d'années, mais à l'origine de l'Univers la matière fut organisée autrement.
4. La vie dans l'Univers, fort probablement, n'existe que sur notre planète dans les domaines végétal, animal et humain. La liberté se manifeste dans les deux derniers (en dehors de notre planète règne la

nécessité minérale), et l'esprit (attaché mystérieusement au corps et possédant la conscience et la créativité) est propre à l'homme.

5. En résumé, l'Univers, qui est un autre nom de la réalité, est constitué de la matière et des esprits – une banalité proclamée depuis l'Antiquité.

6. La matière est soumise au mouvement ; les étapes successives s'associent au Temps irréversible qui traverse l'Espace contenant la matière. Les esprits étant incorporés dans la matière vivante, ils accompagnent leurs corps dans leur dissolution et s'éteignent.

7. Il est certain qu'un jour toutes les étoiles s'éteindront, les esprits disparaîtront et une matière en décomposition remplira la nuit totale d'un Univers mort.

8. En retournant sur notre planète, nous y voyons quatre mondes : le minéral, le végétal, l'animal, l'humain. La minéralogie, la botanique, la zoologie s'occupent des trois premiers. Le domaine humain se décompose en quatre mondes : le social, le technique, le scientifique, l'artistique ; c'est la seule réalité dont s'occupe la philosophie.

9. À part la réalité, notre existence ne connaît qu'un seul autre objet de réflexion – le rêve. Ce domaine n'est pas éphémère à cause de deux sources d'étonnement, d'admiration et d'enthousiasme : le fait indéniable que le Créateur (de l'Univers ou de la vie ?) ait mis en nous trois sens merveilleux – le Vrai, le Bien, le Beau, et le besoin de créativité que tout homme évolué éprouve.

En mathématique, contrairement aux autres sciences, on ne modélise pas les *chooses en soi*, en créant des *objets d'étude* ; ceux-ci y sont identiques à celles-là. La mathématique est une rationalité objective, mais il se trouve que les rationalités subjectives, aussi bien

dans la matière que dans les esprits, s'y plient, ce qui fait de la mathématique une véritable ontologie de l'Univers. C'est dans l'irrationnel – l'art ou l'émotion, l'âme ou le cœur – que l'homme se dégage de la nécessité et proclame sa liberté.

On ne peut juger sérieusement du Bien, du Beau et du Vrai que si l'on dispose d'outils intellectuels adéquats, et pour *fabriquer* ces outils on a besoin d'un méta-outil qui s'appelle philosophie. Il relève, généralement, de l'artisanat, mais chez les doués de la plume, le cas rarissime, – de l'art.

Le raisonnement mathématique relève du calcul et non pas de la pensée ; l'intelligence artificielle rendra inutile le métier de mathématicien. La pensée est plus près de l'art, surtout de la poésie, que de la science : *Le caractère poétique de la pensée* - [Heidegger](#) - *Dichtungscharakter des Denkens*.

L'intelligence profonde se prouve par la même vénération des trois dons divins – le vrai, le beau, le bon ; l'intelligence haute s'éprouve dans la hiérarchie de ces admirations. [Aristote](#), [Kant](#), [Dostoïevsky](#), les intuitifs, possèdent la première ; [Nietzsche](#) et [Valéry](#), les créatifs, pratiquent la seconde, en plaçant la beauté artistique au-dessus du bien inexprimable. Ignare langagier, [Nietzsche](#) se noie dans le bavardage sur la vérité ; [Valéry](#) y est percutant et profond.

C'est la mathématique qui illustre clairement les trois sortes d'intelligence : la définition d'objets intéressants (l'art des commencements), la formulation d'hypothèses sur les propriétés de

ces objets (l'imagination des finalités), la démonstration d'hypothèses (la science des parcours logiques). Ce qui est clair, aujourd'hui, c'est que la meilleure maîtrise des deux dernières tâches passera bientôt à la machine, ce qui justifie le goût des commencements chez les meilleures têtes littéraires. Commencer par le commencement signifie deux choses : que le commencement n'est qu'à toi et que les parcours et les finalités sont affaire des manœuvres.

Le nombre et ses relations, ainsi que leurs propriétés, furent généralisés en tant de concepts abstraits et gardant le même degré d'harmonie, d'élégance et d'émerveillement que tout artiste devrait s'imprégner de ce seul savoir universel, même n'allant pas plus loin que l'arithmétique ou la géométrie.

Chateaubriand : *L'homme s'appauvrit en pensées dans la mesure qu'il s'enrichit en sentiments.* Poète, riche en émotions inéchangeables, frappe sa propre pensée, en valeur d'échange ; à charge aux autres de la convertir en biens du cœur. La pensée la plus savante, dépourvue d'empreinte poétique, se range vite parmi la poussière des musées ou bibliothèques. Le sentiment le plus naïf laisse dans le cœur tant de notes, que seule une pensée pénétrante peut extraire.

Nietzsche : *Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein* - *La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science.* Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la

philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

Hegel : *Was ist wohlbekannt ist nicht bekannt* - *Ce qui est bien connu n'est pas connu*. C'est, une fois de plus, un problème de câblage : dès que le *comment* est enfoui, caché dans un interprète câblé, il ne s'agit plus de connaissance, mais d'exécution (tel l'art militaire ou l'art tout court !). Connaître, c'est accéder intelligemment aux attaches des connaissances sans nécessairement les déclencher.

E.Renan : *Il m'a fallu les langues sémitiques et la critique allemande pour aboutir aux mêmes conclusions que Gavroche*. Les plus belles avancées se réalisent à travers les contraintes respectées, - et tout savoir vaut surtout en tant que contrainte - le tour de passe-passe de l'artiste est dans un bel arrêt sur l'avant-dernier pas, juste avant la conclusion, ce baroud d'honneur.

Dostoïevsky : *Меж нами, в наших сношениях, одни знаки, словно в твоей алгебре* - *Entre toi et moi, il n'y a que des signes, comme dans ton algèbre*. Le rôle des signes des Maîtres est plutôt de peindre les beaux chemins d'accès aux choses, plus que de narrer les choses elles-mêmes. L'un voit dans ces signes - de vastes arbres aux branches couvertes de belles inconnues, et l'autre - de banales constantes : chiffres ou choses. Même unifié, l'artiste a beaucoup de fusions à offrir, il lui reste toujours autant d'inconnues.

A.France : *Les philosophes savent que les poètes ignorent la pensée et cela les désarme et fascine*. Car le vrai philosophe n'ignore

pas le sort titubant de ses constructions pseudo-logiques éphémères, et il admire le poète, qui érige le même édifice uniquement par un bel élan du mot. Les châteaux en Espagne du poète s'avèrent plus intelligibles que les casernes philosophiques, qui, d'aveu même de leurs habitants, ne sont, dans le meilleur des cas, que des châteaux de cartes. La pensée accompagne plus volontiers une image qu'un échafaudage.

Valéry : *L'intelligence nage en tenant la poésie hors de l'eau.* Avec des convulsions des mots flotteurs ! Les idées sont des barques au service du nageur ; les mots ne sont que des bouées au service de l'étoile.

A.Gide : *La science ne progresse qu'en remplaçant partout le pourquoi par le comment.* Le quoi inépuisable est chassé gardée de la philosophie, les où et quand imprévus - de l'art.

B.Russell : *Mathematics possesses a beauty cold and austere, like that of a sculpture, sublimely pure, such as only the greatest art can show*
- *La mathématique a cette beauté, froide et austère, telle une sculpture, d'une sublime pureté, que seul un grand art est capable de produire.*
Pour animer ces Galatée, le cerveau doit déjà posséder de bons interprètes de mélodies et de bons prismes de couleurs.

B.Russell : *The sense of being more than Man is to be found in mathematics as surely as in poetry* - *La mathématique, avec autant de force que la poésie, donne la conscience d'être plus que l'homme.* C'est de ce côté-là que le surhomme aurait dû chercher son excellence !

L'intensité de l'harmonie extérieure rencontrant l'intensité de la conscience intérieure, dans le sentiment d'un grand retour du même : la recherche du vrai mathématique dans le réel coïncidant avec celle du beau poétique dans l'imaginaire.

Heidegger : *Das dichtend Gesagte und das denkend Gesagte sind zuweilen das Selbe, wenn die Kluft zwischen Dichten und Denken rein klafft, während das Erste hoch und das Zweite tief sind* - *Le poète et le penseur disent parfois la même chose, lorsque l'abîme entre poésie et pensée reste béant ; ce qui arrive, quand la poésie est haute et la pensée profonde. Sur des sommets séparés à jamais, s'interpellent le poète et le penseur* - **Hölderlin** - *Der Dichter und der Denker winken einander zu, auf getrenntesten Bergen*. Et pour préserver le béni néant volumique, on y adjoindra une étendue nulle, par compression du devenir au profit de l'être, dans un Retour Éternel de l'Un broyant le temps discriminateur.

B.Pasternak : *Художественное дарование : видеть так, как все прочие думают, и думать так, как все прочие видят* - *Le talent d'un artiste : voir comme les autres pensent et penser comme les autres voient*. Ses pensées doivent être malléables, mais ses vues - avoir la substance irréductible des syllogismes en bronze. Formuler des pensées, éprouver des sentiments, c'est banal ; il faut mettre en forme musicale ses sentiments et éprouver, par des contraintes de plus en plus exigeantes, - le fond de ses pensées.

G.Deleuze : *L'interprète, c'est le médecin qui considère les phénomènes comme des symptômes et parle par aphorismes*.

L'évalueur, c'est l'artiste qui considère les perspectives et parle par poèmes. Le philosophe est artiste et médecin - en un mot, législateur. Ce Lycurgue crée des lois, en chantant l'incurable, en n'opérant que les plaies pittoresques, en vivant de l'étouffement naturel et en peignant la respiration artificielle.

Pour les critiques, le style est ce que d'autres critiques avaient relevé chez un classique - une vision mécanique et naïve. Un romantique, c'est la solitude, qu'elle soit rebelle ou résignée ; être romantique, c'est perdre le style - Weidlé - Романтик есть одиночество, все равно - бунтующее или примирённое ; романтизм есть утрата стиля. Le style, c'est le regard, c'est à dire union d'une personnalité, d'une intelligence et d'une volonté, tout appuyé sur un talent.

Pour que ma plume parle mon propre langage, il me faut du silence alentour ; les sots écrivent ce qu'ils entendent, par l'oreille ou par la raison, dans le brouhaha ambiant ; il faut que, dans ce que l'esprit solitaire note, l'âme universelle entende la musique - l'interprète amoureux du représentant, Narcisse.

Je sais, que personne, même parmi les meilleurs et les plus exceptionnels, ne peut avoir raison contre tous. Pourtant, un doute me chiffonne : personne ne remarque le livre qui, pour moi, est le plus beau et le plus intelligent du monde...

Accepter les deux extrémités, antagonistes pour non-artistes, sur un axe vital, les proclamer les mêmes, est un privilège des artistes. Et c'est l'origine tragique de l'idée d'éternel retour, de cette sagesse de

la *nostalgie* (douleur du retour) des violents et des doux, à l'opposé de la nostalgie de la sagesse, que pratiquent les aigris.

Pour un écrivain, l'un des emplois les plus utiles de l'intelligence consiste à garder l'illusion, que l'écriture soit une communication salutaire avec l'au-delà de la mort et de l'angoisse, tandis que ce labeur est aussi trompeur et borné que tout travail abrutissant ou assourdissant. Vivre sans illusions est le lot des intelligences médiocres, même si elles sont puissantes.

En gros, c'est entre l'ange et la bête, au sein d'un même personnage, que se déroulent les vraies tragédies. Opposer les bons aux méchants, les sots aux brillants, les libres aux serviles est une démarche anti-artistique. *Des caractères antinomiques, ce n'est pas de l'art, c'est un ressort vulgaire des tragédies françaises* - [Pouchkine](#) - *Противоположности характеров - вовсе не искусство, но пошлия пружина французских трагедий.*

On médite trop sur les rustres et les marchands et pas assez sur les châtelains ; si je compare le crétin salonnard ([Proust](#)) au crétin rural ([Faulkner](#)) ou au crétin bourgeois ([Flaubert](#)), je vois, que le premier est le plus irrécupérable pour l'intelligence.

C'est par le genre de l'édifice à ériger qu'on reconnaît la stature de son artiste. Aujourd'hui, dominent les bureaux, aéroports, hôtels, bistrots. Disparaissent les châteaux en Espagne et les prisons : *Ne fais pas de tes pensées une prison* - [Shakespeare](#) - *Make not your thoughts your prison*. Moi, avec mon rêve (*dont nous sommes faits !*), je continue

à bâtir, au passé, une tour d'ivoire, qui, au présent, se présente comme des ruines.

Entre le don de plume et l'intelligence - aucun lien ; la plupart des hommes intelligents, en se mettant à écrire, n'exhibent qu'une bêtise piteuse. Socrate dut s'en douter.

Parmi les valeurs assurant un succès littéraire, l'intelligence semble être le pivot central, inamovible ; jadis, la réussite, à 90%, étais due au talent, à 9% - à l'intelligence, à 1% - au savoir ; aujourd'hui, cette proportion se renversa, mais l'apport de l'intelligence reste le même.

L'écrivain intéressant n'aborde que des sujets graves, pour ne les traiter qu'avec légèreté et cynisme ; et c'est avec lourdeur et sérieux que les raseurs s'attardent aux seuls sujets qui sont à leurs portée et hauteur - aux balivernes.

Pour mériter notre attention, tout livre doit former un idéal. Un algébriste rappellerait, que cet idéal se définit au sein d'un anneau de l'éternel retour ou d'un corps ouvert à toute manipulation, tandis qu'on nous assomme de sous-représentations de certains groupes par trop associatifs et pas assez réflexifs.

Peindre des raisons sans faits - noble et subtile tâche ; les tâcherons narrent des faits sans raison.

Chez **Nietzsche**, **Valéry**, **Cioran**, il y a une espèce d'obsession, maladroite et mal-orientée, pour le *fond* – la force, la connaissance, la fébrilité - où ils s'avèrent assez médiocres, tout en étant brillants dans les exacts contraires, se résumant dans la *forme* : l'acquiescement résigné, l'intelligence intuitive, le style équilibré. Les défauts de notre esprit, favorisent-ils les qualités opposées de notre âme ?

Pour souligner la stature majestueuse d'une institution artistique américaine, voilà ce qu'ils écrivent : *the American Academy of Arts and Letters is to the arts what Cooperstown is to baseball*. Serait-ce *l'idolâtrie des chacals par les ânes* - H. Mencken - *the worship of jackals by jackasses* ?

Le taux de sots est étonnamment le même chez ceux qui mémorisent un nombre faramineux d'ouvrages littéraires comme chez ceux qui n'en lisent presque aucun. En revanche, chez les premiers il y a nettement plus de talents que chez les seconds, mais j'en ignore la raison, à moins que ce soit l'exigence grandissante de qualité purement verbale ; bref, un détail technique et non pas artistique.

Se débarrasser de soi-même, se trouver, se dissimuler – tous ces objectifs pseudo-littéraires sont d'égale niaiserie. Une voix inarticulée, qu'on appellera inspiration, soi inconnu ou Muse, doit te souffler des rythmes, des mélodies, des harmonies, que tu tenteras de traduire en images-mots-idées et de les coucher sur une page. Sans talent, le résultat sera une cacophonie ; avec du talent, tu émouvras quelqu'un, toi seul peut-être.

Chez celui qui ne se sert que d'un seul langage, de celui du troupeau, la contradiction est signe de bêtise. Mais chez un créateur de langages, les prétendues contradictions ne témoignent que d'une richesse langagièr. Prenez **Nabokov** - à un endroit il dit : *L'écrivain est mort, quand il se met à se préoccuper des questions telles que : qu'est-ce que l'art ? ou en quoi consiste le devoir de l'écrivain ?* - *Писатель погиб, когда его начинают занимать такие вопросы, как что такое искусство ? и в чём долг писателя ?,* mais ailleurs, nous lisons chez lui : *Le devoir de l'écrivain est de porter une flamme dans son regard* - *Долг писателя - огонёк в писательских глазах* et *L'art pur apporte plus de bien qu'une bienfaisance décousue* - *Чистое искусство принесёт больше пользы, чем бесполковая благотворительность.*

Je ne connais pas un seul auteur intelligent qui se moquerait de l'intelligence en lui opposant la vie, la passion, le rêve (toutes ces choses sont plus éclatantes chez un intelligent que chez un plouc de plume). Les sots visent la non-connaissance de soi, en adoptant les positions sociales, grégaires ; l'intelligent la possède, en tombe amoureux et se réjouit de sa pose narcissique.

Exercice zoologique, pour bien dresser ta plume : pense qu'il se trouvera toujours un mouton se lamentant sur sa solitude dix fois plus que toi, un crocodile versant dix fois plus de larmes sur sa souffrance, un âne braillant dix fois plus fort son intelligence. Et tu comprendras pourquoi la compagnie d'une chouette, solitaire et rapace, ou d'une marmotte, souffrante et bête, est plus précieuse pour celui qui veut chanter - et non pas narrer ou exploiter - la nuit et le printemps.

Dans chaque événement, se produisant sur Terre, on peut distinguer une part de l'art et de la science, mais attribuer à l'Histoire des *actions* un sens théorique ou didactique est une blague, et connaître cette Histoire n'apporte rien à la sagesse ou à l'intelligence. Pour l'Histoire des *images*, *La Guerre de Troie et Guerre et Paix* sont plus excitants – et même plus véridiques ! - qu'Hérodote ou J.Michelet. De tous les temps, une expérience séculaire fut jetable, et l'espérance de vie d'une expérience *immédiate*, d'un algorithme donc, fut brève. La mémoire ne devrait servir qu'à l'entretien de rêves.

Face à un modèle du monde, la fonction première de la langue, comme d'une interface graphique en informatique, est la fonction instrumentale ; mais la langue, comme le graphisme, dispose de ses propres ressources d'expressivité, et quand elle y place son message principal, elle devient art et rend secondaires et le savoir et l'intelligence ; l'essentiel n'y sera plus l'accès aux objets, mais l'harmonie du parcours.

Aux cieux – un nombre incalculable d'appels, que les images d'artiste reflètent en mots et en mélodies, élancés vers le haut. Sur la terre – une poignée d'objets et d'actions, sur lesquels n'importe quel imbécile peut formuler des idées terre-à-terre, consensuelles, basses. Les idées appartiennent à la tribu, à la conscience collective. Les mots caressent et font rêver, les idées tiennent en éveil nos muscles et nos griffes. Les mots parlent envols ou chutes, les idées nous attachent à la plate stabilité.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire des ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule m'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

Le mot littéraire devient vivant dans la rencontre du regard de l'écrivain (guidé par le goût) et de celui du lecteur (animé par l'intelligence). Il n'y a pas de naissances au pays des mots, il n'y a que des réincarnations préconçues. *Le mot, d'être dit, meurt, ils disent. Je dis qu'au même moment il naît* - Dickinson - *Word is dead when it is said, some say, I say, it just begins to live that day.*

À part les constantes morphologiques, les métaphores et les syllogismes, tout discours comprend deux types de référence : des objets et des relations. C'est la piètre qualité de l'élément principal qui pousse les bavards à s'étendre à l'infini : le romancier sent l'indigence intellectuelle de ses objets et compte atteindre une somme respectable, en multipliant le nombre de termes ; le philosophe sent l'indigence logique de ses relations et espère atteindre les derniers chaînons des causalités, en s'accrochant aux abstractions de plus en plus bancales.

Le choix du mot découle de la tonalité verticale, que je cherche à imprimer à mon discours, tandis que le choix de l'idée en est dicté par l'angle de vue horizontal. Il est donc faux de penser que *notre esprit*

est ainsi fait que la formation d'un concept et l'évocation d'un mot sont un seul et même acte - J.Benda. Il n'y aurait ni artistes du mot ni imbéciles du concept, si c'était vrai. L'intelligence manie les concepts, le goût (en couleurs, en hauteur, en intensité) arrange les mots. Et toutes les combinaisons de ses deux types d'énergie sont possibles. Le concept le plus subtil se passe de mot, mais aucun mot ne peut se passer de concept ; quand on ne le comprend pas, on dit : *De ce qui est soustrait à la langue, il ne peut y avoir de concept, ni de pensée* - Badiou.

L'écriture idéale : ne toucher qu'aux choses qui n'ont pas encore de nom, et que tes mots les fassent découvrir par une caresse du toucher ou de l'ouïe, par l'intelligence ou par la musique. Les mots, mettant en valeur la nudité des concepts, plutôt que leurs habits.

L'oralité ou l'écriture, Socrate ou [Platon](#). C'est seulement au siècle des Lumières, dans les salons parisiens, animés par la stimulante présence féminine, que la tradition orale antique fut peut-être reprise, mais nous n'en avons pas de traces. Nous vivons dans un siècle d'une oralité électronique dominante et d'une écriture mécanique, en absence de sages socratiques et de poètes [platoniciens](#).

La langue émerge de notre quotidien terrien ; c'est une contrainte à ne pas négliger. Le talent littéraire consiste à s'inspirer de la hauteur du sensible naissant, à s'étonner de la profondeur de l'intelligible né, à ne pas laisser la pesanteur de la langue amortir ces deux élans vers deux admirables naissances, à garder leur grâce.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Au jeu d'échecs, en politique, en littérature la compétence se traduit par une réduction de l'ensemble de conflit (de choix envisageables), ce qui permet de trouver plus vite la meilleure solution. La compétence est donc dans la capacité de distinguer les bons et les mauvais candidats, dans le maniement des contraintes. Cette capacité manque à celui qui écrit dans une langue étrangère ; ses ensembles de conflit sont trop vastes, et le choix du mot se fait souvent par un hasard chancelant.

Dans un discours, les mêmes mots peuvent ne pas dépasser les limites du langage (des idiomes, des tropes, des banalités sophistiquées) ou bien renvoyer à la représentation leur servant de points d'attache (des concepts, des idées, des hypothèses). Chez les écolâtres, on nage dans un pur verbiage, sans atteindre la pensée, ce seul acte intellectuel.

J.Joubert : *Comment il se fait, que ce n'est qu'en cherchant les mots, qu'on trouve les pensées ?* Les pensées du sot préexistent toujours et s'annoncent avec des mots anonymes, sans éclat ni reflets.

Les pensées du sage sont des effets de bord, des reflets dans des miroirs des mots, dans lesquels se mire l'esprit et y trouve son compte. *Je ne conduis pas ma plume, c'est elle qui me conduit* - L.Sterne - *Ask my pen, - it governs me, - I govern not it.* L'écriture crée des ombres inventées, et ensuite, l'esprit leur découvre une source de lumière réelle. Celui qui part d'un éclairage accessible, au lieu de suivre son étoile inaccessible, ne pense pas, il copie ou imite. *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire* - Aragon.

Sénèque : *Cum rem animus occupavit, verba ambient* - *Quand l'objet a rempli l'âme, les mots accourent tout seuls.* C'est l'intuition qui amène des objets, c'est l'intelligence qui souffle des mots, mais c'est surtout de la hauteur qu'on aurait besoin, pour que les sons des mots traduisent bien l'âme. Pour pouvoir remplir l'âme, il faut que l'objet soit fait en matière crue. C'est ainsi, qu'il prendra sa forme. La résonance de l'âme comblée produit des mots. Le poète est l'égalité des dons de l'âme et du mot.

Valéry : *Le Langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots.* Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité

sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cogniticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiot du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi* - [Rilke](#) - *Ich bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

Par sa croyance en miracles surnaturels, le bouseux voit un Dieu, vengeur et clownesque, surveillant nos péchés ; le sage, en réfléchissant sur les miracles naturels, imagine un Dieu, miséricordieux et artiste, éveillant nos vertus.

Dire que Dieu est la Nature ([Spinoza](#)) est aussi idiot, que dire que l'horloger est l'horloge. Dieu créa cette nature merveilleuse, couronnée par la vie ; Dieu mit dans l'homme trois sublimes facultés – le cœur, l'âme, l'esprit ; mais si le Bien reste une étincelle divine, réchauffant notre cœur mais intraduisible en actes, la Beauté et la

Vérité (l'art et la science) sont des œuvres entièrement humaines. L'art est affaire de sensibilité et de génie ; la science est affaire de représentation et de langage. Dieu, apparemment, n'a pas besoin de ces attributs ; par ailleurs, tous les attributs, qu'on lui prête, sont anthropomorphes ; Dieu n'est pas seulement muet, mais nu et peut-être inexistant.

Tant de tributs à la beauté, à l'intelligence, à l'art, chez les dieux grecs ; et l'indifférence des ploucs évangéliques pour ces signes divins des humains évolués. En revanche, chez les chrétiens, - une première reconnaissance du Bien en tant que le mystère le plus divin. Une humble faiblesse, opposée à la force orgueilleuse.

Savoir ou croire, la lumière ou les ombres, la science ou l'art – le premier membre de ces dyades contient, évidemment, infiniment plus d'intelligence, de rigueur, de sérieux. La seule lumière, dont se sert l'homme, créateur et artiste, provient de sa raison (même si celle-ci ne fait que refléter une lumière reçue d'ailleurs) ; son âme la projette sous la forme des belles ombres. Renoncer à la raison, comme le réclament les religions révélées, c'est nous condamner aux ténèbres.

Il fallait être un Artiste génial, pour créer les fleurs, les papillons ou les chats ; il fallait être un Logicien génial, pour rendre si profond notre chemin vers le Vrai ; il fallait être super-sensible à la pitié et à la honte, pour placer dans nos cœurs l'inexprimable sens du Bien. Celui-ci se réduit aux caresses, c'est pourquoi au Commencement était la Caresse.

Les vertus sont des sédimentations des pratiques sociales, et la compassion n'est pas une vertu. En fonction de la hauteur de sa plume, l'artiste choisit sur l'axe compassion – indifférence la valeur, qui permette de garder l'intensité maximale de ses propos. L'indifférence soutient l'orgueil, la compassion entretient la fierté. **Nietzsche** est orgueilleux, et moi, je suis fier. De plus, la pitié pour celui qui est plus brillant que toi, mais qui souffre davantage, demande de l'intelligence, dont manquait notre philologue.

La seule manifestation indéniable de la liberté éthique est la sortie de la *prudence*, au sens **aristotélicien** du mot. Sortie de la poursuite inertielle de ses intérêts, celle-ci se situant hors toute éthique. **Aristote** a raison de placer cette notion capitale parmi les cinq principes : art, science, prudence, sagesse, intelligence – l'ordre descendant y est également très juste !

Le Beau doit avoir assez de courage pour se mettre au-delà du Bien et assez d'intelligence pour se mettre au-dessus de la Vérité. Le vrai est affaire des archives ; seuls des crétins patentés sont persuadés que *dans l'art, comme dans la pensée, nous cherchons la vérité* - **Hegel** - *daß wir in der Kunst wie im Gedanken die Wahrheit suchen*. L'art chante le Bien ; l'art est une vérité trouvée, créée ; dans l'art on ne cherche que le Beau.

Proust : *La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain posera le rapport des deux objets différents, dans le monde de l'art et dans celui de la science, et les enfermera dans une métaphore.* Comment l'auteur de telles âneries peut-il passer pour l'un des plus

grands ! - énigme du goût des Français moyens... Réduire le beau au vrai est la misère ou l'ennui des non-artistes, mais réduire le vrai au beau, sans maîtriser ni le vrai ni le beau, relève d'une imbécillité incurable.

Qu'attends-tu de l'autre ? - une excitation ou un amour ? Ce qui excite, c'est notre génie, ces dons divins, qui constituent notre soi inconnu. Ce qu'on aime en nous, c'est notre caractère, notre activisme, ce qui résume notre soi connu. Inventer un amour est une tâche à portée de notre imagination ou de notre intelligence, tandis que créer une excitation est hors de portée de l'art. Le choix d'artiste est choix d'amant, puisque son réel est son imaginaire.

L'amour est le seul outil de justice intellectuelle : *Le juste amour fera, par souci de partage, éclairer le niais et aveugler le sage* - Dryden - *Love works a different way in different minds, the fool it enlightens and the wise it blinds.* Il s'y agit vraiment de la raison la plus triviale, et non pas d'une sagesse quelconque : *L'amour est une sagesse du sot et une folie du sage* - S.Johnson - *Love is the wisdom of the fool and the folly of the wise.*

La pose esthétique relève de mon libre arbitre, elle est donc de nature sophistique ; la position éthique témoigne de ma liberté, elle est donc de culture dogmatique. Quand je suis artiste, fier esclave de mon regard rêveur, je suis sophiste ; quand je suis un raisonneur orgueilleux, acteur de mes visions, je suis dogmatique. L'homme du rêve est dans la pose ; l'homme d'action est dans la position.

Derrière toute extase d'artiste ou d'amoureux, il y a toujours, directement ou non, un objet réel associé, auquel il faut porter ta reconnaissance ou ta chaleur. Mais ce n'est pas l'objet aléatoire de ton imitation ou de tes caresses qu'il faille y vénérer, mais la création inspirée de ton âme ou la passion incompréhensible de ton cœur. Pour les sots, évidemment, notre félicité réside *dans la sorte d'objet auquel nous sommes attachés par l'amour* - **Spinoza** - *in qualitate obiecti, cui adhaeremus amore.* On crée ou l'on aime, dans le Beau mystérieux – au-delà du problème du bien palpable.

L'art résulte du larcin, que commit Prométhée auprès des dieux coopératifs : Athéna et Héphaïstos, s'occupant, respectivement, de l'intelligence et de l'action ; mais ce n'est ni la cervelle ni le bras qui résument la création divine, mais bien le feu ; les hommes perdirent la forme ardente et ne gardèrent qu'un fond tiède de raison et d'efficacité. *Sans le feu, la connaissance de l'art est impossible* - Protagoras.

Qu'est-ce qui s'oppose au *monde schopenhauerien* ? Quelque chose d'immonde, de ce qui subordonne, à l'inverse d'Arthur, la volonté à l'intelligence et la *représentation* - à l'interprétation. La vie et l'art - à l'action.

Les étapes de mon mûrissement, face au désir : le maîtriser, le calculer, le rêver, le peindre – héroïque, intelligent, poétique, créateur.

Les événements devinrent si prévisibles, transparents et insipides, que seule l'éloquence journalistique en entretient encore

l'intérêt. Et dire, que, jadis, les meilleurs orateurs appelaient au silence, face aux faits, si pittoresques ou/et si horribles. La vraie éloquence vise, au-delà d'un état de fait, - un état d'âme. Pour fixer le fait, il faut décocher des flèches ; pour atteindre l'âme, il suffit de bien bander son arc. L'art est un état d'âme, et l'intelligence est un état de faits.

Il serait bête de réduire notre valeur à la qualité de nos rêves et de nos idées, puisque, presque toujours, ils sont communs à toute l'humanité. C'est par l'acte de leur traduction artistique ou scientifique, donc par la création, que nous faisons entendre notre vraie voix. Le talent met la création au même niveau que les rêves et idées, le génie la porte même au-delà, et la noblesse l'élève au-dessus.

Ta sensibilité est indissociable des faits réels qui parsemèrent ta vie, mais pour la qualité de ta création ils ne jouent aucun rôle. C'est à peu près la même chose avec l'étude de l'Histoire : elle enrichit tes vocabulaires, mais n'apporte rien à l'efficacité, à la responsabilité ou à la sagesse de tes actions, y compris de tes créations. Les seuls personnages du passé, qui restent vivants dans le présent, sont ceux qui tentaient d'entamer un dialogue avec l'éternité. Le rêve, et non pas la réalité, guident les plus belles pensées et les plus belles plumes.

Quand je lis les propres *réflexions* de ceux, qui voient la place de la pensée **valéryenne** dans un album pour filles, j'y tombe sur un ennui, épais et plat, qui paralyserait et poétesses et duchesses et concierges. Même **Sartre** est comique, lorsqu'il parle de l'*ignorance* de

Valéry (ce qui est aussi statistiquement juste et intellectuellement bête que de trouver, que *Dieu n'est pas un artiste*). Comment leur faire comprendre, que ce n'est pas le savoir, mais le savoir du savoir, le temps hors du temps, *idea ideæ*, qui est signe d'un esprit supérieur ? Leurs *réponses* aux questions des autres sont incolores ; aucune envie de répondre à leurs *questions* grisâtres. Je ne sais même pas, si Sartre est un peu intelligent ou non.

L'éviction successive de la poésie de toutes les sphères de l'intelligence. Aux origines, il suffisait au Poète de pratiquer l'interprétatif - les dieux, l'Histoire - (le scribe attitré le supplanta, avantageusement) ; ensuite, le Poète se reclassa dans le représentatif - les idées et les justifications - (l'érudit *reçu* ou *admis* le ridiculisa) ; hier, le Poète se réfugia dans le discursif - les images et les sons - (mais les bonnes oreilles se firent rares et l'image synthétique contenta les autres). Aujourd'hui, rien d'étonnant que le Poète s'accroche au non-figuratif, où l'on le confond avec l'idiot du village.

En littérature, c'est la hauteur assumée des commencements – en noblesse, en intelligence, en imagination – qui compte et non pas les distances parcourues, fussent-elles conquises les yeux fermés (et même ignorants, comme ceux de Hegel : *Jamais on ne va plus loin que lorsqu'on ne sait plus où l'on va* - *Man geht nie weiter, als wenn man nicht mehr weiß, wohin man geht*).

L'utilitaire, au détriment de l'imaginaire, cette dérive peut frapper même les artistes eux-mêmes. Les mêmes sentiments troubles furent à l'origine des boutades platoniciennes contre Homère ou des

grognes tolstoïennes contre **Shakespeare** (Goethe et Nietzsche, deux autres de ses frères, subirent les mêmes foudres – qui aime bien punit bien) : *Une paire de bottes vaut mieux que tout Shakespeare* - Tolstoï - *Пара сапогов ценней всего Шекспира*. Soit on y voit l'ennoblissement du bottier, soit l'un des plausibles ressorts de la plume shakespeareienne, la honte. Les besoins des pieds seraient-ils plus vitaux que ceux des narines : *J'ai essayé de lire Shakespeare, et je l'ai trouvé si niais, que j'en ai eu la nausée* - Darwin - *I tried to read Shakespeare, and found it so dull that it nauseated me* - et Wittgenstein fut aussi intractable, face à l'immoralisme shakespeareien.

Les seules de tes actions qui me prouvent quelque chose, ce sont celles qui vont contre ton intérêt biologique et font croire à ta liberté. Mais ce que tu dis est sans ambiguïté et mérite plus de ma confiance. Les sots pensent le contraire : *N'écoutez pas ce qu'ils disent, regardez ce qu'ils font* - Bergson - et tu préfères la banalité d'Achille à l'intelligence de Zénon d'Elée...

La vie est infiniment plus énigmatique et vertigineuse que n'importe quel récit romanesque, pourtant on continue à se passionner pour les créations littéraires. La même chose est valable pour les recherches en Intelligence Artificielle, qui n'arriveront jamais à atteindre le niveau des plus subtiles pensées humaines, de celles qui s'écarteraient du calcul brut.

Les élites sont de trois types, selon ces trois critères : le prestige, le pouvoir, l'argent. En URSS, la première élite fut composée de scientifiques et d'artistes ; la deuxième – de despotes incultes ; la

troisième n'exista pratiquement pas. Dans la Russie actuelle, la première et la troisième, fusionnées comme partout ailleurs, se vouent au commerce, et la deuxième n'exhibe que des voyous, plus incultes que jamais.

Dans les affaires humaines, ce qui ne s'unifie pas avec l'universel ne peut relever que du folklore, de la folie ou de la bêtise. Tout en ignorant le fond de la culture européenne, le Russe est solidaire de ses formes : *L'âme russe est l'un des fragments les plus précieux de l'âme universelle* - S.Zweig - *Die Seele des Russen ist das Kostbarstes Fragment der Weltseele*.

En mathématique, à l'ordinateur, au piano, en tutus - la première jeunesse la plus souriante et la plus douée de la planète ; en politique et en économie – le règne arbitraire et moyenâgeux des crétins tataro-mongols, sombres et incultes. Tel est le contraste le plus saillant, dans la Russie du XXI-e siècle.

Jadis, même les sots, pour ne pas être en retard avec leur siècle, se rendaient au marché littéraire, occupé exclusivement par de rares fournisseurs d'images d'ailleurs. Les sots lisaient du **Chateaubriand**. Aujourd'hui, ce marché est envahi par des hordes d'infâmes scribouillards, satisfaisant le prurit *culturel* des sots et des intelligents. La plupart de ceux qui lisaient du **Chateaubriand** lisent aujourd'hui des houellebecq.

La vie moderne se réduit aux enchaînements routiniers, mécaniques, où l'essor ne trouve plus de place ; et l'essor est

synonyme de commencement, aussi bien dans l'art que dans le rêve, et, pour l'intelligence chinoise, est le fondement même d'une vie de sage. La sagesse serait-elle en train de rejoindre l'art et le rêve dans leur convoi funèbre ?

Aucun sot ne peut imiter l'intelligence de [Valéry](#), aucun non-artiste ne peut atteindre l'intensité de [Nietzsche](#), aucun non-styliste ne peut briller comme [Cioran](#). Quand je vois des foules d'épîgones, relevant de ces trois catégories d'incapables et reproduisant très précisément les démarches de [Spinoza](#), [Hegel](#) ou [Husserl](#), je perds toute envie de descendre dans leurs profondeurs (qui sont plutôt des cloaques) et je reste dans la hauteur de ma belle triade.

Spirituellement sain et mentalement malade – une rencontre rare, prodigue en génies : Kleist, [Dostoïevsky](#), [Nietzsche](#), Kierkegaard, [Cioran](#). L'homme ordinaire est spirituellement malade et mentalement sain.

J'entends partout l'intellectuel européen geindre - il aurait perdu tout son prestige et toute son influence. De tous les temps, les riches dictaient le goût dans l'art, et notre époque n'est nullement exceptionnelle. C'est l'embarras du choix qui dévia le goût des princes de l'argent. Les Michel-Ange, Mozart ou [Nietzsche](#), purent s'imposer face à une poignée de concurrents ; mais aujourd'hui, ceux qui se présentent comme artistes ou penseurs sont légion, et c'est la mode, statistique, inertielle, mercantile, c'est-à-dire le hasard, qui désigne le gagnant, qui, de plus en plus, se situe au milieu, c'est-à-dire – dans la médiocrité.

Strictement parlant, tout homme est cohabitation d'un scientifique et d'un artiste. Le premier représente le monde et raisonne la-dessus ; le second s'exprime par le chant et la danse. La réalité et les rêves, la vérité et la beauté. L'essentiel : les pensées, et même les croyances, appartiennent aux représentations et non pas au réel ; le sens esthétique est un cadeau de Dieu. Seul le corps est dans le réel ; l'âme est toujours ailleurs.

L'aspect *abstrait* de la technique moderne peut être aussi intéressant et profond que celui de la langue ou du livre. Il ne faut pas mélanger les messageries d'avec les messages. Nos contemporains s'acharnent contre l'aspect *pragmatique* de la technique, exactement dans les mêmes termes que A.Suarès, H.Hesse ou [Heidegger](#), sans le talent du premier, sans la poésie du deuxième, sans l'intelligence du troisième. C'est l'abandon de l'abstrait qui est la vraie triste originalité de nos écrivailleurs. Rien de plus ennuyeux que le concret du présent.

Le sens originel de l'art s'exprime en langage de ta caverne, mais ce sont les musées de la cité qui en préserveront des traductions à portée des analphabètes. Lumière comme cadre et ombre comme fond - tel fut le message de l'original, qui sera inversé par souci de cohérence et de visibilité. Ta lisibilité en tombera en déshérence.

L'art des perspectives : dire que le Goulag, Auschwitz et Hiroshima s'inscrivent dans un même courant peut être signe d'une débilité facile ou d'une lucidité difficile.

Dans le monde, il n'y a que de l'ordre, projeté partiellement dans notre conscience, qui, essentiellement, est vouée au chaos. Et puisque toute écriture est un va-et-vient entre le monde et la conscience, il est plus bête de se refuser au système que de le chercher. Il est également bête de chaotiser le monde et d'harmoniser, à outrance, la conscience.

Deux sortes de clarté de discours, appréciée des sots : une clarté interne, une platitude du style, les mots étant manipulés comme des choses, ou bien une clarté externe, la platitude d'une reproduction, des références courantes et trop attachées aux choses. La seule clarté artistique souhaitable est celle d'une musique, convaincante et conquérante, reconstituant un état d'âme et détachée des choses.

L'intellectuel est celui qui met le *pourquoi* avant le *comment* ; l'artiste fait l'inverse. Mais si, dans mon écrit, le *qui* se met devant tout *quoi*, je m'aperçois vite, que tout *pourquoi* est de trop, et je deviens, ou voudrais devenir, artiste. Le souci du *pourquoi* prendra forme de contraintes implicites ; le talent du *comment* constituera la tâche explicite des commencements.

L'écrit des sots est fait de ternes passages d'une évidence à une autre ; celui des profonds, c'est la réduction d'une intuition à une évidence ; celui des hautains – l'intuition d'une question se muant, par un rythme, une mélodie ou une harmonie, en l'intuition d'une réponse. Ne pas faire le dernier pas, c'est éviter l'évidence, cette ennemie de l'art.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connaît, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

Le mystère du hasard fait naître le désir ; les problèmes de la volonté et les solutions de l'intelligence s'appuient sur ce désir mystérieux. Si tu veux, que des mots s'en mêlent, sans tomber dans la graphomanie, ce désir de l'écriture, - pratique l'écriture du désir.

Les mystères sont universels et éternels, et les secrets sont individuels et passagers ; les secrets se dévoilent par le bon sens, et les mystères se chantent par l'art. D'où la bêtise de [Proust](#), qui veut que l'art soit le seul révélateur de l'éternel secret de chacun.

L'Art et la Noblesse

L'art est la faculté de créer un rythme s'écartant du visible. Mais c'est la définition même d'aristocratisme en action ! Il manque aujourd'hui à l'artiste l'expérience des mansardes ou des bagnes, pour que sa langue atteigne à une dignité patricienne. Vivre en marge des autres et au centre de soi-même - les plébéiens font l'inverse !

Créer, en français, c'est tout simplement *interpréter*, dans les deux sens : musical et logique. L'acte de traduction, qui affiche ses lettres de noblesse.

Une règle du noviciat dans l'écurie de Pégase : le premier geste est toujours une ruade. Contre ceux qui caracolent déjà, mais sans panache.

Les yeux des hommes sont en permanence ouverts, en quête de conquêtes. Quelle idiotie que d'écrire, au contact des choses, pour que nos yeux s'ouvrent davantage ! L'écriture noble, écriture au contact de l'âme, devrait donner l'envie de les fermer.

La critique aurait dû être le plus noble des métiers, sa seule cible étant le maniement du beau, tandis que les *créateurs* croient devoir patauger dans le montage de faits divers pour *faire passer le message*

du beau. La *critique* : comment naissent, se vivent et se désamorcencent les *crises* !

L'homme de l'oreille (le frère), l'homme du regard (le créateur), l'homme du goût (le noble), l'homme du flair (le poète), l'homme du toucher (le caressant) me sont plus proches que l'homme-plume (le professionnel) de [Flaubert](#) ou de [Nabokov](#).

L'un des auteurs les plus plébéiens est [Proust](#) : on remplace, chez lui, le mot duchesse par caissière, dîner - par beuverie, souffrance - par gueule de bois, pensée - par rigolade, et l'on peut laisser le reste en place, aussi cohérent que vulgaire. Le taux de goujats est le même dans les hôtels particuliers et dans les chaumières ; ce n'est pas la possession, mais la hantise ou la prière, qui adoubent l'aristocrate ; seul, dans son château en Espagne, ou invitant ses glorieux ancêtres, de sang ou de verbe, dans ses ruines. Ahurissant, le nombre et la qualité des dupes que ce cornichon emberlificota : [Proust](#) : *la qualité aristocratique de ses sensations* - Levinas.

Signes d'une noble écriture : un ton, qui conviendrait au plus illustre et au plus obscur des hommes, au plus ambitieux et au plus humble, au pécheur et au vertueux. Cervantès, [Dostoïevsky](#), [Valéry](#).

Trois dons majeurs d'écrivain - un tempérament, une hauteur, une ironie - que possèdent, séparément et sans partage, trois maîtres français : Bloy, [Valéry](#), [Cioran](#) (en Allemagne, la morgue et le nihilisme de [Schopenhauer](#) et le port altier de [Nietzsche](#) ; en Russie, depuis

l'espiègle **Pouchkine**, ironie est synonyme de légèreté). Sans atteindre les sommets de chacun, dans sa spécialité, ce livre aimerait en présenter l'équilibre.

Lorsque je devine quelle contrainte surmonte l'auteur, j'éprouve plus de plaisir, que lorsque je constate, qu'il avança encore vers son but. Le plus noble but, dans l'art, est peut-être de faire ressentir dans la belle maîtrise des contraintes le vrai enjeu aristocratique de l'œuvre. *Écrire, c'est omettre* - **Cioran**.

Toutes les idées intéressantes furent, depuis longtemps, totalement parcourues, scrutées et classifiées ; y imaginer d'étonnantes découvertes et y chercher de l'originalité est l'une des sottises qui expliquent le dépérissement de l'art à base d'idées. Ce siècle est abondant en idées et images banales. Il est stérile en images nobles, cette seule source durable d'un vrai art.

Il est ridicule d'écrire, pour prouver qu'on existe. La seule raison d'une noble écriture est d'exister par elle !

Si Dieu te fit cadeau d'un talent, la seule exigence extra-littéraire indispensable, pour en être digne, est la noblesse ; dans la littérature *la noblesse doit être ta première contrainte* - *Iskander* - *благородство должно быть в самом замысле*.

Ce qui compte, en art, c'est ce qui ébranle la beauté ou le rêve. L'art pour la vie et la vie pour l'art - le but et les moyens. Mais par-

dessus tout - la noblesse des contraintes : quand on maîtrise le *qui* et le *quoi*, on s'entend avec n'importe quels *pourquoi* et *comment*. Et **Nietzsche** : *Tout comment est bon pour celui qui a, dans la vie, un bon pourquoi - Wer ein Wofür im Leben hat, der kann fast jedes Wie ertragen* - ne fait que la moitié du bon chemin.

Les financiers furent, de tous les temps, mécènes et consommateurs de l'art, mais, jadis, ils vivaient dans le souci du grandiose, de l'éclatant, de l'exubérant - dans l'habitat, dans l'habillement, dans les fêtes - et ce penchant s'appliquait aussi à l'art. Aujourd'hui, aux yeux des financiers incultes, seul compte le prix, que le marché assigne aux transistors, aux tableaux, aux fonds de commerce. Le digital égalitaire supprima l'analogique dignitaire.

Tous les arts sont condamnés à disparaître, à cause du délitement des goûts aristocratiques ; les premiers à dégénérer furent la peinture et l'architecture, si proches des chambres et des bureaux des goujats riches. *L'effet du commerce sont les richesses ; la suite des richesses, le luxe ; celle du luxe, la perfection des arts* - Montesquieu - le luxe, c'est à dire l'oubli de l'argent, ayant disparu, l'artisan succédera à artiste.

De beaux noms et titres préparèrent l'instrumentation de l'art des robots : *Ars Magna* (Lulle) et *Sigillus Sigillorum* (G.Bruno).

Le cafouillage le plus servile se forme sous la plume ou le pinceau d'un larbin, qui s'exclame, en jubilant : *Je suis libre !*. Tant que de nobles chaînes de contraintes ne délimitent pas mon périmètre ; je

ne peut pas être artiste, au moins en hauteur. La pensée sans frein n'engendre que de l'inertie.

Trois axes d'opposition kierkegaardienne, dans l'art : l'éthique, la noblesse s'opposant à la vulgarité (à la correction démocratique) ; l'esthétique, le beau défiant le banal (le vrai du jour) ; le mystique, l'harmonieux fatal évinçant le hasard (sans regard vers l'intemporel).

Aphorisme accompagné de citations - on arrive à accorder à ce genre la palme absolue d'excellence au bout de trois humbles reconnaissances : que, dans tout écrit, ne comptent que ses métaphores, et que tout délayage l'affadit, que tout ce qui est intellectuellement intéressant fut déjà exploré par les autres, que les contraintes (miroirs, ennemis, fratries) sont plus nobles que les buts.

La musique est le seul art, où tout créateur, quel que soit son talent, ses goûts ou ses ambitions, traduit la noblesse du fond et poursuit la caresse de la forme ; c'est pourquoi la musique est la meilleure métaphore de notre existence et de nos meilleures productions.

Les profonds et les médiocres s'attachent au fond (les connaissances, la cohérence, la justice) : les profonds - pour le maîtriser, les médiocres - à cause de son prestige, les deux - parce qu'ils gardent la tête haute ; les hautains, dans leur âme profonde, s'accrochent à la forme (la musique, le ton, la noblesse). Le vrai commun asservit les têtes ; le beau unique rend libres les âmes ; le

bon est à portée des cerveaux et des bras des premiers, il ne quitte pas l'étoile des seconds. Les positions doctrinaires, face au fond, ne traduisent plus rien de personnel ; seule la pose musicale d'esthète ou d'ascète, face à la forme, peut faire entrevoir une promesse d'originalité.

À l'échelle verticale, l'écriture doit viser et l'esprit (la profondeur) et l'âme (la hauteur). Le besoin d'un écho, d'une reconnaissance **hégélienne** ou d'une recognition **kantienne**, nous poursuit : de l'esprit on attend l'étonnement et la fraternité, et de l'âme – une espèce de reciprocité amoureuse. Les eunuques ne le comprennent pas : *L'amour de la gloire, cette dernière infirmité des têtes nobles* - Hume - *Love of fame, the last infirmity of noble minds.*

Le seul art noble est l'art romantique, où l'émotion s'équilibre avec l'ironie dans une peinture d'un état d'âme. *L'art est, avant tout, un état d'âme* - Chagall - *Искусство - это прежде всего состояніе души.* À la peinture, les *abstraits* opposent la divination. L'appel des *formalistes* - ne pas nommer l'objet, mais seulement le suggérer, est irrecevable. Quand on évite le *bon* objet, on tombe, fatalement, sur un autre. Et puisque toute relation et tout qualificatif peuvent et doivent se muer en objets à part, chercher des rapports et couleurs au détriment des objets est également sans objet.

Les véritables pinceaux de l'artiste **Nietzsche** ne sont point les *transformations, amplifications ou rénovations*, dont il parle abondamment, mais bien les *filtrages*, dont il ne parle jamais, mais qui,

les seuls, assurent l'omniprésence de la noblesse, tout en restant invisibles eux-mêmes, dans tous les tableaux qu'il peint.

En littérature, toute proposition est faite d'idées (sens, adéquation, justesse) ET de mots (expression, tempérament, noblesse) ; ces deux facettes sont nécessaires. Ni littérature d'idées seules ni littérature de mots seuls ne peut exister ; la statistique ou la clinique s'en chargent.

Respectivement, le but, les moyens et les contraintes de l'art : mettre en mouvement les meilleures cordes de notre âme, faire ressentir la beauté poétique du monde, imposer au langage la noblesse musicale. La musique est aux commencements, elle est la contrainte, filtrant tout bruit, écartant ce qui est sans poésie, entretenant la tension de nos cordes.

Depuis un siècle et demi, le problème de la culture n'est pas dans sa fonction, mais dans son organe ; partout, où régnait l'âme individuelle, s'érige, en seul juge, l'esprit collectif. [Valéry](#) voit le mal dans le peu d'esprit critique : *La libre coexistence des principes de vie et de connaissance les plus opposés*, tandis qu'il est dans le peu d'âme aristocratique.

Le style, qui se forme sous ta plume, dépend fortement de l'oreille, à laquelle tu veux t'adresser ; c'est pourquoi te tourner vers tes contemporains ou même vers tes complices te condamne à la médiocrité stylistique. Seule une création devant ton auditeur inexistant, te paraissant divin, promet et le style et la hauteur et la

noblesse. *Le style doit se plier à ta propre mesure, projetée sur un auditeur clairement identifié, dans lequel tu veux te fondre* - **Nietzsche** - *Der Stil soll jedes Mal dir angemessen sein in Hinsicht auf eine ganz bestimmte Person, der du dich mittheilen willst.*

Ce n'est pas le trop de mécanique dans les moyens – la photographie, le cinéma, l'électronique – qui explique le dépréisement de l'art, mais le pas assez d'organique dans les commencements – l'élan, l'émotion, la noblesse.

L'intensité artistique est plus compatible avec une faiblesse noble qu'avec une basse puissance ; elle vérifierait peut-être cette belle contrainte ; *minimum d'énergie, maximum d'excitation* - **Valéry**.

Pour un écrivain, la contrainte la plus utile est le filtrage de l'inessentiel, parmi les objets, les faits, les angles de vue, les tonalités. C'est comme passer par un *creuset* : *le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or* - Fénelon. Et la noble manière, le talent, ne brille de tout son éclat que sur la noble matière.

L'élan, la beauté, la noblesse surgissent de la forme et non pas de l'idée. Et même si **Baudelaire** a raison : *Parce que la forme est contraignante, l'idée jaillit plus lumineuse*, il vaut mieux contraindre par des idées filtrantes, pour que la forme jaillisse, portant nos ombres !

Dans l'écriture, le **Quoi** découle des contraintes, le **Comment** – du talent, le **Pourquoi** – de la noblesse. Et la facette fondamentale, le **Qui**,

est peut-être, l'harmonie en puissance ou en étendue, de ces trois dimensions. Mais l'absence d'un seul de ces dons condamne à la platitude.

Quelle chance eut la France avec Voltaire et Chateaubriand en tant que juges complémentaires en esthétique ! Tout bon écrivain français devrait les avoir en vue, en permanence : l'ironie du premier l'empêcherait de ne se vouer qu'à l'exalté, et la noblesse du second lui désapprendrait à ne fréquenter que le genre persifleur.

La tragédie doit transiter par la mélancolie, par cette soif, née du conflit entre le vouloir lyrique, le devoir empirique et le valoir aristocratique. C'est pourquoi les comédies tragiques, vécues par les personnages de Tchékhov, sont au-dessus des tragédies comiques, que jouent les repus du pouvoir (Job, Andromaque ou Hamlet) et les repus du savoir (Faust ou Manfred).

La dégringolade de la fonction d'artiste : de la noble *création* hors espace-temps vers la *transmission* de l'ancien élitiste vers le contemporain moutonnier et, enfin, vers la *communication* entre les robots, vautrés dans le présent.

La fabuleuse mise en scène des *Troyennes*, dans l'amphithéâtre de Syracuse ; mais ce n'est pas dans la souffrance des vaincus que je perçois la vraie tragédie, mais dans la compassion qu'Euripide éprouve pour ses ennemis martyrisés – de l'incorrection politique ! Son acolyte, J.Racine, n'a d'empathie que pour les *siens*.

Ce qu'il y a de meilleur, dans mon cœur, est muet ; tout ce qu'il y a de profond, dans mon esprit, est commun ; pour m'exprimer, il ne me reste que mon âme. *Mon art, c'est l'azur de l'âme, débordant sur ma toile* - Chagall - *Моё искусство - лазурь души, изливающаяся на холст.*

Tout ce qui a déjà un nom, des coordonnées et des dates est bon pour un récit, mais se prête mal à la poésie. L'exclure est l'une des contraintes les plus prometteuses d'un art noble, qui est aspiration vers l'atopique et l'atemporel.

L'art sobre glace par l'insignifiance du monde qu'il décrit ; l'illusion de grandeur ou la consolation noble ne peuvent venir que d'une ivresse : *L'ivresse de l'art est plus apte à voiler les terreurs du gouffre* - Baudelaire.

La tranquillité de la plume - au service de la vibration des lignes tracées ; le tableau tranquille ne peut être ni noble ni beau, même s'il est juste et vaste.

Depuis Socrate, on considère techniquement identiques les génies comique et tragique ; mais le don comique n'est qu'un talent, tandis que le goût tragique relève vraiment du génie. La comédie peut se contenter de rires et d'applaudissements, tandis que la tragédie est toujours accompagnée de noble musique ou de profond silence. Ainsi, je ne vois d'autre tragédien complet que Tchékhov, à qui G. Steiner, soudain devenu sourd ou trop naïf, refuse ce statut : *Tchékhov n'entre*

pas dans la catégorie de tragédien - Chekhov lies outside a consideration of tragedy. Et peu importe ce que **Tchékhov** lui-même pensait de ses genres. Ce *n'est pas une comédie, comme vous me l'écriviez, c'est une tragédie* - Stanislavsky - *Это не комедия, как Вы нисали, - это трагедия.*

Le créateur, c'est la noblesse des contraintes, la liberté du talent, l'originalité du style ; donc, opposer le *qui* au *quoi* (les contraintes), au *comment* (le style), au *pourquoi* (la noblesse), est absurde. Cette opposition n'a de sens que chez les non-créateurs, chez ceux qui sont dépourvus de quelques-unes de ces trois facettes.

L'ordinateur n'a pas à s'excuser auprès de Gutenberg, à cause de la chute du prestige et de la diffusion du livre. Le problème est ailleurs : il y a, aujourd'hui, autant de talents qu'aux toutes autres époques, et même peut-être autant de désirs de bonnes lectures ; ce qui disparut, c'est l'originalité, la musique, la noblesse – bref, l'âme, aussi bien chez l'écrivant que chez le lisant. Là où jadis s'employait le rêve, une raison pseudo-révoltée, pseudo-savante, pseudo-exceptionnelle remplit les pages monotones, robotiques, tournées vers l'actuel et ignorant l'éternel.

Si, après avoir lu ton livre, quelqu'un te disait que son rêve eût gagné en hauteur, en pureté ou en intensité, tu pourrais interpréter ce vague et noble aveu comme éloge, compréhension ou fraternité, ce qu'attend n'importe qui. Tant de grandes catégories se développent en banalités.

Les ailes, (celles qui permettent de s'exprimer par métaphores - **Nietzsche** - *Flügel im Gleichen zu reden*), c'est, à la fois, la hauteur, la noblesse, le talent. Les posséder, pour le créateur, c'est savoir manipuler les métaphores à bon escient.

En cherchant à rendre des sentiments vécus, beaux, authentiques, des sentiments à vivre, on ne fait pas de bonne littérature ; ce sont des sentiments imaginaires et nobles, des sentiments à rêver, qui amènent la belle littérature.

Dans le *comment* (le style) de l'artiste, l'intuition individuelle reconstitue le *pourquoi* (la noblesse) ; du *pourquoi* (le gain) de l'homme d'action, la rigueur commune déduit le *comment* (l'algorithme).

Des états d'âme, des objets composites, des illuminations sont souvent informes, dépourvus de noms ; ce sont les objectifs les plus intéressants d'une écriture elliptique, qui est peut-être la plus noble. L'écriture hyperbolique peut te faire t'enliser dans un maniérisme intenable ; l'écriture parabolique peut conduire à un relativisme aplatisant.

L'immobilité des commencements sert à résister à l'inertie des parcours. *Mon enthousiasme ne surgit que dans l'élan créateur initial ; tout 'développement' est perte d'intensité, sous le signe de la nécessité et non pas de la liberté* - Berdiaev - *Только первичный творческий подъём*

вызывал во мне энтузиазм; „развитие“ - охлаждение, под знаком необходимости, а не свободы. Toutefois, le premier chaînon de cette chute n'est pas la perte de l'enthousiasme, mais le pâlissemement de la beauté. C'est une question de style et non pas de liberté. D'ailleurs, dans les grands commencements il y a plus d'arbitraire noble que de liberté neutre.

L'art : créer des vibrations de nos sens, en harmonie avec ton état d'âme, état réel ou imaginaire. Mais tout état d'âme n'est qu'une nébuleuse ; y placer ton étoile est un noble but de l'art et le seul moyen de faire valoir ta personnalité.

Un état d'excitation, une reconnaissance d'une force, un positionnement flatteur sur la scène publique – quand j'énumère ces objectifs communs de tout candidat-littérateur, je suis navré de constater qu'ils peuvent s'obtenir sans aucun talent, sans aucune noblesse, sans aucun acte (terme de Valéry), c'est-à-dire sans aucune passerelle nette entre l'œuvre et l'état d'âme de l'auteur artiste (et non pas de l'homme biographique).

Les contraintes – l'outil de l'esprit ; la noblesse – l'outil de l'âme ; le talent – l'art de l'usage coordonné de ces deux outils, le premier servant à déblayer le fond, le second – à affiner la forme.

Chercher la différence entre ce qu'un écrit *dit* et ce qu'il *est* – est sans intérêt, au moins pour les non-pédants. Ce qui compte, c'est ce que cet écrit *chante* (la noblesse de la hauteur) et ce qu'il *dévient* (la

mélodie de la création). Le fond et la forme se fusionnent, chez les grands.

Dans un bel écrit poétique, le sens est embelli par le son, et le son est ennobli par le sens.

Proust est sirupeux et écœurant, Nabokov est mélodieux et souriant ; des minauderies d'un fat et des polissonneries d'aristocrate, un snob parfumé et un agoraphobe confirmé – Nabokov se moquait de nous, en reconnaissant chez Proust une plume sœur. Le seul point commun - l'absence d'invectives – ne les rend nullement proches.

La première qualité d'un artiste, c'est le don de maintenir une grande intensité, à travers chaque œuvre et dans toutes ses œuvres. Chez Bach, on trouve tellement de lourdeurs monotones, comme chez Mozart – de légèretés inertielles, ce qui, inévitablement, aboutit à la platitude, mais Beethoven sait, partout, garder sa hauteur d'une intensité inébranlable. Mais, dans les meilleurs de leurs ouvrages, le génie des deux premiers est plus pur, plus noble, plus incompréhensible. Beethoven est un aliment, qui n'est pas irremplaçable, les autres – des excitants uniques.

Ni le mouvement discursif, ni la finalité proclamative, mais l'immobilité du commencement, libre et noble, rend sacrée une écriture. *Toute œuvre d'art, qui n'est pas un commencement, ne vaut pas grand-chose* - E.Pound - *Any work of art, which is not a beginning, is of little worth.*

La poésie la plus pure – lorsque le sentiment s'y met à danser ; la philosophie la plus noble – lorsque s'y met à danser la pensée.

Quand on voe un culte au Beau, on perçoit tout appel, en paroles ou en actes, au Bien et à la Justice comme une platitude voire une bassesse, leur seule traduction noble étant peut-être une pitié, silencieuse ou pétrifiée.

Le talent n'a sa place que dans un livre idéal : le style en est le contenant, et la noblesse – le contenu. Inverser les rôles, c'est rendre le livre – maniére ; l'inertie y remplace le talent. Maître ou esclave.

La noblesse, dans l'art, consiste à donner de la hauteur à ce qui t'entraîne vers un but digne (l'élan vers l'inaccessible) et à ce qui retient tes commencements indignes (la pureté des contraintes).

Ce n'est pas son opinion sur les objets qu'expose l'aphoriste ; il imagine surtout des chemins d'accès, originaux, nobles ou vertigineux, à ces objets ; l'opinion, elle-même, peut bien être banale. C'est ce que retiennent les mauvais lecteurs.

Nietzsche : *In der Kunst heiligt der Zweck die Mittel nicht ; aber heilige Mittel können hier den Zweck heiligen - Dans l'art, le but n'ennoblit pas les moyens ; mais des moyens nobles peuvent ennobrir le but.* On aimerait toucher celui-ci, sans toucher à ceux-là. La noblesse a besoin d'attouchement, d'adoubement.

Le seul élément décisif, pour former un vrai style, ce sont les métaphores. La seule véritable grandeur d'écrivain est dans les métaphores et non dans les récits, les tableaux, les abstractions, les idées, les jugements, les positions. La métaphore – une beauté laconique, portée par une noblesse. Le style – des rituels, dédiés aux métaphores.

La tâche la plus noble de la philosophie aurait dû être la traduction en langage poétique de ce qui est grandiose ou mystérieux dans le regard sur la condition humaine.

Signes de la liberté d'artiste – la fidélité dogmatique (le goût) et le sacrifice sophistique (le style). Signes des contraintes d'artiste – l'infidélité sophistique (l'ironie) et le sacrifice dogmatique (la noblesse).

Valéry : *Les pensées, les émotions toutes nues sont aussi faibles que les hommes tout nus. Il faut les vêtir.* Le couturier dominant fournit les uniformes ; la première noblesse arrache les insignes et ose le haillon ou la charpie. *L'homme nu sur Pégase sans ailes - Lorca - Hombre desnudo en Pegaso sin alas.*

H.Hesse : *Es gibt keine edle Musik, die nicht zu manchen Stunden wie Kinderlächeln und zu anderen Stunden wie tiefste Todesträuer auf uns wirkte - Toute musique noble agit sur nous parfois comme un rire d'enfants et parfois comme un deuil funèbre sans fond.* On devrait

appliquer ce critère à tous les arts ; l'homme a deux sortes de larmes, face à la haute espérance ou au désespoir profond ; et l'artiste est le puisatier ou le sourcier de nos meilleures fontaines.

J.Baudrillard : *L'extase poétique du langage correspond à la phase libertine d'une sexualité sans reproduction.* Le corps désiré par le poète est le mot. Et sa noblesse est sa meilleure caresse.

Si un art n'est pas aristocratique, il n'est qu'utilitaire. On en décorera des palais, mais on n'en embellira pas des chaumières. La Caverne est une galerie d'art aristocratique : c'est par l'ombre qu'un objet jette sur l'âme ouverte sur la vie qu'on en reconnaît l'étendue et l'éclat - de l'art vital. Le plein air et le néon ne valorisent que le minéral.

Le nihilisme civilisationnel - le politique, l'économique, le technique - ne peut venir que de l'ignorance tout court, puisque inventer des points zéro y est ridicule, toute création y étant accumulative ; c'est une ignorance étoilée qui justifie le nihilisme culturel - dans l'art ou en philosophie. Trois sortes de nihilisme honorable : l'éthique - le souci des moyens, l'esthétique - la noblesse des contraintes, le mystique - l'obscur vénération des commencements et des fins. Trois sortes de points zéro de la création initiatique.

Jadis, plus de connaissances des Lettres signifiait plus de noblesse. Aujourd'hui, on gère la littérature comme on gère un garage.

Tout littérateur compte sur ses griffes et non plus sur ses plumes. En devenant reptile, il espère avoir une langue bien pendue.

Très tôt je comprends, que ma voix ne peut pas avoir de fond (les sources et les fins m'étant inaccessibles). Plus tard, j'apprends, hélas, que même la fusion avec la forme est une illusion de plus, qui dure le temps d'un emballement (*le dur désir de durer* de l'artiste - Éluard). Il ne me restera que la perspective, la voix qui s'éteint en échos mourants (*flatus vocis*), en regards évanescents.

Le cycle vital : l'écoute stoïque de tout courant de la vie (*libido sciendi*), le désir de puissance artistique (*libido dominandi*), l'aristocratique regard, baignant dans la pitié et la honte (*libido sentiendi*). **Nietzsche** n'accomplit que la moitié du parcours, prenant trop à la lettre les substantifs, se trompant systématiquement d'adjectif et oubliant le verbe !

Impossible de rendre, fidèlement, un sentiment, puisque l'essence de tout grand sentiment est dans la profondeur indicible de la vie ; on ne peut qu'en rendre la forme, c'est-à-dire l'intensité du verbe et la hauteur du regard ; l'art n'est pas dans le descriptif, mais dans l'inventif.

L'art des contraintes : me rendre sourd à ce qui pourrait me mettre en route ; me faire aveugle devant ce qui voudrait occuper mon horizon ; détourner mon nez de l'insipide. *L'élimination de l'inessentiel, voilà le secret de l'intensité vitale* - Lao Tseu. C'est aussi la clé d'un bon

style. Des liaisons, des développements, des justifications relèvent, la plupart du temps, de l'inessentiel. La grandeur n'est pas dans l'intégrité profonde, mais dans le pointillé hautain : *Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires* - Montesquieu.

Le spectre de l'impulsion initiale, c'est ce qui distingue un homme intéressant. *Tout s'achève avec mon commencement* - T.S.Eliot - *In my beginning is my end* (ne pas croire les Chrétiens, naïfs ou hypocrites : *my end is my beginning*). En grec, *commencer* signifierait *commander* - volonté de puissance (pour [Nietzsche](#), vouloir, c'est obéir au commencement, plutôt que commander la fin) ! *L'unique joie au monde, c'est de commencer* - Pavese - *ricominciare è l'unica gioia al mondo*. Ensuite, le poète, qui doit être *Prince*, conserve cette impulsion (*nous ne sommes pas responsables de ce qui naît en nous, mais de ce qui dure* - [Valéry](#)), le philosophe la contrecarre par un angle de vue paradoxal, le pragmatique la rattache à la réalité. La pulsion, l'expulsion, la propulsion.

Mon vrai cœur est peut-être mon imagination, comme mon esprit est mon goût, et mon âme - mes larmes. Mais seul le poète a le droit de prendre les seconds pour les premiers. Ou les fusionner comme le Dieu de [St-Augustin](#), qui aurait vu la flamme divine dans l'homme sous forme de cette magnifique triade : *l'intelligence, le goût, le désir*.

Les hommes se divisent en plébériens, pédants et artistes. Le plébéien prend la vie, sans la transformer. Le pédant cherche une étiquette pour tout ce qui se révèle, il formalise. L'artiste erre dans la

réalité, il en forme une autre, imprévisible et trépidante. Le plébéien est dans l'espace, dans ce qui est commun à de nombreuses générations. Il est l'incarnation du genre humain. Le pédant est mû par le temps, par ce qui est irréversible et contingent. Il est le fait du genre humain. L'artiste est libre, il est l'âme ou le rêve du genre humain. Le plébéien vit, car il ne sait rien faire d'autre. Ayant assez vécu, le pédant se met à beaucoup de choses n'entrant pas dans la vie réelle. L'artiste veut insuffler la vie dans ce qui l'émeut. Le premier a peur de la vie, le deuxième en est rassasié, le troisième en a toujours soif.

Le néant fut l'ultime refuge des attributs, qu'on avait tenté d'attacher à Dieu, à l'amour, à l'art. On appela cette tentative désespérée - l'absurde ou l'existentialisme. Sans point d'attache crédible, ces attributs n'ont qu'à se substantiver et à ne se lier qu'avec des conjonctions décharnées.

L'homme complet serait celui qui est capable de garder le même enthousiasme ou le même dégoût, en cheminant d'une mystique vers une éthique, en passant par une esthétique. Un philosophe, un artiste, un homme de conscience - ce qui paraît être la définition même du poète !

Notre sympathie hésite entre l'homme qui croit, l'homme qui crée et l'homme qui crie : la foi, l'art et la souffrance ; la mystique, l'esthétique et l'éthique. À partir de ces trois dimensions, ou bien on réussit à en faire un espace électif, discret et Ouvert vers l'intemporel -

la noblesse, ou bien on les projette sur la continuité, l'irréversibilité et l'ouverture au temps - l'inertie, le conformisme.

En fait d'art, agir au nom d'un bon droit est bête et servile, contrairement à la politique. L'attitude, qui nous découvre le mieux, est l'imposture reconnue, l'impossibilité de se réclamer d'une source, la traduction de pures mélodies en cadences abruptes. Parler au nom de ce qui refuse tout nom. Être interprète plutôt que représentant.

La dichotomie clanique la plus parlante est celle qui divise nos semblables en ceux qui voient dans l'homme une splendeur époustouflante et en ceux qui n'y trouvent qu'une vacuité de plus. J'adhère, sans ciller, au premier clan, tout en disant, que la splendeur humaine est dans une vacuité, que seul sache faire résonner l'artiste.

Le choix est entre l'imposture (la *mystification de soi*) et la *conscience de soi*. L'artiste opte pour le premier terme, afin de communiquer avec la source de tout ce qui est mystérieusement humain. Les autres se partagent en deux groupes équivalents : les joueurs conformistes et les jouets anti-conformistes.

Il faut bien disposer de la perfection du miroir, mais pour ne bien refléter que des rêves. *Je rêve de ma peinture, ensuite je peins mes rêves* - Van Gogh.

Rêver, c'est entendre de la musique à travers toute clamour de la vie. Et comme toute vraie création naît du besoin d'échos, on se met à

griffonner des pages ou des toiles, car c'est le seul moyen de munir son rêve - du regard, pour répliquer à l'oreille. *On naît poète, on devient tribun* - Quintilien - *Nascuntur poetae, fiunt oratores*.

En se lassant de l'homme, des actes, des systèmes, on finit par leur refuser tout titre de noblesse. Avec désespoir ou ravisement, on en trouve la seule assise durable – la métaphore – littéraire, picturale ou musicale. Et puisque la vie ne vaut pas grand-chose sans noblesse, on finit par admettre, que la vraie vie c'est l'art.

Baisser les yeux, cherchant des profondeurs, des voluptés ou des hontes, - un excellent moyen pour être propulsé vers la hauteur. L'écriture aurait dû être une œuvre de la chair, où l'oreille et les yeux enflamment alternativement les mains et le cerveau.

Le fanatisme des contraintes se marie parfaitement avec l'ondoyance des buts. Mais la conviction dans les buts rend trop lâche l'exigence des moyens. Le créateur vétérotestamentaire, en créant d'abord le *But* et les *Moyens* (traduits maladroitement dans la Septante par *Ciel et Terre*), s'avoue ne pas être artiste.

La tour d'ivoire, cette hauteur d'en-bas, et les ruines, ces abîmes d'en-haut, sont les seuls déserts lieux, que hante le fantôme, sans domicile fixe, de mon écriture, fantôme et non pas locataire.

La noblesse était possible, puisque l'art, c'est à dire une distance esthétique entre la réalité, la création et l'émotion, était possible. Avec

la mort de l'art, c'est à dire avec sa fusion avec la seule chose qui compte aujourd'hui, la réalité, toutes les armoiries nobiliaires peuvent être effacées.

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes. Les vraies *Regulae philosophandi* devraient se réduire à l'*Ars somniandi*.

Ce n'est pas dans le solide des muscles, mais dans le liquide de ses faiblesses que l'homme diffère radicalement de la bête : dans la larme, dans l'encre, dans le fiel. Tant que le sang, et non pas la lymphe, alimente son âme.

Quelle ligne de parenté m'est plus chère ? celle que m'insuffle le même feu dans les veines, ou celle qui me rend solidaire dans la poursuite des mêmes objectifs ? le sort ou le choix ? - moi, je penche pour le sang et me détourne des gangs. D'autant plus que le poète, en moi, aime converser avec le sort, et le philosophe s'amuse à unifier tous les choix.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est à dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la

volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan nietzschéen. Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

La plus haute création n'est pas celle qui peint ce qui aurait pu ou dû être, mais ce qui est ; le vouloir ou le devoir devraient se mettre au service du pouvoir, c'est à dire du talent, artistique ou scientifique, qui est l'interprète le plus fidèle du valoir intellectuel.

Pas de perles aux sommets, elles s'associent, hélas, avec la profondeur, au lieu de la juste hauteur. On préféra de sombres plongeurs aux lumineux anges : *Celui qui cherche des perles doit plonger en profondeur* - Dryden - *He who would search for pearls must dive below*. La crédibilité des colliers d'artisan peut-être y gagne, mais des perles sans prix d'artiste ne se gagnent qu'en hauteur, par envol et non par plongée. Les perles de la profondeur attirent surtout les pourceaux, qui ne regardent jamais le ciel.

La vie a ses raisons et ses pulsions ; il faut savoir maîtriser les premières et succomber aux secondes. *Pour vivre, perdre la raison de vivre* - Juvénal - *Et propter vitam, vivendi perdere causam*. Sans cette raison, il est plus facile de se résigner à réduire la vie à un livre, pour rester maître de ses raisons : *Il est possible, que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre* - A.Suarès - mais l'homme libre finit par ne

plus vivre que des autres et par n'écrire de livres que sur des livres des autres, et non plus sur sa propre vie invisible. Aimer à perdre la raison (Aragon) paraît être une bonne introduction à la sagesse, puisque celui qui n'en perd jamais, n'en a pas beaucoup.

Dieu fit qu'une cohabitation pacifique entre l'action et le rêve fût continue, comme entre le jour et la nuit. Il ne faut ni éteindre l'astre ni s'exposer à lui en permanence. *La vie est un rêve, c'est le réveil qui nous tue* - V.Woolf - *Life is a dream. 'Tis waking that kills us.* Vos rêves nocturnes sont si bien connectés au calcul diurne, qu'aucun éclair des aubes ne menace plus vos vies rechargeables. *Vivre, c'est bien, rêver, c'est mieux, le mieux de tout, c'est de réveiller* - Machado - *Si es bueno vivir, todavía es mejor soñar y, lo mejor de todo, despertar.* Et l'écriture serait un rêve guidé (*sueño dirigido*). *Les lois secrètes gouvernent le rêve* - Borgès - *las secretas leyes rigen el sueño.*

Le ton grand-seigneur est impensable dans la science, intenable dans l'art et – indispensable – dans la philosophie, où le savoir et l'intelligence sont des éléments de second ordre ; il y suffit de chercher une entente grandiose entre le bon, le beau et le vrai – un travail de sacralisation et d'adoubement, un travail de prêtre, dans un temple, une tour d'ivoire, une ruine.

Dans une perspective horizontale, plus je me rapproche d'une chose, plus je m'éloigne d'une autre ; dans une perspective verticale, plus je m'élève, plus lointaines deviennent toutes les choses, qui finissent par devenir les mêmes, pour mon regard nouveau-né, - tout

retour éternel du même est là – tout est question des ailes et de l'intensité du regard. L'indifférence aux choses, l'ironie aux idées et au-delà - la caresse de l'art et la musique de la vie.

Jusqu'à Balzac, le rêve intemporel constituait le fond et le ton de la littérature. Le présent gluant, le souci du palpable et de l'actuel, a fini par repousser toute atmosphère vaporeuse ; désormais, même dans les récentes biographies des sages grecs ou des empereurs romains on sent la pestilence de notre actualité.

Si je vis un commencement, nihiliste (*ex nihilo*) et beau (*maxima de males verbisque*), comme une fin, je fais frôler la vie par la mort, la beauté – par l'horreur, et je comprends, que c'est propre à tout art. *Quiconque a eu plusieurs naissances est décédé autant de fois* - [R.Debray](#) – sans l'espoir de renaissance – l'artiste dit adieu et non pas au-revoir a ce qui avait été vécu en grand.

Toute âme noble a besoin de faire des sacrifices. Les plus chanceux – Kierkegaard, [Nietzsche](#), S.Weil, [Cioran](#) – n'avaient rien à sacrifier aux autres, ce qui les obligeaient à chercher des sacrifices devant eux-mêmes, et ces abandons s'avèrent être les plus féconds pour la qualité de l'écriture.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage

vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, [Nietzsche](#) mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

Mettre la fidélité d'esthète au-dessus du sacrifice d'ascète – la volonté de puissance de l'artiste.

Le rêve, flanqué de finalités, perd son mystère ; mais le rêve, livré à la marche, oublie la danse ; il ne peut suivre l'étoile qui danse qu'avec de bonnes œillères des commencements, sentimentaux ou artistiques. *Une œuvre d'art impose des contraintes à la rêverie* - [G.Spaeth](#) - *Художественное произведение обуздывает мечтательность*.

Avec la trajectoire de la progéniture des infortunés de Missolonghi ou de Camiri, on voit, auprès de nos contemporains, la chute du prestige, qu'avaient le beau et l'héroïque – la programmation informatique et le métier de banquier, face à la plume ou l'épée, exercèrent une attirance autrement plus nette et décisive.

Des grands, tels *Rousseau* ou *Tolstoï*, tentèrent, pitoyablement, de mettre l'homme en eux à la hauteur de l'artiste qu'ils furent. Je ne connais que deux réussites de cet effort, inutile mais noble, – [Rilke](#) et [R.Debray](#).

La grandeur et l'originalité d'un artiste sont dans l'invariant, dans le même, dont on cherchera à maintenir l'éternel retour. L'un des

contraires s'appellerait la mode : *La mode est l'éternel retour du nouveau* - Benjamin - *Die Mode ist die ewige Wiederkehr des Neuen.*

L'artiste *doit et peut* mettre l'esthétique au-dessus de l'éthique (Nietzsche et son dédain de la *pitié*) ; le goujat *veut et sait* faire l'inverse (Spinoza s'acharnant contre la *tristesse*, ou Hegel dénonçant les *belles âmes*).

L'ivresse comme départ d'une écriture et arrivée d'une lecture, maîtrise concentrée et consolation dissipante, - ce moyen poétique, pour atteindre un but philosophique. *Il n'y a de vraie jouissance que là où il faut commencer par avoir le vertige* - Goethe - *Es ist ja überhaupt kein echter Genuß als da, wo man erst schwindeln muß.*

Les yeux nourrissent ton savoir de la lumière du monde, le regard laisse sur le mystère du monde l'empreinte de ta personnalité, mais pour te révéler toi-même, donc pour rêver, tu as besoin de la nuit. *Ni la science ni l'art ne peuvent donner ce qu'apporte avec elle la nuit* - Chestov - *Ни какая наука, ни одно искусство не может дать того, что приносит с собою тьма.*

Seul un intellectuel peut apprécier la réflexion sur le langage, tandis que tout le monde a un besoin très net de consolation. Donc, une bonne philosophie, celle qui fait du langage et de la consolation ses objets centraux, devrait, en partie, s'adresser à tout le monde. *Toute culture a deux devoirs : consoler la majorité, apporter à la minorité, aux grands esprits, de l'air qu'ils respireront* - H.Hesse -

Zweierlei Aufgaben hat jede Kultur : die Vielen zu trösten ; den Wenigen, den großen Geistern, Luft zum Atmen zu geben - cet air est la musique, à laquelle doit se réduire tout langage d'art.

Les bonnes contraintes apportent de l'intensité à la vie et de la noblesse à l'écriture. *Éviter l'inessentiel, qui t'empêche d'être heureux, - voici le but de ta vie* - **Tchékhov** - *Обойти мелкое, что мешает быть счастливым, — вот цель нашей жизни.*

Les petits Oui et Non naissent du comparatif, égoïste ou conformiste, social ou médical ; les grands – du superlatif, scientifique ou artistique. Le grand Non découle de la profondeur, où règne l'esprit, désespéré par le gouffre qui sépare l'absolue merveille du monde de l'horreur absolue de notre propre mort. Le grand Oui plane dans la hauteur, où s'arrête le temps et s'épanouit l'âme, contemplative ou créative, s'identifiant avec ce qui est éternel – le Bien, le Beau, le Vrai.

Il y a assez d'artisans et de journalistes, pour servir les idées ou la vie, en les décrivant ; le rêve réclame un tableau d'artiste, se servant d'idées ou de vie communes, comme d'une matière première, de couleurs presque aléatoires, pour peindre ses propres états d'âme.

La vie hors science ridiculise ton savoir ; la vie sans talent artistique annihile ton valoir. Aucune trouvaille d'un fond ou d'une forme ne pourra pallier à ces carences irrécupérables. La vie, dans ce cas, ne se justifierait que par l'amour et l'humilité, qui sont une forme

mystérieuse et un fond lumineux. *Si tu songes à bâtir une hauteur, prends pour fondement l'humilité* - **St-Augustin** - *Cogitas construere celsitudinis, de fundamento cogita humilitatis.*

Une découverte qu'on fait, malheureusement, trop tard : l'âme ne se réduit ni aux yeux ni aux oreilles ni à l'esprit. Ce n'est que lorsqu'on l'a découvert, qu'on peut envisager d'être un artiste. *J'eus l'impression de ne posséder, n'avoir besoin ni des oreilles, ni toutefois des yeux ou autres sens* - Bach - *Es war mir, als wenn ich weder Ohren, am wenigsten Augen und weiter keine übrigen Sinne besäße noch brauchte.*

Impossible d'être pacifiste, si l'on tient à faire entendre sa voix ! Le combat est l'élément de toute écriture, qui se veut hors et au-dessus des faits. Mais il faudrait dé-fêter les victoires des *idées*, se ranger du côté des vaincus, tombés, le *verbe* sur le *cœur*. Non pas *vae vincis*, ni *gloria vincis*, mais bien *verbae vincis*, même accompagné de *vae solis*.

Pour parler d'un état d'âme, il faut qu'il y ait une âme. Or, les cas, où l'âme se réveille, sont rarissimes ; le plus fréquemment, ils se manifestent chez le poète. Je n'évoque les états d'âme que lorsqu'un fourmillement poétique en autorise la peinture. L'âme dort dans les tumultes quotidiens ; un *silence éternel* la rend vivace.

Mes écrits font partie de mes rêves et non pas de ma vie ; ce n'est pas ma tombe, mais le ciel qu'ils rejoindraient. *Je ferais enterrer mes manuscrits avec moi, comme un sauvage fait de son cheval* - **Flaubert**.

À ceux qui cherchent des idées, pour guider leur vie, je préfère ceux qui ont trouvé des mots, pour peindre leurs rêves. À l'imagination du rêve *Dostoïevsky* préfère la réalité, tout aussi imaginaire : *Exhiber les entrailles de mon âme au marché littéraire serait une bassesse - Тащить внутренность души моей на литературный рынок почёл бы подлостью.*

Le monde, dans lequel je vis, n'a pas grand-chose en commun avec le monde, qui vit en moi, – la réalité et le rêve.

Rêve de puissance est un oxymore ; le rêve ne peut naître que de ta résignation à détacher de la terre tes élans aériens, donc naître de ta faiblesse, de ton impondérabilité. La maîtrise, de ton existence ou de ton art, consiste en coopération mutuelle entre la profondeur du savoir et la hauteur du vouloir.

Vaincre la sensiblerie, au nom de la beauté mystérieuse, te rend artiste ; céder à la sensualité, au nom de la volupté, te rend mystérieusement amoureux. La sagesse suprême – trouver la place du mystère poétique au milieu des problèmes prosaïques.

Le talent artistique n'est peut-être que la présence, consciente ou non, d'une âme créatrice, demeure de la hauteur. Les esprits et les cœurs des hommes atteignent à peu près les mêmes profondeurs, mais sans la dimension céleste, ils sont condamnés à la platitude terrestre. Les idées et les sentiments sont démocratiques ; les états

d'âme, mis en musique par le talent, - aristocratiques. Et **Pouchkine** : *Deux sortes d'absurdité : la première émerge du manque de sentiments et d'idées, pallié par les mots ; la seconde – de leur plénitude et du manque de mots* - *Есть два рода бессмыслицы : одна происходит от недостатка чувств и мыслей, заменяемого словами ; другая — от полноты чувств и мыслей и недостатка слов* - introduit une fausse symétrie : entre la vie servile et le rêve libre il y aura toujours un gouffre.

Pour juger de nos entreprises artistiques, on dispose de trois termes ambigus - *prix, succès, valeur* ; ils s'appliquent aussi bien aux finalités (le cas commun) qu'aux parcours (le cas banal) et aux commencements (le cas rare). Je réserverais le premier - au succès final, le deuxième – à l'horizontalité du moment courant, et le troisième – à la verticalité atemporelle du début.

Le Bien du cœur est réel, et la Beauté de l'âme est imaginaire ; l'écriture est dans l'imaginaire, c'est pourquoi le cœur y doit céder sa place à l'âme. Dans l'ascèse on renonce au luxe ; dans les contraintes on s'astreint au seul luxe. L'illusion divine d'une beauté profonde, le cœur face au monde ; la création humaine d'une haute beauté, dans la solitude de l'âme.

Le feu de ta passion n'est noble que s'il te trouve déjà à une hauteur. La hauteur de ton âme n'est accessible que grâce à l'air poétique, qui t'arrache à la terre de tes actions. L'essence aquatique, qui alimentera ton ascension, ce sera le sang de ton cœur ou l'encre de ta plume, tenue par ton esprit.

Sénèque : *Non scholae, sed vitae discimus* - Ce n'est pas pour l'école, mais pour la vie, que nous étudions. Puisque la vie nous pourvoit de prébendes, l'école étant surtout le lieu des châtiments. Dommage ! Je suis à l'école, lorsque je me sens digne d'un fouet ; je suis aspiré par la vie, lorsque je me sens grandi et libre. *Qui touche au plus profond, s'attache au plus vivant* - Hölderlin - *Wer das tiefste gedacht, liebt das lebendigste*. Plus ma pensée est haute, plus facilement je quitte la vie terrienne pour l'art aérien. Cicéron tombe dans le même travers : *La philosophie : non l'art des mots, mais celui de la vie* - *Philosophia : non verborum ars, sed vitae* - la vie est pleine de bruits ; la philosophie, par son amplitude, entre le haut regard et l'intelligence profonde, en dégage la musique. En dehors de nos pulsions, qu'est-ce qui se rapproche le plus de la vie ? - l'art des mots !

Montaigne : *Rien de noble ne se fait sans hasard*. Comme l'ignoble suit de plus en plus des impératifs irréfutables. Je n'imprime de la noblesse à mes pas qu'en laissant le hasard divin m'inspirer le pas premier et en offrant au hasard d'une lecture la portée du dernier pas, qui dépasse ma vie, mon livre, ma foi. *L'art et le hasard s'exercent dans le même domaine : l'art aime le hasard, comme le hasard aime l'art* - Aristote.

Shakespeare : *We are such stuff as dreams are made of, And our little life is rounded with a sleep* - *Tu es de l'étoffe, dont on tisse le rêve, Ta vie s'enveloppe du voile du sommeil*. Ce qu'enracinent les yeux ouverts, les yeux fermés le munissent d'ailes. Où est-on plus près

de la vie la vraie ? - dans la veille de la raison sédentaire ou dans le rêve vagabond ? Et l'écriture, n'est-elle pas les sens détournés de la vie pour la rencontrer ailleurs ?

Lichtenberg : *Neue Blicke durch alte Löcher - Regards neufs, vieux trous de serrure.* Dans de bonnes cavernes ou ruines, l'artiste invente des clefs pour prouver au Serrurier voyeur, qu'on n'est pas dupe de Ses vieux trous de serrure.

Schopenhauer : *Ein guter Vorrat an Resignation ist überaus wichtig als Wegzehrung für die Lebensreise - Une bonne réserve de résignations est une nourriture vitale pour la traversée de la vie.* Aucun chameau n'emporterait ce que j'engrange dans les ruines de ma tour d'ivoire. Le complice de la résignation s'appelle l'art.

Baudelaire : *Être un homme utile m'a toujours paru quelque chose de hideux.* En pestant contre l'utile, tu es aussi bête que Th. Gautier ou Leopardi. Hideux est ce qui blesse l'âme, mais l'utile ou l'inutile y ont des parts égales. Et l'immense majorité des choses utiles (ou inutiles) n'entre dans aucun contact avec l'âme. Il vaut mieux les exclure de tes horizons.

Leopardi : *Non val cosa nessuna I moti tuoi, nè di sospiri è degna La terra - Nulle chose ne mérite ton élan, Ni de tes soupirs n'est digne la terre.* Et tu confies tes soupirs à l'immobile hauteur, hauteur qui est ce séjour, d'où rien ne tombe à terre – on y reconnaît le plus germanique des poètes italiens. Une fois constatée l'indignité terrestre, les refuges

possibles sont : la vie (le corps et le Bien), l'art (l'âme et le Beau), le savoir (l'esprit et le Vrai). Les Italiens et les Russes en appellent à la vie (les premiers acceptant tout, du vulgaire au sublime, et les seconds refusant tout, sauf de vagues projections dans l'avenir), les Allemands veulent ne respirer que la pureté des hauteurs poétiques, et les Français emménagent dans des châteaux raffinés ou dans d'élégants salons littéraires. Seuls les Français appliquèrent l'équation nietzschéenne : la vie et l'art, c'est la même chose !

Nietzsche : *In einer rechten Höhe kommt alles zusammen und über eins - die Gedanken des Philosophen, die Werke des Künstlers und die guten Thaten - À bonne hauteur, c'est tout un : les pensées du philosophe, les œuvres de l'artiste et les bonnes actions.* La hauteur est leur numérateur, leur dénominateur commun s'appelle l'homme. *Qu'est-ce qu'un artiste ? Un homme qui sait tout, sans s'en rendre compte. Un philosophe ? Un homme qui ne sait rien, mais qui s'en rend compte* - **Cioran**.

Pour que j'aie envie de lire un livre, il suffit que j'y trouve de la noblesse du qui ou de la hauteur du pourquoi ou de l'élégance du comment ou de l'exigence du quoi. La solitude embellit toutes ces facettes ; mais le mouton ou le robot, ces races dominantes, les abaissent.

F.Mauriac : *Les châteaux en Espagne, qui ne coûtent rien à construire, sont ruineux à démolir. Il est temps de démolir (disperser les pierres) et il est temps de bâtir (ramasser les pierres) dit l'Ecclésiaste -*

voilà la meilleure chronologie, tournant le dos à votre confort des villas et aboutissant à la bénie ascèse des ruines ! Les meilleurs architectes de ces séjours de fantômes, tel Amphion, déplaçant les pierres au son de sa lyre, les conçoivent déjà sous forme d'authentiques ruines d'art.

Pessôa : *Travailler avec noblesse, espérer avec sincérité, aimer les hommes avec tendresse - voilà la vraie philosophie.* Tout cela est complètement niais : la noblesse, c'est espérer grâce au rêve ; le travail, au milieu des hommes, n'est qu'un devoir pragmatique ; la tendresse n'accompagne qu'un regard sur la beauté d'une œuvre d'art ou d'un être aimé. L'auteur nous assomme avec ses slogans idéologiques.

Tsvétaeva : *Аристократизм : тело, ставшее душой ; героизм : душа, ставшая телом - L'aristocratisme : le corps devenu âme ; l'héroïsme : l'âme devenue corps.* L'esprit, outil de ces métamorphoses, plaçant le regard avant les yeux, devient créateur, fusion de l'outil et de la fonction, le logos cédant au pathos.

Dans la vie, tu n'échapperas jamais à la solitude, mais dans le rêve, en particulier – dans la création, tu auras toujours un voisin, un ami, un complice. *La noblesse du métier d'écrivain est dans la résistance au consentement à la solitude - Camus.*

Un talent apaisé sied aux classiques ; un talent fulgurant - aux romantiques ; mais derrière les deux on accède à une même vie, d'une

même profondeur, et à une même noblesse, d'une même hauteur. Et souvent, le romantique résigné rejoint le classique rebelle. Et la solitude n'est pas une question de mépris ou de respect, qu'on porte aux autres, mais de hauteur, à laquelle on se voit soi-même.

A.Suarès : *La foule est la bête élémentaire dont l'instinct est partout, la pensée nulle part.* J'aurais défini ainsi l'aristocratie. La foule d'aujourd'hui est dans le pullulement des pensées et la honte des instincts. Les pensées réduisent en esclavage normatif, l'instinct parle de libertés rebelles. La pensée d'artiste ne quitte pas les environs des mots et son instinct est libre et nomade. L'instinct d'artiste est la pensée faite chair. La pensée de la foule est l'instinct gonflé, alambiqué.

Les meilleurs chantres de la souffrance s'adonnaient aux investissements commerciaux, aux vertus civiques, aux dîners en ville, aux casinos ([Schopenhauer](#), Kierkegaard, [Flaubert](#) ou [Dostoïevsky](#)). En revanche, aucune ombre des barreaux ou des tortures, chez [R.Debray](#), qui les a pourtant si bien connus, mais qui ne peint que la noblesse et la fraternité (et qu'il ne doit pas croiser si souvent que ça). On n'est artiste que dans l'inventé.

Il est trop facile de bavarder sur nos décrépitudes banales ; mais il faut avoir percé cette vision, profonde et tragique, - que les déchéances irrémédiabes et les plus dignes d'être dépeintes par nos plumes sont celles de la noblesse, de la création, de l'amour, - pour comprendre la grandeur de [Tchékhov](#).

Jadis, des accords de notes, de mots, d'états d'âme pouvaient rendre heureux un rêveur, qu'il soit rustaud ou aristocrate. Ces accords provenaient d'une nature ou traduisaient une culture. Avec la dégradation de la nature et le dépérissement de la culture, c'est à dire avec l'extinction des âmes, le taux de malheureux bondit, puisque le bonheur n'est accessible qu'à ceux qui sont capables de vivre d'illusions naturelles ou artistiques.

La seule action qui me soustrait au Mal est l'action artistique – la création. Ne plus savoir créer est comme ne plus savoir aimer - la pire des souffrances. *La souffrance consiste dans la diminution de la puissance d'agir* - Ricœur - pour tout autre type d'action, ce n'est qu'un ennui, et la faiblesse peut y être une source de bonheur ou de noblesse.

La sensibilité poétique nous fait réfléchir sur l'invariant absolu de notre existence – la trajectoire tragique de tous nos beaux élans, qu'ils soient sentimentaux, intellectuels ou artistiques. Sur tous les chemins, arrive un instant, quand aucune volonté, aucun courage, aucune action ne parviennent plus à nous libérer de l'écrasante sensation d'écroulement, épuisement, exténuation, aplatissement. Ce qui est le plus dramatique, dans ces cas, c'est que l'esprit comprenne et approuve cet abattement, lui trouvant d'irréfutables raisons. Nous ne pouvons y compter que sur l'âme – tâtonnante, irrationnelle, capitularde – mais noble. Sans lever les yeux, elle nous fera redresser le regard. Sans réfuter le désespoir présent et passé, elle nous inonde

d'espérances ... intemporelles. Le vrai ne portant plus que la pesanteur, c'est au Bien intraduisible et au Beau incompréhensible de nous apporter la grâce.

Le désespoir est présent aussi bien dans l'art que dans la vie ; dans l'art on l'ennoblit par un chant, et dans la vie on l'adoucit par la caresse. La caresse extrême – le chant du cygne.

C'est seulement en vue d'une mort imminente qu'on doit faire taire son âme enténébrée, dispensatrice de folles espérances, et laisser agir son esprit lucide, porteur du désespoir final. Et je comprends Don Quichotte, sur son lit de mort, regretter surtout ses lectures de livres de chevalerie et faire graver sur sa tombe ces mots : *Mourir sain d'esprit et vivre fou d'âme* - Cervantès - *Morir cuerdo y vivir loco*.

G.Thibon : *Réduire mes souffrances à ce qu'elles ont d'universel, considérer celles des autres comme uniques.* Deux nobles perspectives : chercher le beau dans l'universel gémissant, trouver mon bien silencieux dans la pitié, particulière et gratuite ! Le bien est le point de rencontre entre la science et l'art : dans leurs finalités, la première est pessimiste et la seconde – optimiste ; mais dans leurs commencements – leurs tons s'inversent.

Il est honteux de ne pas savoir ancrer ou héberger mon rêve à l'abri de l'espace et du temps, et de le plonger dans les où et les quand. Il faut flanquer mon rêve crépusculaire des pourquoi nobles et

des *comment* artistiques, mais lui laisser la mauvaise conscience de sans-abri et ne pas le priver d'insomnie.

Une curieuse déviation des plus impétueux des poètes, esclaves de leur noblesse - Byron, Hölderlin, Lermontov - la litanie pour la *liberté et la paix*.

Quel est le grand créateur, qui reconnaîtrait, que sa vie eût été une réussite ? Personne. C'est l'arrière-fond des détresses qui perce chez les plus belles des plumes. Mais très peu réussissent leur mise en scène (souvent inconsciemment, comme Mozart ou Tchékhov). La maîtrise d'un style paraît en être la condition, à moins que ce soit le contraire, le style naissant dans l'intelligence, la noblesse et dans le courage d'assumer ses débâcles : *Le style est le luxe de l'échec* - Cioran.

Un jour, on comprend, que n'importe quel chiffon peut porter un noble message, on se met à gratter de nobles pages pour leur emprunter leurs couleurs et, pour toute retombée, on finit par réduire les folios en chiffons. L'ironie de l'ironie.

Seuls des médiocres prétendent, que le français n'est pas une langue de la poésie. En russe ou en allemand, il est plus facile de compléter le manque d'émotion par la complicité de la langue, tandis que la langue française est foncièrement ironique, s'étant exercée à tous les emballements ratés. Le poète français est plus seul, plus vulnérable, et sa tâche est d'autant plus chevaleresque.

Lichtenberg : *Wenn ein Buch und ein Kopf zusammenstoßen und es klingt hohl, ist das allemal im Buch ?* - *Un livre frappe une tête et ça sonne creux, est-ce toujours la faute du livre ?* Une des nobles fonctions du livre est de vider les têtes des encombrantes billevesées en créant du vide sonore, où pourront retentir de hauts échos.

Dans l'art de la Russie domine l'émotif, dans celui de l'Allemagne – le musical, dans celui de la France – le sublime. De leur rencontre naît la poésie. L'Anglais qui veut se moquer de tout cela, se retrouve dans l'ironique.

J.Joubert : *Le but n'est pas toujours placé pour être atteint, mais pour servir de point de mire.* La visée, d'une flèche ou d'une plume, dépend de l'ampleur des horizons et de la hauteur du firmament, que te dictera la noblesse et atteindra le talent.

Baudelaire : Deux qualités littéraires fondamentales : *surnaturalisme* (*intensité, sonorité, vibrativité, profondeur*) et *ironie* (*dédoulement*). La profondeur et l'ampleur résument le talent, et la hauteur du regard – la noblesse. Le sérieux - aux sédentaires ; l'ironie, c'est le *ton de revenants*. Le dédoublement est ton absence provisoire dans le réel, qui n'est jamais ironique. Le nomadisme des positions ; le culte de la pose.

La haute création, la *poïesis*, sera toujours de la traduction, de la *mimesis*. Le jardinage divin du mot vivant sera au-dessus de l'artisanat

(démiurgie), de la *tekhné*, de l'idée mécanique. La fidélité chevaleresque au mot vulnérable ou la maîtrise intéressée de l'idée : *Ton chevalier, ton artisan jaloux, te portent leur prière, ma douce langue !* - Nabokov - Так молится ремесленник ревнивый и рыцарь твой, родная речь ! - et que ta prière ne se confonde jamais avec le sermon.

Une magnifique trifurcation du mot grec *dialegesthai*, l'art de la parole, aboutissant aux trois concepts, qui perdirent tout rapport entre eux - *dialogue*, *dialecte*, *dialectique*, et qui se retrouvent, miraculeusement, dans la littérature, car une bonne écriture résulte du respect des contraintes formelles universelles (un dialogue), de la maîtrise des *moyens langagiers* individualisés (un dialecte), de la noblesse du *but intellectuel abstrait* (une dialectique).

Je ne connais qu'un seul philosophe, également bien armé, pour affronter les deux seuls défis de la philosophie noble, le désespoir et le langage, - Wittgenstein. Mais il manque trop de talent littéraire ; le tempérament d'homme et la finesse de philosophe ne passent pas dans le style d'écrivain.

L'opposition *mot-idée* est du même ordre que *pose-position* ou *regard-pensée* : l'intensité, la musique, la noblesse opposées à la cohérence, la force, la certitude. Savoir libérer les premiers des secondes est une précondition de l'art.

Les mots, formant des idées ou métaphores inouïes, courrent un risque fatal, s'ils sont reconnus par la foule, qui banalise et spolie tout

ce qu'elle touche. La chance du solitaire est de garder au chaud, près de son cœur ardent, ses mots immaculés que seules les étoiles écoutent.

Le simple fait d'être musicien, peintre ou scientifique ne te discerne pas le titre d'intellectuel. Tu es intellectuel si tu comprends la place du langage parmi tous les moyens d'expression. Si tu en appréhendes la puissance, l'élégance, l'harmonie. Si tu sais en retirer l'intensité, la noblesse, la hauteur et l'originalité, dont tu muniras ton propre discours, communicable à tes pairs.

Contrairement aux notes et coups de pinceau, le mot n'épuise pas encore son potentiel de beauté, de subtilité et de noblesse. Il n'y a plus rien à chercher dans les cloaques sonores ou picturaux, tandis que le mot organique, même agonisant, continue son combat, perdu d'avance, face aux sons et images mécaniques, ces symboles du triomphe de la foule.

Ils connaissent l'idée à chasser, mais sur le chemin ils tombent sur du gibier aléatoire et même interdit aux armes dont ils disposent. La proie non-conforme à leur feu les rend braconniers. Les mots sont des appâts ; plus nutritifs ils sont, plus noble seront les idées-cibles sauvages qui s'y laisseront séduire. L'écriture est affaire des caresses et non pas des prouesses.

Sartre : *Il faut tout écrire au courant de la plume, sans chercher les mots.* C'est un goût plutôt dilettante et déplumé. Il faudrait tout écrire

au courant des mots-griffes, sans chercher la plume-pensée ; la véritable holo-graphie est logo-graphie. Ce qui tombe de la plume sèche vite ; ce que le mot pressurise a des chances de faire venir de nobles liquides.

J.Baudrillard : *Le pire, c'est quand la pensée et le langage vont le même train : là commence l'ennui.* Aux bals de l'écriture, c'est le mot qui mène la danse, et dans les figures les plus aristocratiques sa cavalière, la pensée, n'est enlacée que d'un regard discret et amoureux. Hors musique leurs pas ne parlent que caserne ou cuisine.

La musique est le plus noble des arts, puisqu'elle déchaîne l'émotion la plus irrésistible non pas dans la sensation de proximité, de familiarité ou de connivence, mais dans celle d'étrangeté, d'éloignement et d'incompréhension. *Se vouer au lointain par la proximité* - **Heidegger** - *In-die-Nähe-kommen zum Fernen* - est noble, mais utopique. Et ce n'est qu'au-dessus de l'art, dans l'amour peut-être, qu'on rêve de vivre ce néant délicieux : *la proximité du lointain et le lointain de la proximité* - **Goethe** - *ein reizendes Nichts : die Nähe der Ferne und die Ferne der Nähe*.

Ce misérable schéma **hégélien** : le progrès de l'esprit, la dialectique comme moteur de ce progrès, la contradiction comme matière première de cette dialectique. Et que, à côté de cette grisaille (*la minable grisaille* - **Nietzsche** - *bei Hegel das nichtswürdigste Grau*), l'éternel retour **nietzschéen** est beau ! - s'attacher à l'invariant vital, qui est le seul à être noble, atteindre sa hauteur artistique, finir par un

acquiescement majestueux à cette vie divine, revue, repensée, tragique, unifiée avec l'art ! Une ridicule et orgueilleuse prétention à la scientificité et une fière et humble identification avec l'art.

Le plus grandiose, dans le dessein divin, est que les miracles de la matière, de l'esprit et de l'âme sont du même degré ; on hésiterait d'en dresser la préséance (ce que tenta, sans conviction, [Kant](#) : *Le monde est un animal, mais son âme n'en est pas Dieu* - *Die Welt ist ein Tier : aber die Seele desselben ist nicht Gott*).

L'artiste vit de la proximité troublante avec ce qui est mystérieux, que ce soit une beauté, une vérité ou une bonté, sans en chercher une familiarité. Mais la distance, c'est une déviation, un écart, une fuite. *L'art est un mensonge, qui nous permet d'approcher la vérité* - Picasso - *d'en garder le lointain* serait encore plus noble. Les maîtres de la vie y vont tout droit à une possession mécanique.

Tous les métiers sont bons, pour éléver des cités radieuses, inondées de lumières : des contre-maîtres du savoir, des géomètres des émotions, des charpentiers de l'art. Mais pour concevoir de nobles ruines des ombres il faut des orfèvres, des virtuoses du vide, des artistes de la vie.

Le doute fait partie de l'arsenal négateur, donc des contraintes ; être un aristocrate du doute est une position respectable, mais moins haute que la pose de l'artiste, qui vaut davantage par la musique sur l'essentiel que par le silence autour de l'inessentiel.

J'aime le Moyen-Âge des lettres, auxquelles ne s'intéressaient que les moines, les poètes et les Princes ; ces lettres se présentaient sous la forme des ombres, douces, chevaleresques ou mystiques. Avec le déferlement des Lumières, les lettres se mirent au service social, didactique. Mais toute lumière finit par devenir commune, tandis que les ombres gardent leur éternité individuelle.

Que Baudelaire est bête, en pensant que, en peinture : *chaque nouvelle couche donne au rêve plus de réalité*. Le rêve est le plus plein lorsqu'il reste irréel, inarticulé, indicible ; on ne le développe pas, pour le rapprocher du réel ; on l'enveloppe de caresses picturales, musicales ou verbales, qui le métamorphosent, en lui apportant de la noblesse et de la hauteur, absentes dans le réel.

L'homme de troupeau, c'est l'homme fort ; la pitié reste l'apanage de l'homme noble en déroute ; les valeurs sans prix ne gagnent rien dans une transvaluation ; l'intelligible est un matériau de l'art plus souple que le sensible - quand on comprend tout cela, on ne garde de Nietzsche que ses métaphores et l'on jette sans regret, à la poubelle, ses pensées.

Le Bien, c'est à dire la grandeur et la noblesse, ne s'inscrit jamais durablement dans les actes des hommes ; je finirai par ne plus le trouver que dans les livres, les tableaux, les mélodies et je le refuserai aux hommes. Solitude d'une vie silencieuse, réduite à l'attente d'un art musical.

La vie veut me soumettre à la loi éthique, et l'art me conjure à suivre la liberté esthétique. Le choix est entre la honte et la noblesse, entre Tolstoï et [Nietzsche](#), être fidèle à la vie, en l'élargissant à l'art, ou la sacrifier, en la rehaussant par l'art.

La liberté banale se manifeste dans tous nos actes, pensées, résolutions ; mais la liberté la plus noble et la plus mystérieuse consiste, en toute conscience, à s'opposer à la raison. Et je sais, que notre sage siècle pense, que ne sont libres que ceux qui se *font guider par la raison* - [Spinoza](#) - *sola ducitur ratione*. Toutefois, traitée par l'ironie, cette sentence peut devenir juste. Qui est exclu de cette coterie ? - les serviteurs de Dieu, les esclaves de l'amour, les bateliers de l'art. Qui y reste ? - les robots que devinrent nos contemporains, repus de liberté.

Aucun génie, prônant le Bien, dans le mot, la note ou le marbre, ne mena une vie angélique ; à coup sûr, la bête le visitait, mais, encore plus certainement, la médiocrité quotidienne. Le seul lieu, où la noblesse soit chez elle, c'est l'art.

Renoncer à la morale, au nom du vrai, dans la vie réelle, est infâme et cynique ; y renoncer dans l'art, au nom du beau, est noble et honnête.

Vivre et raisonner sans prémisses - mais c'est le plus précieux de nous-mêmes ! [Valéry](#) a tort de voir dans les *conditions de la pensée* le

seul moteur d'une écriture noble - les *contraintes* sont plus près du mystère que les présuppositions. Chasser le fiduciaire de notre vie, c'est tout étiqueter, même ce qui est sans prix : *La vie est un mystère qu'il faut vivre, et non un problème à résoudre* - Gandhi.

Kant prend les trois facettes de notre activité spirituelle - abstraire, vivre, juger – et les associe, respectivement, avec le vrai, le bon, le beau. Il serait plus noble de juger le vrai (pour lui trouver sa demeure – le langage), d'abstraire le bon (puisque intraduisible en actes) et de vivre le beau (car la plus noble vie, c'est l'art).

La vérité, c'est l'habit décent sur un corps indécent, l'accommodation contemporaine entre savoir faire et savoir vivre. Créer de beaux habits ou chanter la beauté du corps appartient à l'art : *La vérité, qui ennoblie l'homme, ne se produit que par l'artiste* - Gorky - *Правду, украшающую человека, создают художники.*

Tout *oui* définitif est anti-artistique. La négation aristocratique est une falsification de mon propre *oui* et non de celui des autres. Ce n'est pas un rejet, mais une réévaluation, réinterprétation, relecture, métamorphose de tout plan en bande de Moebius. Le contraire du *oui* n'est pas la mutinerie du *non* mais la révolte du langage. Le rejet en tant que projet est minable, comme l'est le sujet en tant que rejet ; la révolte et le révolté, honneur des rues, déshonneur des ruines.

Ni l'art ni le savoir ni la puissance n'arrivent à libérer la vie de son accompagnement d'absurdité ou d'angoisse. Même le livre, qui réunit

ces trois grandes illusions, finit par se lézarder ou s'écrouler. Seul l'amour réussit à préserver un semblant de consolation ou satisfaction. Ç'aurait dû être une grande victoire du Christianisme sur l'Antiquité. Mais seules les défaites apportent de la durée à ce qui est noble.

La poésie - comme les meilleures de ses dérivations : l'art, la noblesse, la philosophie - est une valeur féminine, au moins ne se justifiant que par une présence féminine. L'ignominie des temps modernes vient de la considération des valeurs masculines comme des seules valeurs humaines.

Une pudeur embellit nos rencontres avec la femme autant qu'avec la noblesse ou l'art. *Même dans l'art, le beau est impensable sans la honte* - Hofmannsthal - *Das Schöne, auch in der Kunst, ist ohne Scham nicht denkbar.* Le beau est le regard de l'homme devinant la hauteur au féminin.

La beauté enivrante se crée par une littérature noble ou par un fol amour : *Un amour aveugle découvre partout une beauté parfaite* - **Tchékhov** - *Слепая любовь везде находит идеальную красоту.*

En français et en russe, la *pensée* (мысль) est au féminin, elle est en attente du *mot*, qui la pénètre. En allemand (*der Gedanke*) et en italien (*il pensiero*), elle se masculinise en vue d'inséminer le mot efféminé (*la parola*) ou neutre (*das Wort*). En tout cas, une relation érotique, hétérosexuelle, entre la passion et la pulsion, entre la source sacrificielle et le fleuve fidèle, entre la création et sa muse, partout, est

nette, qu'il s'agisse de la littérature, de la noblesse ou des voluptés charnelles.

Le bien est paralytique, et l'amour est aveugle ; ils s'entraident, pour ne pas dépeupler notre facette sacrée, qu'ils sont les seuls à animer. L'homme se manifeste, vers l'extérieur, par la science et l'économie, mais sa trinité intérieure complète est faite du philosophe, de l'artiste et du saint, et puisque Dieu seul est saint, le bien et l'amour sont les seuls témoins de notre origine divine. Si le soi connu se charge de notre intelligence et de notre création, le soi inconnu représente le sacré ou, au moins, le noble.

Pourquoi les amoureux sont les meilleurs des écrivains ? - parce que l'amour est le plus grand annulateur de tous les parcours du regard ; et le point zéro de l'action, de la réflexion et du sentiment sont les premières conditions d'une écriture originale et noble ; des livres sur des livres, genre florissant chez des rats de bibliothèques, n'ont de valeur qu'anecdotique.

Le contraire du *faire* : dans les petites choses – végéter, dans les grandes – ne pas créer, dans les sublimes – rêver. Et le protagoniste du faire s'y appellerait – mouton, artiste ou robot.

Les soucis du fond et ceux de la forme - quand on sait les séparer, on est artiste. L'action et la réflexion s'occupent du premier, le goût et le talent – de la seconde. Et dans la vie des grands, comme dans un roman, le fond finit par effacement ou banalisation, et c'est la forme

qui persiste dans notre esprit, ennobli et devenu âme. Curieusement, enseigner le *fond* d'un métier – de charpentier, de philosophe ou de gendarme – se dit *former*. **Hegel** - *Le travail forme - Arbeit bildet* - joue la-dessus.

Notre existence a deux facettes : l'action et l'inaction. Il s'agit de les ennobrir : esthétiquement, par la création active, par la traduction de ton propre mystère, et éthiquement, par la vénération passive du mystère universel du Bien. L'ennoblissement – le sens suprême de l'existence.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

Les finalités, même les plus nobles ou grandioses, sont, en gros, communes à tous. À côté des professionnels des moyens, les fabricants d'avenirs radieux sont des charlatans. Aux deux, je préfère les artistes-amateurs des commencements, les poètes et les philosophes, qui savent faire des moyens et des finalités – des contraintes, pour exclure les banalités.

Nietzsche : Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter - Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie. Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

À l'occasion du trépas de l'URSS, on planta le dernier clou dans le cercueil de l'Histoire (pour l'enterrer juste à côté du Dieu et de l'art, défunt un peu plus tôt), c'est à dire dans celui de l'homme, qui ne peut être vivant qu'animé d'un rêve. *Hegel* se trompa de 150 ans : la *Fin de l'Histoire*, ce n'est pas Napoléon, c'est Staline - Kojève. Finis, le frisson de la fraternité et la noblesse de l'égalité ; la voie est libre pour le seul survivant - le robot, juste, libre, rassasié.

Le choix exclusif entre l'ennui et la souffrance, proclamé par Madame de Staël, devint inclusif : tant de terribles souffrances envahissent les pages des écrivains européens modernes et dont n'émane qu'un immense ennui ; leurs collègues russes s'efforcent d'exhiber tant d'ennui vulgaire, mais l'on continue à n'y voir que l'éternelle et noble souffrance russe. *Chez nous, tous les livres sont écrits sur un même thème – de quoi souffrons-nous* - Gorky - *У нас все книги пишутся на одну и ту же тему о том, как мы страдаем.*

Les seuls artistes russes, qui ne se contentaient pas de leur propre liberté intérieure, mais appelaient à la liberté la plus risquée, la plus rebelle, la politique, furent des aristocrates, **Pouchkine** et L.Tolstoï. *Pouchkine ! Nous aussi, après ton appel, chantions une liberté secrète !* - A.Blok - *Пушкин ! Тайную свободу пели мы вслед тебе !* - ce secret cachait les noms des tyrans et les ressorts de la tyrannie.

L'écriture de **Nietzsche** fait penser à l'esprit français et au ton russe. Le style de **Montaigne**, Pascal ou Voltaire, le sujet y dominant le projet, et l'élégance de forme se moquant de la rigueur de fond. La véhémence et le conservatisme de **Dostoïevsky**, la pureté et la honte y étant inextricablement mêlées sur le même axe vertical. L'homme, ce soi connu, le soi du centre, le soi haïssable, il doit être surmonté par le surhomme, ce soi inconnu, le soi des commencements, le soi admirable.

D'une manière inexplicable, et peut-être complètement aléatoire, les deux thèmes principaux d'une bonne philosophie – la consolation et le langage – correspondent aux deux traits nationaux russes les plus saillants et touchant davantage le moujik que l'aristocrate ou l'intellectuel. Le besoin de consolation perce dans leurs appels à la pitié, à la compassion et surtout dans la vision du Christ-Paraclet, du Consolateur, plus que du Sauveur, comme dans l'Occident. Enfin, la richesse phonétique, morphologique, syntaxique du russe munit cette langue d'une liberté phénoménale. Le discours dans les langues romano-allemandes renvoie, immédiatement, aux représentations

conceptuelles sous-jacentes, tandis que le discours russe traduit, avant tout, les états d'âme, le degré d'ironie ou de perplexité, l'intensité des désirs ou des espérances. Et c'est la raison principale du succès de la littérature russe.

L'art aristocratique français est le plus délicat du monde ; l'art bourgeois – le plus vulgaire. En Russie, l'art aristocratique est rare – [Pouchkine](#), [Tourgueniev](#), [Nabokov](#) – et il est ironique ou romantique ; et l'art bourgeois y est destiné aux boutiquiers ou aux moujiks. Les intellectuels français se mêlent de politique, pour en dénoncer des failles législatives ; l'intelligentsia russe s'y intéresse également, mais pour plaindre la misère des humbles ou pour stigmatiser leur passivité.

Éructer ses indignations, ne pas décolérer, être celui par qui le scandale arrive, imiter la dégaine des ruffians – telles sont, aujourd'hui, les recettes du succès littéraire. Qui se soucie encore de l'état apaisé des esprits et de la musique de l'âme ? La grossièreté de masse l'emporte désormais sur la noblesse de race.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des *number one* français officiels, en philosophie, en littérature - peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs : inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme

relatif. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins germaniques, la dévastation est encore plus désolante ?

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. *L'homme n'est grand que guidé par la passion* - Disraeli - *Man is only great when he acts from passion*. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Les premiers génies de l'humanité furent dus à l'aspiration, poétique ou philosophique, par des astres ; l'inspiration, artistique ou chevaleresque, animait les génies de la Renaissance ; la lourde transpiration signale, aujourd'hui, la présence de nos génies mécaniques.

L'urbanisme, la politique et l'art : tu bâtis l'étable démocratique, la caserne despotique, les taudis anarchiques ou les ruines aristocratiques. Dans le dernier cas, tout souterrain, même des plus misérables, peut prétendre avoir servi de fondation d'un château écroulé.

L'aboutissement moderne des idéaux antiques : le stoïcien - homme d'affaires ou écolâtre, le cynique - juriste ou journaliste, l'épicurien - politicien ou artisticule, le sceptique - homme de la rue.

Le romantisme aristocratique des Goethe, Byron, [Chateaubriand](#), Leopardi, Lermontov ne fut qu'une parenthèse anti-antique, vite barrée des chroniques intellectuelles. Et en admirant *passivement* [Nietzsche](#), Ortega y Gasset ou [Cioran](#), je me sens écœuré en compagnie de leurs admirateurs *actifs*.

En Europe, les châteaux devaient éblouir par la magnificence et l'élégance, les librairies étaient censées promouvoir la noblesse et l'intelligence, les laboratoires témoignaient de la profondeur et de la grandeur. Une fierté en émanait. Aujourd'hui, ces sites sont au service exclusif du lucre, en compagnie des bourses, usines et music-halls. Plus aucun idéal à défendre ; un complexe d'infériorité face aux centres de recherches américains, aux usines chinoises. Et pas de grande politique, sans un grand idéal. L'horizontalité, collective et nette, adoptée par la société, humilie l'Européen, habitué de la verticalité, individuelle et vague.

L'Histoire est scandée par la part que les hommes accordent aux règnes de la raison ou/et du rêve. L'Antiquité ne vit que de la raison ; la Renaissance réveilla le rêve ; les Lumières atteignent l'équilibre entre les deux ; le romantisme crut pouvoir annoncer le triomphe du rêve ; la modernité, c'est un retour à la raison, sans la noblesse antique, sans l'élan de la Renaissance, sans l'élégance des Lumières, - le glas d'un romantisme étranglé.

Les hypostases du soi, ou du quadriparti humain – l'homme, les hommes, le sous-homme, le surhomme – se forment, respectivement,

par le hasard biologique, la règle sociale, la routine psychologique, la création artistique. Et lorsqu'on veut dépasser l'homme, on ne précise jamais, laquelle des hypostases en profitera ; le cas le plus rare, mais le plus noble, vise la dernière, mais les deux autres dominent largement cette mutation nécessaire.

La grande littérature ne valait que par le chant langagier qui sortait des meilleures plumes ; depuis que nos scribouillards ne font qu'éructer leurs dénonciations des injustices fiscales ou détailler les parcours des intendants des finances, l'ennui, émanant de leur gribouillage, égale celui des polars, de la science-fiction, des bandes dessinées.

Depuis deux siècles, l'artiste était le seul à oser défier les masses (nationales, sociales, politiques), en se désolidarisant des thèmes de leurs débats et en les méprisant ; aujourd'hui, tout artiste se sent obligé de donner son avis sur les déficits, le pouvoir d'achat, les faits divers, les taxes. De l'acquiescement hautain il est passé au bas conformisme.

Jadis, le bourgeois s'imaginait gentilhomme en s'acoquinant avec l'artiste, symbole de l'aristocratie d'esprit ; aujourd'hui, la seule aristocratie visible est médiatique, - le bourgeois se détourne de l'artiste et s'entoure de journalistes, l'artiste lui-même s'abaisse au métier de journaliste et devient bourgeois. Que je regrette la France d'un duc de X, souffrant des suites d'une galanterie, qu'il eut avec marquise de Y, ratant ainsi une chevauchée de Flandre ou de

Catalogne, pour s'adonner, en son château, à la rédaction des commentaires spirituels d'[Héraclite](#) !

Le bon citoyen : renvoyer le poète aux combles, le philosophe - aux souterrains, l'aristocrate - aux châteaux en Espagne, et appeler de ses vœux sincères, que le goujat envahisse la rue le plus souvent possible et que le boutiquier veille sur le bonheur de la cité.

La seule liberté, non-innée et dont on est conscient, est la liberté politique. La liberté d'action nous est commune avec des amibes ; la liberté d'artiste est dans son talent. La plus noble des libertés, la liberté éthique, est mise dans notre cœur et ne doit rien à l'expérience ; la conscience du Bien est la liberté éthique même. [Spinoza](#), comme toujours, embrouille les choses : *Si les hommes naissaient libres, ils n'auraient aucune notion du bien et du mal - Si homines liberi nascentur, nullum boni et mali formarent conceptum.*

En littérature, l'indignation sérieuse abaisse le style, le mépris ironique l'élève, d'où la prépondérance d'hommes de droite chez les bons stylistes. Toutefois, la noblesse de plume et la noblesse d'homme sont indépendantes, l'une de l'autre, et la seconde a plus de place chez les hommes de gauche.

Crépuscules de la beauté, grisaille des pensées, le tout invariant enseveli sous les tas difformes - tel est le tableau effrayant de cette époque sans mystère, sans noblesse, sans hauteur, époque-fossoyeuse définitive de l'art expiré. *Extraire la beauté mystérieuse* ([Baudelaire](#))

devint stérile car ne trouvant aucun spectateur ; tous sont tournés vers la réalité banale, ennuyeuse, laide.

Un aristocrate respecte les virtuoses de tous les domaines, de l'art à l'économie ; mais il déteste les riches. Celui qui les respecte est un plébéien ; et cette race, aujourd'hui, est dominante.

Le moi, en tant qu'acteur principal dans l'écriture, n'apparaît qu'au siècle des Lumières ; pourtant il renonce à propager des lumières communes et se consacre à la peinture de ses propres ombres. C'est la liberté qui personnalise le moi ; la liberté abstraite engendre la noblesse concrète, non-héritable.

La chute du prestige de l'artiste (du poète au philosophe) est le même symptôme principal, annonçant et l'écroulement crépusculaire de l'Antiquité aristocratique et l'hiver thermonucléaire qui clôturera notre époque démocratique.

L'art parfait, que ce soit la musique ou la peinture, la poésie ou la philosophie, est dans la juste répartition de lumière et d'ombres. La priorité, donnée aux ombres, est signe d'un art sublime.

Mallarmé : *L'homme peut être démocrate, l'artiste se dédouble et doit rester aristocrate.* Être entier est devise de l'homme d'aujourd'hui ; sa face aristocratique s'étiola partout. Et ce qui explique aussi l'entente, et même la fusion, entre le mouton et le robot, l'instinct et la raison.

Les livres modernes s'écrivent dans les hôtels, aéroports, restaurants ; jamais – sur une île déserte. À moi aussi, il me faut des oreilles ; mais que ce soit sur l'agora ou que ce soit sur une île déserte, j'écris avec la même ardeur nécessaire et la même sensation suffisante – une Muse m'écoute. Savoir être seul dans la foule ou savoir créer, dans la solitude, une oreille complaisante ou confraternelle est un devoir d'artiste.

L'art est la peinture de tes états d'âme ; de tout tableau réussi émerge le chant d'un rêve ; de tout *chant* tu peux extraire le récit d'une pensée ; toute pensée a partie liée avec la vie. Donc, l'art réconcilie le rêve et l'action, qui ne se rencontrent guère ailleurs.

Index des Auteurs

Anselme	115	Broch H.	108	Dostoïevsky F.	7,9, 33,50,51,60,137, 139,161,166,195,201, 217
Arendt H.	25	Bruno G.	85,168	Eckhart Me.	60
Aragon L.	30,40, 151,189	Buffon G.	94	Einstein A.	30,66, 112
Aristote	32,42,44, 45,91,107,114,132, 137,154,197	Byron G.	30,204, 220	Dryden J.	155,188
Auden W.	4	Camus A.	120,200	Éluard P.	182
St-Augustin	16,21, 52,65,89,183,194	Céline F.	89	Emerson R.W.	40
Bach J.S.	178,194	Cervantès M.	9,84, 166,203	Épicure	87,219
Badiou A.	149	Chagall M.	170,174	Érasme	81
Bakounine M.	79	Chamfort N.	18,72	Euripide	173
Balzac H.	9,190	Char R.	I,8,47, 124	Faulkner W.	88,143
Barrès M.	108	Chateaubriand F.-R.	5,10,30,138,160, 173,220	Fénelon	172
Barthes R.	93	Chestov L.	XI,192	Feynman R.	121
Baudelaire Ch.	5,104, 119,172,174,198,205, 210,222	Cicéron	197	Flaubert G.	10,61, 90,99,100,105,143, 166,194,201
Baudrillard J.	93,181, 208	Cioran E.	I,5,8,22, 47,64,81,85,91,101, 105,107,131,144,161, 166,167,190,199,204, 220	France A.	139
Beethoven L.	60,178	Claudel P.	52	Gandhi M.	28,212
Benda J.	148	Cocteau A.	87	Gary R.	25
Benjamin W.	192	Confucius	56	Gide A.	140
Berbérova N.	23	Dante A.	53	Goethe J.W.	121,158, 192,208,220
Berdiaev N.	7,52,70, 176	Darwin Ch.	159	van Gogh V.	185
Bergson H.	112,117, 118,123,159	Debray R.	8,10, 21,30,47,115,190, 191,201	Gorgias	115
la Bible	74,117, 199	Delacroix E.	94,122	Gorky M.	212,216
Blake W.	27	Deleuze G.	35,141	Hegel G.	15,47,49, 50,61,71,73,107, 114,123,129,139,154, 158,161,170,192,208, 215,216
Blanchot M.	96	Descartes R.	32,40, 46,49,50,124,129	Heidegger M.	I,21,28, 43,44,54,64,116, 118,122,123,137,141, 162,208
Blok A.	113,217	Dickens Ch.	9		
Bloy L.	61,89, 166	Dickinson E.	148		
Boèce	58	Disraeli B.	107,219		
Borgès J.	189				

Heine H.	30	Lichtenberg G.	198, 205	Novalis F.	114
Héraclite	21,40, 45,115,116,222	Lorca F.	10	Ortega y Gasset	220
Hérodote	147	Lulle R.	168	Parménide	40, 115
Hesse H.	51,57,91, 162,180,192	Machado A.	189	Pascal B.	21,40, 77,217
Hofmannsthal H.	213	Maeternick M.	74	Pasternak B.	3,9,124, 129,141
Hölderlin F.	30,32,85, 141,197,204	Maiakovsky V.	30	Pavese C.	11,183
Homère	91	de Maistre J.	56	Pessôa F.	200
Horace	77,88	Mallarmé S.	13,73, 223	Picasso P.	110,209
Hugo V.	9,10,30	Mann Th.	9	Platon	35,45,55, 64,68,69,75,91, 122-124,149,158
Hume D.	170	Marc-Aurèle	47	Pouchkine A.	10,103, 104,143,167,196,217, 218
Husserl E.	44,107, 115,119,123,161	Marx K.	44,107	Pound E.	178
Iskander F.	112,167	Mauriac F.	39,199	Priestley J.	88
Jankelevitch V.	41	Mencius	68	Prokofiev S.	134
Jésus	7,52,67, 217	Mencken H.	145	Protagoras	44,156
Johnson S.	155	Michel-Ange B.	95, 161	Proust M.	9,13,53, 88,121,143,154,164, 166,178
Joubert J.	18,39,54, 104,150,205	Michelet J.	147	Quintilien	186
Joyce J.	74,84,88	Montaigne M.	18, 21,33,47,89,106, 197,217	Renan E.	139
Juvénal	188	Montesquieu Ch.	168, 183	Ricœur P.	34,202
Kant E.	I,16,40, 44,54,105,106,114, 119,128,132,133,137, 170,209,212	Morand P.	89	Rilke R.M.	3,6,30, 92,124,152,191
Khlebnikov	84	More Th.	81	Rivarol A.	7
Kierkegaard S.	42, 161,169,190,201	Mozart W.	101,161, 178,204	Rolland R.	50
Kleist H.	161	Nabokov V.	9,90, 96,101,146,166,178, 206,218	Ronsard P.	96
Kojève A.	216	Napoléon	91,216	Rorty R.	24
Kouprine I.	97	Nicolas de C.	109	Rousseau J.-J.	89
Kraus K.	83,106	Nietzsche F.	II,5,7,8, 17,21,26,27,30,33, 34,40,42,44,46-48, 49,50,54,60,61,64, 70,73,74,77,81,85, 91,97,101,106,107, 119,123,124,125,130, 137,138,144,154,161, 166,168,170,172,176, 179,183,188,190-192, 199,208,210,211,216, 217,220	Russell B.	140,140
La Bruyère J.	102			Sartre J.-P.	33,44,47, 54,99,100,157,207
Lacan J.	40			Schelling F.	47
Lamartine A.	107			Schlegel F.	116
Lao Tseu	108,182			Schopenhauer A.	43, 47,49,114,117,131, 156,166,198,201
La Rochefoucauld Ch.	18			Sénèque	123,151,197
Leopardi G.	198,220			Shakespeare W.	63,84, 143,158,159,197
Lermontov M.	204, 220				
Levinas E.	166				

Smith A.	81	Théophraste	79	Voltaire A.	21,26, 173,217
Socrate	76,144,149, 174	Thibon G.	203	Weidlé V.	142
Spaeth G.	192	Thomas d'Aquin	32	Weil S.	190
Spinoza B.	16,31,44, 47,49,50,72,73,107, 114,118,123,152,156, 161,192,211,222	Tolstoï L.	10,47,51, 158,211,217	Wiazemsky V.	94
Stanislavsky K.	175	Tourgueniev I.	218	Wittgenstein L.	114, 118,159,206
Steiner G.	117,174	Tsvétaeva M.	10,22, 39,42,60,200	Woolf V.	189
Stendhal	10	Valéry P.	5,8,9, 13,17,18,30,46,50, 64,74,77,84,85,91, 98,99,101,105,107, 112,113,118,124,130, 132,134,134,137,140, 144,151,157,161,166, 171,172,177,180,183, 211	Zénon d'Elée	159
Suarès A.	102,162, 188,201	Vauvenargues L.	5	Zweig S.	50,160
Tchékhov A.	100,101, 173-175,193,201,204, 213				

Sommaire

Avant-propos	I
Généralités	3
L'Intelligence et la Noblesse	23
L'Intelligence et l'Art	83
L'Art et la Noblesse	165
Index des Auteurs	225

La philosophie est morte puisque morte est la poésie. Point étonnant que ma voix, qui en garde de vivants échos, soit perçue comme provenant d'outre-tombe.

En contemporain de [Cioran](#), je devrais dédier cet ouvrage à [Heidegger](#) et R.Char, qui closent trois millénaires d'entrelacements harmonieux entre la musique et la pensée. Depuis l'extinction de leur lignée, la reproduction mécanique assure la mue de l'homme en robot. Aujourd'hui, les professeurs de philosophie sont indiscernables des concierges – les mêmes soucis, les mêmes objets, les mêmes trajectoires, les mêmes cibles, les mêmes outils, les mêmes simulations de courroux ou d'épatements.

